
ARTHUR
SCHOPENHAUER
Écrivains et style
www.schopenhauer.fr

Arthur Schopenhauer

Écrivains et style

Parerga et Paralipomena

Traduit par Auguste Dietrich, 1905

Numérisation et mise en page par

Guy Heff

Octobre 2013

www.schopenhauer.fr

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Quand Schopenhauer publia, en 1819, dans sa trente et unième année, son *Monde comme volonté et comme représentation*, cette grande œuvre apparut comme mort-née. Son éditeur F.-A. Brockhaus lui écrivait à ce sujet : « Je crains de n'avoir imprimé que de la maculature ; puissé-je me tromper ! » Appréhension qui n'était que trop justifiée. Sans parler des idées du livre, de nature à étonner le lecteur d'alors, le détestable papier et le format incommode de ce livre — un lourd volume in-quarto de 742 pages — contribuèrent sans doute aussi, même auprès des Allemands, qui depuis se sont faits plus légers, à son complet insuccès. Gœthe seul, qui s'intéressait à tous les courants d'idées nouveaux, et qui avait déjà jugé avec faveur la thèse du fils de sa vieille amie de Weimar sur *La quadruple racine du principe de la raison suffisante*[1], fut peut-être son unique lecteur attentif et clairvoyant.

« Gœthe a reçu ton ouvrage avec une grande joie, lui écrivait alors sa sœur Adèle ; il a partagé aussitôt l'épais volume en deux parties, et a commencé

---

[1] « J'ai trouvé dans le jeune Schopenhauer un homme remarquable et intéressant. Il a juré de faire échec à tous nos philosophes actuels. Il faudra voir si ces messieurs voudront l'admettre dans leur corporation. Pour moi, je lui trouve de l'esprit ; le reste ne me regarde pas ». (Lettre à Knebel, 24 novembre 1813).

immédiatement à lire. Au bout d'une heure il m'a envoyé le billet ci-joint (où il signalait certains passages), et m'a fait dire qu'il te remerciait beaucoup et qu'il croyait que tout le livre était bon. Comme il avait toujours, ajoutait-il, la chance d'ouvrir les livres aux passages les plus importants, il avait lu les pages indiquées, qui lui avaient causé une grande satisfaction. Voilà pourquoi il t'envoie dans son billet les numéros, afin que tu puisses te rendre compte de ce qu'il veut dire. Il songe à t'écrire bientôt lui-même plus en détail à ce sujet ; pour le moment, ma communication se borne à cela. Quelques jours plus tard, Ottilie[2] m'a dit que leur père ne quittait plus le livre et le lisait avec une ardeur qu'elle ne lui avait jamais vue. Il lui dit qu'il avait maintenant une joie pour toute une année ; car à présent il lisait du commencement à la fin, et pensait qu'il ne lui faudrait pas moins que tout ce temps… Ce qui lui plaît particulièrement, m'a-t-il dit à moi-même, c'est la clarté de l'exposition et du style, quoique ta langue diffère de celle des autres et qu'on doive d'abord s'habituer à nommer les choses comme tu le demandes. Mais quand on a triomphé de cette difficulté et qu'on sait que le cheval ne s'appelle plus cheval, mais *cavallo*, et que Dieu se nomme *Dio* ou quelque chose d'autre, alors la lecture devient commode et facile… Tu es du moins le seul auteur que Goethe lise avec un pareil

[2] La bru de Goethe, née de Pogwisch.

sérieux ; cela, il me semble, doit te rendre heureux[3] ».

Nul doute que l'approbation du grand homme ne chatouillât agréablement le cœur du jeune philosophe, en tout temps si avide de louange ; mais cela n'empêchait pas son œuvre de rester sous le boisseau. Cette indifférence générale ne diminuait aucunement sa foi robuste en l'avenir. Trois ans plus tard, avant de partir pour l'Italie, il écrivait à son ami Osann : « Je sais bien que l'on s'occupe peu de moi, mais je sais non moins bien qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Le métal dont mon livre et moi sommes faits est assez rare sur cette planète ; on finira par en reconnaître la valeur. Je vois cela trop clairement et depuis trop longtemps, pour m'imaginer que je me fais illusion. Que l'on m'ignore encore dix ans, ma confiance n'en sera nullement ébranlée[4] ».

Ce fut bien plus de dix ans encore qu'il resta ignoré. Il eut beau tenter le professorat et enseigner pendant un semestre comme privat-docent à Berlin, publier d'autres écrits, aucun effort ne parvenait à dissiper l'obscurité profonde qui enveloppait son nom et son œuvre. En 1839 seulement, son mémoire *Sur la liberté de la volonté*, couronné par la Société

[3] Wilhelm Gwinner, *Schopenkauer's leben*, 2° édition, 1878, pp. 189-190.
[4] *Schopenhauer-Briefe*, publiées par Ludwig Schemann, 1893, p. 126.

royale de Drontheim, en Norvège, lui donna un commencement de notoriété.

A partir de ce moment on se mit tout au moins à le discuter, ce qui est souvent le signe précurseur de la gloire. Critiqué par ceux-ci, loué par ceux-là, voyant même se grouper insensiblement autour de lui quelques approbateurs qui ont toute l'ardeur de néophytes, il sent que son heure viendra enfin. Les conjonctures, d'ailleurs, lui devenaient favorables. Les doctrines de Hegel, qui dominaient encore si fortement l'opinion à la mort du maître, en 1832, et qui avaient prétendu donner la solution de tous les problèmes politiques, sociaux, moraux, religieux, esthétiques, perdaient de jour en jour de leur autorité. Elles s'affaiblissaient par le discrédit où tombait la métaphysique, et surtout par les discordes intestines des disciples. Un jour, ils se partagèrent l'héritage du bruyant philosophe. Les uns s'adjugèrent la partie conservatrice et même étroitement réactionnaire du système ; les autres, les seuls connus aujourd'hui, Bruno Bauer, Max Stirner, Feuerbach, David Strauss, la partie radicale et révolutionnaire. On sait que l'école tout entière sombra dans le naufrage définitif des idées libérales, à la suite de la révolution avortée de 1848. Le champ ainsi déblayé des idées parfois puissantes, mais trop souvent confuses et contradictoires qui l'avaient longtemps obstrué, il y avait place pour une autre philosophie, qui, sans abandonner le point de départ désormais hors de discussion de Kant, le développerait dans une direction nouvelle, avec des enrichissements humainement vrai. Ce fut le rôle et

la gloire de Schopenhauer. Ce rôle, qu'il avait inauguré par son grand ouvrage, il le poursuivit et le mena à terme dans tous ses travaux subséquents. C'est là en partie le fondement de sa popularité, toujours plus vive depuis cinquante ans. Sa philosophie, qui reprenait la pensée de Kant à l'origine, mais qui se lançait à la recherche des idées d'une façon libre et originale, absolument affranchie de tout dogmatisme de l'École, constituait une réaction contre la direction historique de l'hégélianisme, comme celui-ci avait constitué une réaction contre la direction rationaliste du XVIIIe siècle.

Mais n'anticipons pas trop. A la fin de 1828, Schopenhauer avait écrit à l'éditeur du *Monde comme volonté*, pour savoir où en était, depuis neuf ans, la vente de son livre. Brockhaus lui avait répondu qu'il restait 150 exemplaires en magasin ; quant au nombre des exemplaires vendus, on ne pouvait le lui indiquer exactement, une partie de l'édition ayant été convertie en maculature ; en tout cas, le débit était insignifiant. En mai 1835, nouvelle lettre de l'auteur à l'éditeur, qui lui faisait savoir que, « pour tirer au moins quelque profit de ce qui restait », il avait dû en mettre la plus grande partie au rebut, et ne conserver qu'un petit nombre d'exemplaires.

Pendant neuf ans encore, le philosophe ne demanda plus de nouvelles de son livre ; mais, malgré ses insuccès réitérés, il était fermement résolu à compléter son grand ouvrage dans une

édition nouvelle et à réunir dans un second volume les suppléments qu'il amassait depuis plusieurs années. Le 7 mai 1843, il écrivit à Brockhaus :

« Vous trouverez tout naturel que je m'adresse à vous, pour vous proposer d'éditer le second volume du *Monde comme volonté et comme représentation*, que j'ai maintenant terminé ; par contre, vous vous étonnerez que je ne vous le livre qu'au bout de vingt-quatre ans. La seule raison cependant en est que je n'ai pu l'achever plus tôt, quoique j'aie réellement passé toutes ces années à le préparer sans relâche. Ce qui doit longtemps durer se forme lentement. La rédaction définitive du livre est le travail des quatre dernières années, et je m'y suis mis parce que j'ai compris qu'il était temps d'en finir. Je viens, en effet, d'atteindre ma cinquante-cinquième année, c'est-à-dire que j'arrive à un âge où la vie commence déjà à devenir plus incertaine, et où, au cas où elle se prolonge longtemps encore, les forces intellectuelles perdent peu à peu leur énergie. Ce second volume a de grands avantages sur le premier ; il est à celui-ci ce qu'un tableau est à une esquisse. Il a la profondeur de pensée et la richesse de connaissances qui ne peuvent être que le fruit de toute une vie consacrée à l'étude et à la méditation. C'est, en tout cas, ce que j'ai écrit de mieux. Même le premier volume apparaîtra, grâce à celui-ci, dans sa pleine signification. J'ai pu m'exprimer aujourd'hui beaucoup plus librement et franchement qu'il y a vingt quatre ans. L'époque, sous ce rapport, laisse déjà les coudées plus franches, et mon âge plus avancé, mon

indépendance assurée et ma rupture définitive avec le monde universitaire, me permettent de prendre une attitude plus ferme… On ne sera pas toujours injuste envers moi, comme on l'a été jusqu'ici. Si vous connaissez l'histoire littéraire vraie, vous saurez que toutes les œuvres solides, toutes celles qui ont duré, sont restées négligées au début, comme la mienne, tandis que le faux et le mauvais prenaient le dessus. Ils savent si bien s'étaler dans le monde, qu'il ne reste aucune place pour le bon et le vrai, qui doivent se frayer par force un chemin vers la lumière. Mon jour aussi viendra pour moi, il doit venir, et plus il tardera, plus il sera éclatant. Il s'agit maintenant de publier une œuvre d'une valeur et d'une importance si grandes, que moi-même ici, derrière la coulisse, c'est-à-dire vis-à-vis l'éditeur, je n'ose pas les mettre en relief : vous ne me croiriez pas. Je puis du moins vous prouver que la publication seule me tient au cœur, et que je n'ai aucune arrière-pensée. Au cas où vous vous décideriez à cette seconde édition, je m'en remets à vous quant à la question des honoraires. Si vous ne croyiez pas devoir m'en verser, vous prendriez pour rien le travail de ma vie entière ; mais ce n'est pas non plus pour de l'argent que je l'ai entrepris, et poursuivi avec une opiniâtreté de fer jusque dans ma vieillesse[5] »

En dépit de la foi robuste en soi-même qui s'exprimait une fois de plus dans cette lettre, et

---

[5] *Schopenhauer's Briefe*, publiées par Edouard Grisebach, 1894, p. 75.

quoique le philosophe, n'insistât pas outre mesure sur la question des droits d'auteur, Brockhaus lui opposa une réponse négative « aussi inattendue qu'accablante ». Il accepterait tout au plus l'affaire, concluait-il, si l'auteur consentait à payer au moins la moitié des frais d'impression. Schopenhauer refusa net, tout en ne se tenant pas encore pour battu. Il s'obstina tellement à vanter à Brockhaus sa marchandise, d'ailleurs précieuse, il faut bien en convenir, que celui-ci finit par consentir, au bout d'un mois, à faire les frais de cette seconde édition. « Je vous avoue sincèrement que vous m'avez causé une grande joie, lui écrivait Schopenhauer, le 14 juin ; mais je suis convaincu, non moins sincèrement, qu'en acceptant mon œuvre, vous n'avez pas fait une mauvaise affaire ; c'en est au contraire une très bonne, et le jour viendra où vous rirez vous-même de bon cœur de vos hésitations à imprimer mon livre à vos frais. Ce qui est vrai et sérieusement pensé se creuse sa voie souvent très lentement, mais sûrement, et conserve toujours sa valeur. La grosse bulle de savon de la philosophie fichte-schelling-hégélienne est en train de crever définitivement. D'autre part, le besoin de philosophie est plus grand que jamais. On va rechercher maintenant une nourriture solide, et on ne la trouvera que chez moi, le méconnu, parce que je suis le seul qui ai travaillé par vocation intime[6] ».

La seconde édition du *Monde comme volonté et comme représentation* parut donc en deux volumes,

[6] *Ibid.*, p. 88.

au mois de mars 1844. Un an se passa sans que la critique parût l'avoir remarquée. Puis quelques adhérents nouveaux, avant tout des hommes du métier, se rangèrent autour du philosophe ; mais l'œuvre continua à rester ignorée du grand public, et, en somme, cette seconde édition, augmentée du double et bien supérieure à la première, n'eut pas plus de succès que celle-ci. L'auteur s'étant informé, au mois d'août 1846, de l'état de la vente, reçut de son éditeur la réponse suivante : « A la question que vous me posez, je ne puis, à mon grand regret, que vous répondre ceci : c'est que j'ai fait une mauvaise affaire ». Gwinner, l'ami et le principal biographe de Schopenhauer, a une page intéressante sur la lenteur des progrès de la philosophie de celui-ci, qui, étant donnée la faillite graduelle de l'hégélianisme, devait nécessairement voir bientôt luire son jour. « Nous autres Allemands, dit-il, nous mésusons de telle sorte de la liberté qui nous a toujours été accordée dans le champ des théories et des fantaisies, pour encombrer celui-ci, que le jugement et le goût de ceux qui, chez nous, lisent, sont émoussés et désorientés par l'élucubration sans plan ni discipline d'idées non venues à terme. L'autorité même de nos plus grands penseurs ne doit, de cette façon, que servir à la satisfaction des caprices d'une poignée de têtes à l'envers, de bavards et d'esprits exaltés. II n'y a personne pour assigner à notre littérature, dans le champ clos où elle se débat, par un énergique *Quos ego*, sa direction et son but ; chacun y agit à sa guise, et aussi bien ou mal qu'il peut. En Angleterre et en France il en est autrement. Là, chacun sait

exactement ce qu'il peut offrir à son public, et le public sait non moins exactement ce qu'il peut attendre de chacun. Il y existe, pour le fond et la forme de chaque production littéraire, une mesure moyenne qui est également appliquée et respectée par le producteur et le consommateur. Aussi constatons-nous que les Anglais et les Français ont infiniment moins de livres tout à fait mauvais ou inutiles, et perdent infiniment moins de temps à des études stériles et déconcertantes, que l'Allemand si fier de sa culture[7] ».

Il nous a paru indispensable de narrer rapidement ici cette histoire des écrits de Schopenhauer, pour marquer les étapes par la succession desquelles il est parvenu à la signification qu'il revêt aujourd'hui, pour montrer à travers quelles vicissitudes il finit par surgir de l'obscurité à la gloire. C'est là un chapitre des plus intéressants et des plus suggestifs de l'histoire littéraire. Après l'insuccès à peu près complet de cette seconde édition du *Monde comme volonté*, qu'il avait élaborée avec tant d'amour et de foi, tout autre que lui, probablement, aurait enfin désespéré, aurait renoncé à jamais, sinon à écrire pour lui-même, du moins à s'adresser au public par l'intermédiaire d'un éditeur. Sa réputation continuait à reposer sur la notoriété modeste que lui avait valu, dans un cercle restreint d'initiés, son mémoire *Sur la liberté de la volonté*, et c'était là vraiment, à près de soixante ans, un résultat un peu

---

[7] Schopenhauer's Leben, pp. 480-481.

maigre. Avec sa confiance inébranlable en son génie et son indomptable énergie, il poursuivit la lutte. Il exigeait comme un droit que la postérité, à défaut des contemporains, prêtât l'oreille à « son message », et, appliquant à son cas particulier le mot de Gœthe : « En avant, à travers les tombeaux ! », il ne se préoccupa plus que par boutades de son grand livre, qui semblait décidément né non viable. Il se remit à l'œuvre, et le fruit de ses nouvelles méditations fut les *Parerga et Paralipomena*.

Le penseur n'avait pas dit son dernier mot sur certains points de sa doctrine, sur certaines applications qu'on en pouvait faire ; il tenait à éclaircir certaines obscurités de son système, à tâcher de concilier certaines contradictions, et il s'assigna ce travail comme tâche suprême de sa vie. C'était en vertu de ce même désir de laisser son œuvre la moins incomplète possible, que Renan nous disait un jour, alors qu'il venait d'atteindre ses soixante-cinq ans, qu'il renonçait désormais aux ouvrages de longue haleine, pour reprendre et développer certaines parties de ses travaux qu'il jugeait insuffisantes, — occupation qui n'absorberait que trop aisément le restant de son existence. Mais écrire, et trouver un éditeur qui veuille bien publier ce qu'on a écrit, cela constitue une notable différence. « Lorsque Schopenhauer, dit Gwinner, eut terminé, dans l'été de 1850, après six années d'un travail quotidien, son dernier ouvrage, *Parerga et Paralipomena*, son crédit littéraire était encore si mince, que ses éditeurs n'osèrent même pas en

entreprendre la publication, quoiqu'il eût renoncé à tous honoraires. Et, par surcroît, il avait donné à cet ouvrage, le plus populaire des siens, le titre le plus impopulaire, qui semblait fait exprès pour effrayer les libraires[8]. En général, d'ailleurs, il a procédé ainsi dans le choix de ses titres, non par charlatanerie, mais parce qu'il voulait que la première page d'un livre indiquât de la façon la plus expressive son contenu. Les auteurs subalternes se tirent mieux de ces choses-là. Il avait déjà entendu plus d'une plaisanterie au sujet de *La quadruple racine* ; cela sentait trop l'officine de l'herboriste[9]. Ses recherches *Sur la vision et les couleurs* avaient trop peu de couleur pour attirer. *Le monde comme volonté et comme représentation* sentait, ainsi que le remarqua bientôt Herbart, le fichtianisme réchauffé ; tandis que *La volonté dans la nature* faisait songer aux puérilités déjà démodées de la philosophie naturelle. Enfin, sur le titre des *Deux problèmes fondamentaux de la morale*, un

---

[8] Ces deux mots grecs peuvent se traduire par *Additions et Omissions*. « *Parerga*, dit l'auteur, veut dire seulement *ouvrages accessoires* : c'est ce qu'ils sont en réalité. Quant au titre grec, ceux-ci : *Kosmos*, *Prolégomènes*, *Propédeutique*, etc., sont aussi des titres en cette langue ». Schopenhauer's Briefe, p. 173.

[9] La mère de Schopenhauer, la spirituelle Johanna, un bas bleu de grande marque, auteur de nombreux romans célèbres en leur temps, et aujourd'hui oubliés, fut la première à se divertir de la thèse du jeune docteur : « C'est sans doute quelque chose pour les pharmaciens », lui disait-elle.

mémoire « non couronné » neutralisait un mémoire « couronné[10] ».

Cette fois, le philosophe dut donc renoncer, pour la publication de son œuvre, à la maison Brockhaus. Après qu'il l'eut en vain offerte à trois éditeurs, le libraire A.-W. Haym, de Berlin, consentit à l'imprimer à un petit nombre d'exemplaires. Schopenhauer était redevable de sa réussite à son ami Jules Frauenstœdt, le propagateur le plus actif de sa doctrine, le *Doctor indefatigabilis* et son « apôtre », comme il le dénommait, son « chien de garde », comme l'appelle irrévérencieusement un biographe anglais[11]. « Je suis vraiment heureux, lui écrivait-il alors, d'avoir vécu assez pour assister à la naissance de mon dernier enfant ; je considère désormais ma mission sur cette terre comme terminée. Je me sens réellement délivré d'un faix que j'ai porté en moi depuis ma vingt-quatrième année, et qui m'a été fort pénible. Nul ne peut s'imaginer exactement la chose[12] ».

[10] *Schopenhauer's Leben*, p. 551.
[11] Frauenstaedt avait reçu le coup de foudre schopenhauerien, en ouvrant par hasard le grand ouvrage du philosophe, dont « dix lignes lui apprirent plus que dix volumes de ceux qu'on vantait comme les plus grands maîtres ». L' « apôtre » de Schopenhauer n'était d'ailleurs qu'une honnête intelligence sans aucune originalité, qui emboîtait le pas à celui-là comme le *famulus* Wagner l'emboîte à Faust. Et, pas plus que l'excellent Wagner derrière Faust, le candide Frauenstaedt, derrière Schopenhauer, ne soupçonne Méphistophélès.
[12] *Schopenhauer s Briefe*, p. 167.

L'ouvrage parut, en deux volumes, au mois de novembre 1851. Il en fut tiré 750 exemplaires. L'auteur en reçut 10 pour « solde de tout compte ».

Les *Parerga et Paralipomena* sont un recueil de mélanges qui se relient entre eux, par un fil organique d'ordinaire assez apparent, au système général du philosophe ; ils s'adressent à un public plus étendu que celui du *Monde comme volonté et comme représentation* ; mais ils ne constituent pas une œuvre populaire au sens exact du mot, comme se l'imaginent à tort ceux qui ne les ont pas lus. « Il va de soi, dit Schopenhauer dans une lettre à Frauenstaedt, que j'écris avant tout pour les lettrés. De là, mes citations grecques et latines… Mais je ne suis populaire qu'en ce que je suis condescendant[13] ». A côté d'essais étendus tels que les *Fragments de l'histoire de la philosophie*, le pamphlet célèbre *Sur la philosophie universitaire*, les curieuses recherches *Sur les apparitions*, les excellents *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, *La philosophie et la science de la nature*, le prestigieux dialogue *Sur la religion*, le livre contient une série d'articles plus courts, qui portent sur les questions les plus variées : logique et dialectique, éthique, droit et politique, éducation, esthétique, langue et style, lecture et livres, tristesse de la vie, suicide, femmes, caractères de la physionomie, désagréments du bruit, etc. C'est une sorte de vaste exégèse des problèmes fondamentaux de l'existence, où chacun peut, selon sa prédilection et son goût,

[13] *Ibid.*, p. 173.

choisir ce qui lui plaît le mieux. « Le lecteur, dit Gwinner dans son style parfois un peu bien métaphorique, s'y promène avec un étonnement qui ne cesse de s'accroître, comme dans un parc français à l'ancienne mode, où d'abord mainte chose lui paraît étrange et baroque, mais captive sa curiosité, et finit même, quand il a un peu pénétré dans le labyrinthe de ce parc, par lui sembler moderne... Le livre offrait une nourriture substantielle, un peu acre et acerbe, mais préparée avec un soin et un goût des plus scrupuleux, de sorte que même l'estomac difficile des contemporains la digérait aisément[14] ». Gutzkow, la meilleure tête de la « Jeune Allemagne », en parla comme « d'un livre surprenant, d'une mine de pensées suggestives ». Pour citer un mot favori de Schopenhauer, sa philosophie avait, comme jadis Thèbes la superbe, cent portes par lesquelles on pouvait entrer.

Son dernier ouvrage fit pour lui ce que n'avaient pu faire ni *Le monde comme volonté et comme représentation*, ni ses autres écrits. Il ouvrit enfin toutes grandes à son auteur les portes de cette gloire dont « les premiers regards sont plus doux que les feux de l'aurore », selon l'expression de Vauvenargues. Il passa, presque sans transition, de l'obscurité à la pleine lumière. « Cela réconforte vraiment le cœur, dans la vieillesse, quand les amis du jeune temps ont presque tous disparu, — écrit-il à un de ses nouveaux admirateurs, Ernest-Otto Lindner, rédacteur de la *Gazette de Voss*, — de

[14] *Schopenhauer's Leben*, p. 552

retrouver des amis jeunes dont la sympathie et le zèle dépassent ceux des amis de jadis ; et cela réconforte doublement, quand nous sommes redevables de ces nouveaux amis non au hasard, ou à des opinions communes, mais à la meilleure et à la plus noble partie de nous-même[15] ».

Les œuvres antérieures du philosophe bénéficièrent en même temps du succès de celle-ci. Il avait soixante-trois ans.

Ces essais sont une curieuse et incisive critique de la vie par un homme qui avait des idées sur toutes choses et la connaissait à fond, en vertu d'un don d'observation qu'on peut qualifier de génial. Il procède toujours de première main. Il n'y a point d'écho académique dans ses théories, qui ont la prétention d'être tirées directement des faits et d'interpréter le monde tel qu'il est. II ne s'agit point ici de généralités abstraites, mais d'une expérience personnelle qui se révèle presque à chaque page, et qui donne à certains chapitres tout l'intérêt d'une biographie. C'est comme un miroir qui renvoie le reflet d'une individualité caractéristique et un peu bizarre, faite de contrastes étranges, peut-être assez peu sympathique, mais, au demeurant, vigoureuse et saine, ignorante de toutes les réticences qui constituent le fond des relations sociales, des « mensonges conventionnels de la civilisation » fouaillés avec tant d'amère éloquence par Max Nordau, et qui, si elle n'est pas exempte de défauts,

---

[15] *Schopenhauer's Leben*, p. 391.

n'est pas entachée, du moins, du vice d'hypocrisie, et même de « cant ». Esprit pétillant à jet continu, sarcasme acéré, pénétration aiguë, paradoxes passés presque tous aujourd'hui à l'état de truismes, bonne foi incontestable, conviction que rien ne parvient à ébranler, voilà les caractères généraux de l'œuvre ; Schopenhauer cherche infatigablement la vérité, en s'efforçant d'atteindre au cœur des choses, d'arriver à la connaissance des premiers principes. C'est un vivisectionniste qui fouille de son scalpel non la chair, comme les autres, mais l'âme, et qui poursuit sans émotion apparente son travail impitoyable, jusqu'à ce qu'il ait complètement mis à nu le squelette de l'esprit humain.

Un service de première importance qu'a rendu notre philosophe à sa génération, et dont notre époque pourrait faire aussi son profit, c'est celui qu'a souligné son compatriote Karl Hillebrand, qui fut notre professeur à l'ancienne Faculté des lettres de Douai. « Nous devons être reconnaissants à un éducateur qui, au milieu du courant qui emporte la société actuelle, nous avertit qu'il y a au monde autre chose encore que l'État ; que l'art, la science, la religion, la famille n'existent pas seulement dans l'intérêt de l'État, mais ont les mêmes droits que lui, même des droits supérieurs, et en font partie intégrante… Schopenhauer n'a jamais nié l'État ni la nationalité[16] ; il a simplement combattu l'exagération de ces deux facteurs dans la vie, voulu

[16] Il a dit quelque part, en français, que le patriotisme est « la plus sotte des passions, et la passion des sots ».

imposer des bornes à leurs empiétements, et nous a présenté comme idéal non le citoyen et le patriote, mais le penseur et l'homme. Or, on doit affirmer bien haut que ce point de vue est très élevé. Tous les hommes ne peuvent pas être des hommes d'État, tous ne peuvent pas être des penseurs ou des artistes, but que Schiller assignait a la civilisation. La génération de ce poète exagérait peut-être ; mais la nôtre exagère dans un sens opposé, et il est bon que tous ne se laissent pas entraîner par le torrent. Il n'est nullement indifférent, en effet, qu'une nation révère le premier idéal ou le second. Ou croit-on vraiment que ce serait un grand progrès, si un peuple venait à placer Aristide au-dessus de Platon, Pitt au-dessus de Locke ?[17] »

A quelle empreinte vigoureuse notre philosophe frappe tout ce qu'il touche, combien il est suggestif et continue à être vrai encore aujourd'hui, c'est ce que révèle la lecture des essais qui forment le présent volume. Quand il parle de la langue et du style, des livres et des belles-lettres, de la critique et de la gloire, de la pensée indépendante, qu'il proteste contre l'anonymat et le mercantilisme en littérature, c'est toujours pour avoir éprouvé les choses par lui-même. On ne peut nier qu'il ne projette une vive lumière sur tous ces sujets, et que ses idées, qu'on a évidemment le droit de discuter, sont en tout cas hautes et saines, et rarement banales. Ne croirait-on pas, par exemple, à lire

[17] Karl Hillebrand, *Zeilen*, *Völker und Menschen* : Wälsches und Deutsches, pp. 361-362.

certaines de ses remarques sur tels écrivains alambiqués et Baroques de son temps, qu'il a eu directement en vue nos symbolistes, décadents et autres débiles d'esprit de l'heure présente, qui relèvent bien moins de la littérature que de la médecine aliéniste ? La graphomanie de ceux-là nous donne un avant-goût de la « verbigération » incohérente de ceux-ci[18]. Et, partout, quelle verve sans cesse en éveil, quel incessant feu d'artifice de métaphores et d'images étincelantes, qui lui servent à illuminer la démonstration abstraite forcément terne ! Il lui faut toujours aussi quelque victime, aux oreilles de laquelle il fait siffler les lanières de son fouet vengeur de ce qu'il tient pour les vrais principes philosophiques et du sens commun, et dont les grimaces, au cours de cette exécution, ne manquent pas d'amuser beaucoup la galerie, de tout temps encline, en vertu d'une disposition de nature, à prendre parti pour le batteur contre le battu. On dirait parfois, remarque un écrivain anglais au sujet de ces coups d'étrivières plus ou moins justifiés, mais assénés de main de maître, qu'on voit passer devant soi une création de Molière. Schopenhauer était un de ces « bons haïsseurs » selon le cœur de Swift, auquel il semble avoir emprunté quelques traits de son ironie corrosive comme une morsure de vitriol. Cependant, tout esprit impartial ne pourra s'empêcher de trouver qu'il la poussé

[18] Il avait la haine du poète médiocre, « forgeron de rimes et corrupteur du goût ». Il veut qu'on le contraigne « à lire du bon, au lieu d'écrire du mauvais ». Il lui souhaite d'être écorché vif, comme Marsyas, qui en arriva jusqu'à mettre en fureur le doux Apollon.

souvent trop loin. Quand, par exemple, il enfourche son dada habituel, l'éreintement de la trinité Fichte-Schelling-Hegel, on est bien forcé de se dire que ces trois têtes philosophiques ne méritent en rien les bottées d'injures qu'il leur déverse avec une prodigalité inépuisable. Sans doute, les doctrines de cet illustre trio ont cédé le terrain à celles de leur adversaire déterminé, et ne sont plus guère aujourd'hui qu'un souvenir rétrospectif, une date dans l'histoire de l'évolution de l'esprit humain. Mais elles ont, à un moment, tenu une place glorieuse dans celle-ci, elles ont enrichi le monde intellectuel de quelques idées, et il y avait injustice flagrante à prétendre les juguler sous une invective ou une épigramme.

Quoi qu'il en soit, il y a chez Schopenhauer autre chose et mieux, nous le savons de reste, que ces parties haineuses et rancunières. Tel critique exigeant a pu prétendre qu'il ne nous apporte rien qu'on n'ait su avant lui. C'est possible, et lui-même a dit que les meilleures choses sont rarement neuves. En tout cas, il renouvelle l'aspect obsolète des vieilles vérités, et la logique vigoureuse, l'abondance inépuisable de démonstrations et de preuves avec lesquelles il les réédite, leur enlèvent leurs rides séculaires et les font réapparaître dans leur primitive fraîcheur.

Une particularité intéressante de la manière de Schopenhauer dans tous ses ouvrages, c'est l'emploi des citations. Nourri de la moelle des auteurs de l'antiquité classique, comme de celle de nos

meilleurs écrivains français, et aussi des écrivains anglais, italiens et même espagnols, sans parler de la sagesse des Hindous, il les fait intervenir à tour de rôle à l'appui de ses propres idées, auxquelles ils prêtent la force de leur autorité plus ancienne et de leur raison déjà éprouvée. C'est aussi pour le philosophe un moyen d'introduire de temps en temps une pause dans le développement de son exposé, afin de secouer et de réveiller son lecteur, quand il croit le moment venu. Ces gouttes de sagesse cosmopolite, départies à une dose parfois un peu forte, sont très réconfortantes ; c'est une sorte d'élixir de vie dans lequel se condensent les pensées du philosophe. Quand il s'agit des Grecs et des Romains, Schopenhauer est plutôt éclectique ; il allègue indifféremment Platon et Aristote, Cicéron et Quintilien. Parmi les Français, ses garants habituels sont La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Voltaire, et surtout Chamfort, dont l'esprit mordant et désabusé avait tant d'analogie avec le sien. Sa sympathie pour nos écrivains ne l'a pas empêché, soit dit entre parenthèse, de malmener notre langue, dans une note que l'on trouvera au bas de la page 95 de ce volume, avec une brutalité et une injustice inouïes. L'Espagnol qu'il préfère est le jésuite Balthazar Gracian, un des pères de l'*agudeza*, c'est-à-dire de la recherche subtile en matière de style comme d'idées, dont il a traduit un ouvrage. Ses favoris, parmi les Allemands que d'ailleurs il n'aime guère, — quoiqu'il exalte d'une façon vraiment trop chauvine leur langue puissante, mais lourde et nullement pittoresque, tout au moins en prose, — sont le grand Goethe et le spirituel

bossu Lichtenberg, à la fois mathématicien, physicien, psychologue, moraliste, même philosophe, et avant tout humoriste fin et mordant. Quant aux vieux Hindous, il en raffole ; c'est d'eux qu'il tient sa conception pessimiste du monde, et il n'émet aucune occasion de se plonger un instant avec eux dans les délices anticipés du nirvana.

L'écrivain proprement dit, le styliste, ne mérite pas moins l'attention que le penseur. C'est Nietzsche qui, sous ce rapport, l'a peut-être le mieux jugé. « Je suis, dit-il, un de ces lecteurs de Schopenhauer qui, après avoir lu la première page de lui, savent d'une façon certaine qu'ils iront jusqu'à la dernière, et qu'ils écouteront chaque parole sortie de sa bouche… Je ne connais aucun écrivain allemand à qui on puisse le comparer pour le style, si ce n'est peut-être Gœthe. Il sait dire simplement des choses profondes, il sait émouvoir sans déclamer, être strictement scientifique sans pédanterie. Il est honnête dans son style comme dans sa pensée[19] ».

Il faut lire tout le jugement longuement motivé de l'excentrique et original auteur de *Zarathustra*, qui, s'il ne peut être qualifié de disciple de Schopenhauer, a du moins subi fortement, à l'exemple de Richard Wagner, l'influence de celui-ci. Il est certainement dans le vrai quand il rapproche, au point de vue de la forme littéraire, Schopenhauer de Gœthe. Ils se ressemblent tous deux par leur

---

[19] Nietzsche's Sümmtliche Werhe, t. I : *Schopenhauer als Erzieher*.

style périodique, que rend seul possible le caractère essentiellement synthétique de la langue allemande. La langue française, au contraire, est une langue analytique, c'est-à-dire que, à l'opposé de celle-là, elle évite la complexité de la syntaxe et la subordination trop prolongée des idées les unes aux autres. Voilà une des raisons pour lesquelles une traduction de l'allemand en français ne peut jamais être forcément qu'un à peu près : le génie des deux langues est en quelque sorte contradictoire.

Pour en finir avec Schopenhauer écrivain, citons encore l'appréciation de Karl Hillebrand, qui fut lui-même un styliste très distingué. « La propriété de l'expression, l'abondance des belles métaphores, l'ordonnance et la subordination transparentes des pensées, la facilité et la correction de la construction, la couleur et la vie de ce style sont une chose presque unique dans notre littérature. Rien de pédantesque, pas de rhétorique ni de négligence, nulle maigreur ni nulle farcissure inutile ; derrière chaque mot une pensée, et cette pensée est aussi originale que le mot. Schopenhauer est attrayant, suggestif au plus haut degré, et c'est là l'éloge suprême d'un écrivain ». Et, après l'avoir rapproché de Montaigne, ce qu'avait fait aussi Nietzsche, le critique ne lui trouve qu'un égal dans la littérature universelle : Biaise Pascal. Nous citons, nous n'apprécions pas.

Que chacun juge Schopenhauer d'une façon très différente, suivant la tendance de son tempérament et son genre de mentalité, cela est tout naturel ;

mais ce qu'on ne peut lui refuser, c'est la puissance de la pensée et l'originalité entière de l'esprit. Même détachées de l'ensemble de son système, ses observations sur les hommes et les choses — caractères et motifs de nos actes, passions, destinée, science, art, État, religion, problèmes posés par la vie et par la mort — constitueront toujours un des trésors de l'humanité pensante. « Ses défauts, dit un philosophe anglais, sont tous dus au fait que son intellect, ses sentiments, sa volonté étaient développés à un degré tellement inhabituel, qu'ils ne purent s'harmoniser entre eux. Schopenhauer est un Titan aux prises avec le problème de la vie[20] ». Partout ici-bas où s'agite une âme inquiète, anxieuse d'élucider le douloureux mystère de l'existence, et qui éprouverait une satisfaction réelle à s'assurer que c'est le cœur, bien plus que le cerveau, qui est le grand moteur de l'univers, celle-ci est acquise par le fait même, consciemment ou non, au fond des doctrines de Schopenhauer. Et n'oublions pas que le philosophe par excellence de la volonté est aussi l'apôtre par excellence de la pitié. C'est à ce sentiment, selon lui, que l'homme reconnaît le néant de son individualité, l'absurdité de l'égoïsme, l'identité de lui-même et d'autrui en tant que manifestations d'une même volonté universelle. La pitié est ainsi la base de la charité, de la justice même. Aussi la réclame-t-il complète, absolue, « faisant sienne la misère du monde entier », s'exerçant, à la façon bouddhiste, envers toutes les

[20] William Caldwell, *Schopenhauer's System in its philosophical Significance*, p. 523.

créatures, à quelque degré de l'échelle animale qu'elles se trouvent placées[21]. Il s'attendrit jusque devant la plante.

Et quelle philosophie plus haute et plus consolante, après tout, en dépit du pessimisme qui la pénètre, que celle qui se résume dans la page suivante d'un manuscrit destiné à la seconde édition des *Parerga et Paralipomena* ?

---

[21] « Une pitié sans borne pour tous les êtres vivants, dit-il quelque part, c'est le gage le plus solide et le plus sûr de la conduite morale… On peut être assuré que celui qui en est rempli ne blessera personne, n'empiétera sur les droits de personne, ne fera de mal à personne ; tout au contraire, il sera indulgent pour chacun, sera secourable à tous dans la mesure de ses forces, et toutes ses actions porteront l'empreinte de la justice et de l'amour des hommes… Je ne connais pas de plus belle prière que celle par laquelle se terminent les anciennes pièces du théâtre hindou : « Puissent tous les êtres vivants rester libres de douleurs ! »
Il adorait son chien, « l'unique ami de l'homme », affirmait-il. (Notre frère inférieur, selon Michelet ; notre frère supérieur, selon le moraliste Edmond Thiaudière). Il ne sortait jamais sans lui. Comme le héros du *Mahabharata*, il aurait très vraisemblablement refusé d'entrer au paradis, s'il y avait cru, sans ce fidèle compagnon. Il donnait à tous le nom d'Atma (âme du monde), et il coucha le dernier sur son testament. « Ce qui me rend si agréable la société de mon chien, disait-il, c'est la transparence de son être. Mon chien est transparent comme du cristal… S'il n'y avait pas de chiens, je n'aimerais pas à vivre… La vue de tout animal me réjouit aussitôt et me dilate le cœur… La pitié envers les bêtes est si étroitement unie à la bonté du caractère, que l'on peut affirmer sans se tromper que celui qui est cruel envers les bêtes ne peut être bon envers les hommes ». (Voir Fraueustaedt, *Arthur Schopenhauer: Lichtstrahlen aus seinen Werken, passim.*)

« Une vie heureuse est impossible ; le plus haut à quoi l'homme puisse atteindre, c'est à une carrière héroïque. Elle est le partage de celui qui, en n'importe quel ordre de choses, lutte avec les plus grandes difficultés pour le bien de tous et finit par triompher, mal ou point du tout récompensé de ses efforts. Ensuite, quand tout est terminé, il reste là debout, pétrifié, comme le prince dans le *Roi Corbeau* de Gozzi, mais dans une noble attitude et avec un air magnanime. Sa mémoire demeure, et elle est célébrée comme celle d'un héros ; sa volonté, mortifiée durant toute une vie par la peine et le travail, par l'insuccès et l'ingratitude du monde, s'éteint dans le nirvana ».

Janvier 1903.

Auguste Dietrich.

ÉCRIVAINS ET STYLE

Avant tout, il y a deux sortes d'écrivains : ceux qui écrivent pour dire quelque chose, et ceux qui écrivent pour écrire. Les premiers ont eu des idées ou ont fait des expériences qui leur semblent valoir la peine d'être communiquées ; les seconds ont besoin d'argent, et écrivent en conséquence pour de l'argent. Ils pensent en vue d'écrire. On les reconnaît à ce qu'ils tirent le plus en longueur possible leurs pensées, et n'expriment aussi que des pensées à moitié vraies, biscornues, forcées et vacillantes ; le plus souvent aussi ils aiment le clair-obscur, afin de paraître ce qu'ils ne sont pas ; et c'est pourquoi ce qu'ils écrivent manque de netteté et de clarté.

Aussi peut-on vite constater qu'ils écrivent pour couvrir du papier. C'est une remarque qui s'impose parfois au sujet de nos meilleurs écrivains : ainsi, par endroits, dans la *Dramaturgie* de Lessing, et même dans maints romans de Jean-Paul. Dès qu'on a fait cette constatation, il faut jeter le livre ; car le temps est précieux. En réalité, dès qu'un auteur écrit pour couvrir du papier, il trompe le lecteur ; en effet, son prétexte pour écrire, c'est qu'il a quelque chose à dire. Les honoraires et l'interdiction du droit de reproduction sont, au fond, la ruine de la littérature. Celui-là seul écrit quelque chose en valant la peine, qui n'écrit qu'en vue du sujet. Quel inappréciable avantage ce serait, si, dans toutes les branches d'une littérature, il n'existait que quelques livres, mais excellents ! Il ne pourra jamais en être

ainsi, tant qu'il s'agira de gagner de l'argent. Il semble qu'une malédiction pèse sur celui-ci ; tout écrivain qui, d'une façon quelconque, vise avant tout au gain, dégénère aussitôt. Les meilleures œuvres des grands hommes datent toutes du temps où ceux-ci devaient encore écrire pour rien ou pour très peu de chose. En ce point aussi se confirme donc le proverbe espagnol : *Honra y provecho no caben en un saco* (Honneur et profit n'entrent pas dans le même sac). La déplorable condition de la littérature d'aujourd'hui, en Allemagne et au dehors, a sa racine dans le gain que procurent les livres. Celui qui a besoin d'argent se met à écrire un volume, et le public est assez sot pour l'acheter. La conséquence secondaire de ceci, c'est la ruine de la langue.

Un grand nombre de méchants écrivains ne tirent leur subsistance que de la sottise du public, qui ne veut lire que le produit du jour même. Il s'agit des journalistes. Ils sont dénommés à merveille ! En d'autres termes, on pourrait les qualifier de « journaliers ».

De nouveau, on peut dire qu'il y a trois sortes d'auteurs. En premier lieu, ceux qui écrivent sans penser. Ils écrivent de mémoire, par réminiscence, ou même directement avec les livres d'autrui. Cette classe est la plus nombreuse. En second lieu, ceux qui pensent tandis qu'ils écrivent. Ils pensent en vue d'écrire. Cas très fréquent. En troisième lieu, ceux qui ont pensé avant de se mettre à l'œuvre. Ceux-ci n'écrivent que parce qu'ils ont pensé. Cas rare.

L'écrivain de la seconde sorte, qui attend pour penser qu'il doive écrire, est comparable au chasseur qui part en chasse à l'aventure : il est peu probable qu'il rapporte lourd au logis. Par contre, les productions de l'écrivain de la troisième sorte, la rare, ressembleront à une chasse au rabat, en vue de laquelle le gibier a été capturé et entassé à l'avance, pour déborder ensuite en masses serrées de son premier enclos dans un autre, où il ne peut échapper au chasseur ; de sorte que celui-ci n'a plus qu'à viser et tirer, — c'est-à-dire à déposer ses pensées sur le papier. C'est la chasse qui rapporte quelque chose.

Mais si restreint que soit le nombre des écrivains qui pensent réellement et sérieusement avant d'écrire, le nombre de ceux qui pensent *sur les choses mêmes* est bien plus restreint encore ; le reste pense uniquement sur les livres, sur ce qui a été dit par d'autres. Il leur faut, pour penser, l'impulsion plus proche et plus forte des pensées d'autrui. Celles-ci deviennent leur thème habituel ; ils restent toujours sous leur influence, et, par suite, n'acquièrent jamais une originalité proprement dite. Les premiers, au contraire, sont poussés à penser *par les choses même* ; aussi leur pensée est-elle dirigée immédiatement vers elles. Dans leurs rangs seuls on trouve les noms durables et immortels. Il va de soi qu'il s'agit ici des hautes branches de la littérature, et non de traités sur la distillation de l'eau-de-vie.

Celui-là seul qui prend directement dans sa propre tête la matière sur laquelle il écrit, mérite

d’être lu. Mais faiseurs de livres, compilateurs, historiens ordinaires, etc., prennent la matière indirectement dans les livres ; elle passe de ceux-ci à leurs doigts, sans avoir subi dans leur tête même un droit de transit et une visite, à plus forte raison une élaboration. (Quelle ne serait pas la science de beaucoup d’hommes, s’ils savaient tout ce qui est dans leurs propres livres !) De là, leur verbiage a souvent un sens si indéterminé, que l’on se casse en vain la tête pour parvenir à deviner ce qu’en définitive ils pensent. Ils ne pensent pas du tout. Le livre d’où ils tirent leur copie est parfois composé de la même façon. Il en est donc de pareils écrits comme de reproductions en plâtre de reproductions de reproductions, etc., qui à la fin laissent à peine reconnaître les traits du visage d’Antinoüs. Aussi devrait-on lire le moins possible les compilateurs. Les éviter complètement est en effet difficile, puisque même les abrégés, qui renferment en un petit espace le savoir accumulé dans le cours de nombreux siècles, rentrent dans les compilations.

Il n’y a pas de plus grande erreur que de croire que le dernier mot proféré est toujours le plus juste, que chaque écrit postérieur est une amélioration de l’écrit antérieur, et que chaque changement est un progrès. Les têtes pensantes, les hommes de jugement correct et les gens qui prennent les choses au sérieux, ne sont jamais que des exceptions. La règle, dans le monde entier, c’est la vermine ; et celle-ci est toujours prête à améliorer en mal, à sa façon, ce que ceux-là ont dit après de mûres réflexions. Aussi, celui qui veut se renseigner sur un

objet doit-il se garder de consulter les plus récents livres sur la matière, dans la supposition que les sciences progressent constamment, et que, pour composer les nouveaux, on a fait usage des anciens. Oui, on en a fait usage, mais comment ? L'écrivain souvent ne comprend pas à fond les anciens livres ; il ne veut cependant pas employer leurs termes exacts ; en conséquence, il améliore en mal et gâte ce qu'ils ont dit infiniment mieux et plus clairement, puisqu'ils ont été écrits d'après la connaissance propre et vivante du sujet. Souvent il laisse de côté le meilleur de ce qu'ils renferment, leurs élucidations les plus frappantes, leurs remarques les plus heureuses ; c'est qu'il n'en reconnaît pas la valeur, qu'il n'en sent pas l'importance essentielle. Il n'a d'affinité qu'avec ce qui est plat et sec.

Il arrive souvent qu'un ancien et excellent livre soit écarté au profit d'un nouveau livre bien inférieur, écrit pour l'argent, mais d'allure prétentieuse et prôné par les camarades. Dans la science chacun veut, pour se faire valoir, porter quelque chose de neuf au marché. Cela consiste uniquement, dans beaucoup de cas, à renverser ce qui a passé jusque-là, pour exact, en vue d'y substituer ses propres sornettes. La chose réussit parfois pour un temps, puis les gens reviennent à la vieille doctrine exacte. Ces novateurs ne prennent rien de sérieux au monde que leur digne personne ; ils veulent la mettre en relief. Alors, de recourir bien vite au paradoxe : la stérilité de leurs cerveaux leur recommande la voie de la négation. Alors, de nier des vérités depuis longtemps reconnues, telles que

la force vitale, le système nerveux sympathique, la *generatio aequivoca*, la distinction établie par Bichat entre l'action des passions et l'action de l'intelligence ; on retourne à l'épais atomisme, et ainsi de suite. De là vient que la marche des sciences est souvent rétrograde.

Il faut parler également ici des traducteurs, qui corrigent et remanient à la fois leur auteur : procédé qui me paraît toujours impertinent. Écrivez vous-même des livres qui méritent d'être traduits, et laissez les œuvres des autres comme elles sont. Lisez donc, si vous le pouvez, les auteurs proprement dits, ceux qui ont fondé et découvert les choses, ou du moins les grands maîtres reconnus en la matière, et achetez plutôt les livres de seconde main que leur reproduction. Mais puisqu'il est facile d'ajouter quelque chose aux découvertes, — *inventis aliquid addere facile est,* — on devra, après s'être bien assimilé les principes, prendre connaissance des faits nouveaux. En résumé donc, ici comme partout prévaut cette règle : le nouveau est rarement le bon, parce que le bon n'est que peu de temps le nouveau.

Ce qui caractérise les grands écrivains (dans les genres élevés) et aussi les artistes, et leur est en conséquence commun à tous, c'est qu'ils prennent au sérieux leur besogne. Les autres ne prennent rien au sérieux, sinon leur utilité et leur profit.

Quand un homme s'acquiert de la gloire par un livre écrit en vertu d'une vocation et d'une impulsion intimes, puis devient ensuite un

écrivailleur, il a vendu sa gloire pour un vil argent. Dès qu'on écrit parce qu'on veut faire quelque chose, cela est mauvais.

Ce n'est que dans ce siècle qu'il y a des écrivains de profession. Jusqu'ici il y a eu des écrivains de vocation.

Pour s'assurer l'attention et la sympathie durables du public, on doit écrire ou quelque chose qui a une valeur durable, ou toujours écrire quelque chose de nouveau, qui, pour cette raison même, réussira toujours moins bien.

Ce que l'adresse est à une lettre, le titre doit l'être à un livre, c'est-à-dire viser avant tout à introduire celui-ci auprès de la partie du public que son contenu peut intéresser. Aussi faut-il qu'un titre soit caractéristique, et, comme sa nature exige qu'il soit essentiellement court, il doit être concis, laconique, expressif, et résumer autant que possible le contenu du livre en un seul mot. Sont, par conséquent, mauvais, les titres prolixes, ne disant rien, louches, douteux, ou même faux et trompeurs ; ces derniers peuvent préparer au livre le même sort qu'aux lettres faussement adressées. Mais les pires sont les titres volés, c'est-à-dire ceux que portent déjà d'autres livres. D'abord, ils sont un plagiat, et ensuite la preuve la plus convaincante du manque absolu d'originalité. L'auteur qui ne possède pas assez de celle-ci pour trouver à son livre un titre nouveau, sera bien moins capable encore de lui donner un contenu nouveau. A ces titres sont

apparentés les titres imités, c'est-à-dire à moitié volés : ainsi, par exemple, quand Œrstedt, longtemps après que j'eus écrit *Sur la volonté dans la nature*, écrivit *Sur l'esprit dans la nature*.

Un livre ne peut jamais être rien de plus que l'impression des idées de son auteur. La valeur de ces idées réside ou dans le fond, c'est-à-dire dans le thème sur lequel il a pensé ; ou dans la forme, autrement dit le développement du fond, c'est-à-dire dans ce qu'il a pensé à ce sujet.

Le thème est très varié, de même que les mérites qu'il confère aux livres. Toute matière empirique, c'est-à-dire tout ce qui a une réalité historique ou physique, prise en soi et dans le sens le plus large, est de son domaine. Le caractère particulier réside ici dans l'objet. Aussi, le livre peut-il être important, quel que soit son auteur.

En ce qui concerne ce qu'il a pensé, au contraire, le caractère particulier réside dans le sujet. Les sujets peuvent être de ceux qui sont accessibles à tous les hommes et connus de tous ; mais la forme de l'exposition, la nature de l'idée, confèrent ici le mérite et résident dans le sujet. Si donc un livre, envisagé à ce point de vue, est excellent et sans rival, son auteur l'est aussi. Il s'ensuit que le mérite d'un écrivain digne d'être lu est d'autant plus grand qu'il le doit moins à sa matière, c'est-à-dire que celle-ci est plus connue et plus usée. C'est ainsi, par exemple, que les trois grands tragiques grecs ont tous travaillé sur les mêmes sujets.

On doit donc, quand un livre est célèbre, bien distinguer si c'est à cause de sa matière ou à cause de sa forme.

Des gens tout à fait ordinaires et terre à terre peuvent produire des livres très importants, grâce à une matière qui n'est accessible qu'à eux : par exemple, des descriptions de pays lointains, de phénomènes naturels rares, d'expériences faites, d'événements historiques dont ils ont été témoins ou dont ils ont pris la peine de rechercher et d'étudier spécialement les sources.

Au contraire, là où il s'agit de la forme, en ce que la matière est accessible à chacun, ou même déjà connue ; là où ce qui a été pensé sur celle-ci peut donc seulement donner de la valeur à la production, — il n'y a qu'une tête éminente capable de produire quelque chose digne d'être lu. Les autres ne penseront jamais que ce que tout le monde peut penser. Ils donnent l'impression de leur esprit ; mais chacun en possède déjà lui-même l'original.

Cependant le public accorde son intérêt bien plus à la matière qu'à la forme ; aussi, pour cette raison, ne parvient-il jamais à un haut degré de développement. C'est au sujet des œuvres poétiques qu'il affiche le plus ridiculement cette tendance, quand il suit soigneusement à la trace les événements réels ou les circonstances personnelles qui ont inspiré le poète. Ceux-ci finissent par devenir plus intéressants pour lui que les œuvres elles-mêmes. Il lit plus de choses sur Gœthe que de

Gœthe, et étudie avec plus d'application la légende de Faust que *Faust*. Burger a dit un jour : « On se livrera à des recherches savantes pour savoir qui fut en réalité Lénore » ; et cela se réalise à la lettre au sujet de Gœthe, car nous avons déjà beaucoup de recherches savantes sur *Faust* et la légende de Faust. Elles sont et restent confinées au sujet. — Cette prédilection pour la matière, par opposition à la forme, est comme si l'on négligeait la forme et la peinture d'un beau vase étrusque, pour étudier chimiquement son argile et ses couleurs.

L'entreprise d'agir par la matière, qui sacrifie à cette mauvaise tendance, est absolument condamnable dans les branches littéraires où le mérite doit résider expressément dans la forme, — par conséquent dans les branches poétiques. Cependant on voit fréquemment de mauvais écrivains dramatiques s'efforcer de remplir le théâtre au moyen de la matière. Ainsi, par exemple, ils produisent sur la scène n'importe quel homme célèbre, si dépourvue de faits dramatiques qu'ait pu être sa vie, parfois même sans attendre la mort des personnes qui apparaissent avec lui.

La distinction faite ici entre la matière et la forme s'applique aussi à la conversation. C'est l'intelligence, le jugement, l'esprit et la vivacité qui mettent un homme en état de converser ; ce sont eux qui donnent la forme à la conversation. Mais bientôt viendra en considération la matière de celle-ci, c'est-à-dire les sujets sur lesquels on peut causer avec cet homme : ses connaissances. Si celles-ci sont

très minces, ce n'est qu'un degré exceptionnellement élevé des qualités de forme précédentes qui peut donner de la valeur à sa conversation, en dirigeant celle-ci, quant à sa matière, sur les choses humaines et naturelles généralement connues. C'est l'inverse, si ces qualités de forme font défaut à un homme, mais si ses connaissances de n'importe quelle nature donnent de la valeur à sa conversation, qui, en ce cas, repose tout entière sur sa matière. C'est ce que dit le proverbe espagnol : *Mas sabe el necio en su casa, que el sabio en la agena* (Le sot en sait plus dans sa propre maison, que le sage dans la maison d'autrui).

La vie réelle d'une idée ne dure que jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au point extrême des mots. Alors elle se pétrifie, meurt, mais en restant aussi indestructible que les animaux et les plantes fossiles du monde primitif. Sa vie réelle, momentanée, peut être comparée aussi au cristal à l'instant de sa congélation.

Dès que notre penser a trouvé des mots, il n'existe déjà plus en nous, il n'est plus sérieux dans son fond le plus intime. Quand il commence à exister pour d'autres, il cesse de vivre en nous. Ainsi l'enfant se sépare de sa mère, quand il entre dans sa propre existence. Le poète a dit aussi :

« Vous ne devez pas me troubler par des contradictions ! Dès qu'on parle, on commence à se tromper! »

La plume est à la pensée ce que la canne est à la marche ; mais c'est sans canne qu'on marche le plus légèrement, et sans plume qu'on pense le mieux. Ce n'est qu'en commençant à devenir vieux, qu'on se sert volontiers de canne et de plume.

Une hypothèse qui a pris place dans la tête, ou qui même y est née, y mène une vie comparable à celle d'un organisme, en ce qu'elle n'emprunte au monde extérieur que ce qui lui est avantageux et homogène, tandis qu'elle ne laisse pas parvenir jusqu'à elle ce qui lui est hétérogène et nuisible, ou, si elle ne peut absolument l'éviter, le rejette absolument tel quel.

La satire doit, comme l'algèbre, opérer seulement avec des valeurs abstraites et indéterminées, non avec des valeurs concrètes ou des grandeurs spécifiées. Et il faut aussi peu l'appliquer que l'anatomie à des êtres vivants, sous peine de n'être pas sûr de sa peau, c'est-à-dire de son existence.

Pour être immortelle, une œuvre doit réunir tant d'excellentes qualités, qu'il ne se trouve pas facilement quelqu'un pour les saisir et les apprécier toutes. Cependant ces excellentes qualités sont de tout temps reconnues et honorées, les unes par celui-ci, les autres par celui-là. Ainsi donc le crédit de l'œuvre, toujours appréciée tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, se maintient à travers le long cours des siècles et en dépit du changement d'intérêt. Or, l'auteur d'une telle œuvre, c'est-à-dire celui qui est en droit de continuer à vivre dans la

postérité, peut être seulement un homme qui cherche en vain son semblable parmi ses contemporains répandus dans le vaste monde, et qui se distingue nettement de chaque autre par une différence très marquée ; il peut être seulement un homme qui, s'il existait pendant plusieurs générations, comme le Juif errant, ne s'en trouverait pas moins dans la même situation ; bref, un de ceux auxquels s'applique réellement le mot de l'Arioste : *Lo fece natura, e poi ruppe lo stampo* [La nature le fit, puis brisa le moule]. Autrement, on ne comprendrait pas pourquoi ses idées ne périraient pas, comme toutes les autres.

Presque à chaque époque, il en advient en littérature comme en art : on admire un principe faux, une certaine façon, une certaine manière qui sont en vogue. Les cerveaux vulgaires s'acharnent à se les approprier et à les appliquer. L'homme de sens les perce à jour et les dédaigne ; il reste en dehors de la mode. Au bout de quelques années, le public aussi y voit clair, et apprécie la farce à sa valeur. Il s'en moque, et le fard tant admiré de toutes ces œuvres maniérées tombe comme le mauvais plâtre d'un mur ; et comme de celui-ci, on ne s'en occupe plus. Aussi, loin de s'irriter, doit-on se réjouir quand un principe faux, qui depuis longtemps déjà opère en silence, est exprimé à haute et intelligible voix. A partir de ce moment, sa fausseté est bientôt sentie et reconnue, et finalement proclamée. C'est comme un abcès qui crève.

Les journaux littéraires devraient être la digue opposée au gribouillage sans conscience de notre temps et au déluge de plus en plus envahissant des livres inutiles et mauvais. Grâce à un jugement incorruptible, juste et sévère, ils flagelleraient sans pitié chaque bousillage d'un intrus, chaque griffonnage à l'aide duquel le cerveau vide veut venir au secours de la bourse vide, c'est-à-dire au moins les neuf dixièmes des livres, et se mettraient ainsi en travers de l'écrivaillerie et de la filouterie, au lieu de les favoriser par leur infâme tolérance, qui pactise avec l'auteur et l'éditeur, pour voler au public son temps et son argent. En règle générale, les écrivains sont des professeurs ou des littérateurs qui, gagnant peu et étant mal payés, écrivent par besoin d'argent. Or, poursuivant un but commun, ils ont un intérêt commun à s'unir, à se soutenir réciproquement, et chacun chante à l'autre la même chanson. C'est la source de tous les comptes rendus élogieux de mauvais livres qui remplissent les journaux littéraires. Ceux-ci devraient donc porter comme épigraphe : « Vivre et laisser vivre ! » (Et le public est assez simple pour lire le nouveau plutôt que le bon). En est-il un seul parmi eux qui puisse se vanter de n'avoir jamais loué l'écrivaillerie la plus nulle, jamais blâmé et ravalé l'excellent, ou, pour en détourner les regards, jamais présenté d'une manière astucieuse celui-ci comme insignifiant ? En est-il un seul qui ait toujours fait le choix des extraits consciencieusement d'après l'importance des livres, et non d'après des recommandations de compères, des égards envers confrères, ou même sans que les éditeurs lui aient graissé la patte ? Tous

ceux qui ne sont pas novices, dès qu'ils voient un livre fortement loué ou blâmé, ne se reportent-ils pas aussitôt presque machinalement au nom de l'éditeur ? S'il existait, au contraire, un journal littéraire comme celui que je réclame, la menace du pilori, qui attend infailliblement leur bousillage, paralyserait les doigts, qui lui démangent, de chaque mauvais écrivain, de chaque compilateur sans esprit, de chaque plagiaire des livres d'autrui, de chaque philosophastre creux, incapable et famélique, de chaque poétastre enflé de vanité ; et ce serait vraiment pour le salut de la littérature, où le mauvais n'est pas seulement inutile, mais est positivement pernicieux. Or, la majeure partie des livres est mauvaise, et on n'aurait pas dû les écrire ; en conséquence, l'éloge devrait être aussi rare que l'est actuellement le blâme, sous l'influence d'égards personnels et de la maxime : *Accedas socins, laudes lauderis ut absens*. On a absolument tort de vouloir transporter également à la littérature la tolérance qu'on doit nécessairement exercer dans la société, où partout ils grouillent, à l'égard des êtres stupides et sans cervelle. En littérature, ils sont d'éhontés intrus, et y rabaisser le mauvais, c'est un devoir envers le bon ; car celui qui ne trouve rien mauvais, ne trouve non plus rien bon. D'une façon générale, la politesse, qui est la conséquence des rapports sociaux, est, en littérature, un élément étranger, souvent très nuisible ; car elle exige qu'on fasse bon accueil au mauvais, en allant ainsi juste à l'encontre des fins de la science comme de celles de l'art. Il est vrai qu'un journal littéraire tel que je le réclame ne pourrait être rédigé que par des gens associant une

honnêteté incorruptible à des connaissances rares et à une force de jugement plus rare encore. Aussi, l'Allemagne entière pourrait-elle au plus créer un seul journal pareil, qui constituerait alors un juste aréopage, et dont chaque membre serait choisi par tous les autres ; tandis que, à présent, les journaux littéraires sont aux mains de corps universitaires, de coteries littéraires, en réalité peut-être même de libraires, qui les exploitent dans l'intérêt de leur commerce, et qu'ils rassemblent quelques mauvaises têtes coalisées contre le succès de ce qui est bon. Il n'y a nulle part plus d'improbité qu'en littérature, Gœthe l'a déjà dit[22].

Avant tout, il faudrait abandonner ce bouclier de toute coquinerie littéraire, l'anonymat. On a prétexté en sa faveur, dans les journaux littéraires, qu'il était destiné à protéger le critique honnête, l'avertisseur du public, contre la colère de l'auteur et de ses partisans. Oui, mais contre un cas de ce

[22] Schopenhauer fait allusion à ce passage des *Tag-und Jahreshefte*, année 1821 : « Le bon est tenu au secret sous le silence le plus absolu, genre de censure inquisitoriale que les Allemands ont porté loin ». Il raconte ailleurs que, ayant trouvé à Berka, en 1814, Gœthe occupé à lire l'*Allemagne*, de M[me] de Staël, il lui fit remarquer qu'elle exagérait l'honnêteté des Allemands, ce qui pouvait induire les étrangers en erreur sur leur compte. « Oui, répondit Gœthe en riant, ceux-ci ne consolideront pas leur coffre-fort, et on le leur volera ». Puis il ajouta sur un ton sérieux : « Mais si l'on veut apprendre à connaître la malhonnêteté des Allemands dans toute son étendue, il faut se tenir au courant de la littérature allemande ». (La volonté dans la nature : physiologie et pathologie.) (Le trad.)

genre, il en est cent où il sert simplement à décharger de toute responsabilité celui qui est incapable de motiver son opinion, ou même à voiler la honte de celui qui est assez vénal et vil pour recommander, moyennant pourboire de l'éditeur, un mauvais livre au public. Souvent aussi, il sert uniquement à couvrir l'obscurité, l'incompétence et l'insignifiance du juge. On ne peut croire combien ces gaillards-là deviennent hardis, et devant quelles friponneries littéraires ils ne reculent pas, quand ils se sentent en sûreté derrière l'anonymat. De même qu'il y a en médecine des panacées, ce que je vais dire est une anticritique universelle contre tous les comptes rendus anonymes, qu'ils louent le mauvais ou blâment le bon : « Gredin, nomme-toi ! Car attaquer, déguisé et masqué, des gens qui vont à visage découvert, c'est ce que ne fait aucun honnête homme. Seuls les drôles et les coquins agissent ainsi. Donc, gredin, nomme-toi ! »

Déjà Rousseau a dit, dans la préface de sa *Nouvelle Héloïse* : « Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie » ; et des propositions d'une généralité affirmative se laissent retourner *per contrapositionem*. Combien cela est-il plus vrai encore des écrits polémiques, dans lesquels rentrent le plus souvent les comptes rendus ! Aussi Riemer[23] a-t-il parfaitement raison de dire dans la préface de

---

[23] Frédéric-Wilhelm Riemer (1774-1845), précepteur pendant neuf ans du fils de Gœthe, puis professeur au gymnase de Weimar et bibliothécaire du grand-duc, a laissé un ouvrage très intéressant : *Mitteilungen über Gœthe aus mitndlichen und schrifllichen Quellen*, t vol., 1841. (Le trad.)

ses Communications sur Gœthe : « Un adversaire déclaré, qui vous fait face, est un adversaire honnête, modéré, avec lequel on peut s'entendre, s'accorder, se réconcilier. Un adversaire dissimulé, au contraire, est un vil et lâche coquin, qui n'a pas assez de cœur pour avouer ce qu'il juge, et qui, par conséquent, ne s'inquiète pas de son opinion, mais seulement de la joie secrète qu'il éprouve à décharger anonymement et impunément sa bile ». C'était là sûrement aussi l'avis de Gœthe, qui s'exprime le plus souvent par la bouche de Riemer. Pour revenir à la règle de Rousseau, elle s'applique à chaque ligne livrée à l'impression. Souffrirait-on qu'un homme masqué haranguât la foule, ou voulût parler devant une assemblée ? Et qu'avec cela il attaquât les autres et leur prodiguât le blâme ? Les coups de pied de ceux-ci ne feraient-ils pas aussitôt prendre à ses pieds, à lui, le chemin de la porte ?

La liberté de la presse, enfin obtenue en Allemagne, et immédiatement pratiquée de la plus honteuse façon, devrait au moins être subordonnée à la défense de tout anonymat et pseudonymat, de manière que chacun répondît au moins sur son honneur, s'il en a un, de ce qu'il annonce publiquement par le vaste porte-voix de la presse ; et s'il n'a pas d'honneur, afin que son nom neutralise sa parole. Un critique anonyme est un gaillard qui ne veut pas prendre la responsabilité de ce qu'il fait savoir au monde — ou, suivant le cas, laisse ignorer — sur les autres et leurs travaux, et en conséquence ne se nomme pas. Tout compte rendu anonyme est suspect de mensonge et de fourberie.

Puisque la police ne permet pas qu'on aille masqué dans les rues, elle ne devrait pas permettre qu'on écrive anonymement. Les journaux littéraires anonymes sont tout spécialement l'endroit où l'ignorance juge impunément le savoir, la sottise l'intelligence, où le public est impunément trompé, et où on lui escroque en outre, en vantant le mauvais, son temps et son argent. Et on tolère cela ? L'anonymat n'est-il donc pas le ferme rempart de toute gredinerie littéraire, surtout en matière de journaux ? Il doit donc être extirpé jusqu'à la racine, c'est-à-dire au point que même chaque article de journal porte toujours le nom de son auteur, sous la responsabilité sévère du directeur quant à l'exactitude de la signature. L'homme même le plus insignifiant étant connu dans le lieu qu'il habite, les trois quarts des mensonges des journaux tomberaient ainsi, et on mettrait un frein à l'impudence de mainte langue venimeuse. En France on est en train d'agir dans ce sens.

En littérature, tant que cette mesure n'existera pas, tous les écrivains honnêtes devraient s'unir pour proscrire l'anonymat, en le stigmatisant de toute la force de leur mépris, ouvertement, infatigablement, journellement, et en faisant valoir par tous les moyens qu'une critique anonyme est une indignité et une infamie. Attaquer anonymement des gens qui n'ont pas écrit anonymement, c'est là chose manifestement infâme. Celui qui écrit et polémise sous le voile de l'anonymat, laisse par là même croire de lui qu'il veut tromper le public, ou attaquer sans danger

l'honneur des autres. Aussi ne devrait-on mentionner un critique anonyme, même cité en passant et en dehors de tout blâme, qu'en lui accolant ces épithètes : « Tel lâche coquin anonyme », ou : « Le gredin anonyme masqué de ce journal », etc. C'est là vraiment le ton convenable et séant pour parler de ces drôles, afin de les dégoûter de leur métier. Il est manifeste, en effet, que celui-là seul peut aspirer à une estime personnelle quelconque, qui laisse voir qui il est, pour que l'on sache qui l'on a devant soi ; mais non celui qui se glisse déguisé et masqué, en faisant ainsi l'arrogant. Celui-là est bien plutôt, par le fait même, hors la loi. Il est M. Personne, et chacun a le droit de déclarer que M. Personne est un coquin. Voilà pourquoi on doit aussitôt traiter chaque critique anonyme, surtout dans les anticritiques, de coquin et de canaille, et non lui dire, comme le font par lâcheté quelques écrivains salis par cette bande : « l'honorable critique ». « Celui qui ne se nomme pas est une canaille » : tel doit être le mot d'ordre de tous les écrivains honnêtes. Et si, plus tard, l'un de ceux-ci vient à enlever sa cape qui rend invisible à un de ces gaillards qui a passé par les verges, et, l'ayant saisi par l'oreille, le traîne au grand jour, le hibou, vu ainsi, provoquera une vive allégresse. Le premier transport d'indignation, quand on entend une calomnie sortir de la bouche de quelqu'un, s'exprime en général par un : « Qui dit cela ? » Mais l'anonymat ne fait aucune réponse.

Une impertinence particulièrement risible de ces critiques anonymes, c'est que, comme les rois, ils

parlent par : Nous. Or, ce n'est pas seulement au singulier, mais au diminutif, à l'humilitif même, qu'ils devraient parler. Ainsi, par exemple : « Ma chétive petite personne, Ma lâche astuce, Mon incompétence déguisée, Ma vile gueuserie », etc. C'est de cette façon qu'il convient de parler à des filous déguisés, à ces serpents qui sifflent hors du trou sombre d'une « feuille de chou littéraire », et à l'industrie desquels il faut enfin imposer un terme. L'anonymat est dans la littérature ce qu'est la filouterie matérielle dans la société civile. « Nomme toi, coquin, ou tais-toi ! », tel doit être le mot d'ordre. Jusque-là on peut faire suivre immédiatement les critiques sans signature de cette mention : Filou ! Cette industrie peut rapporter de l'argent, mais ne rapporte point d'honneur. Dans ses attaques, en effet, M. l'anonyme est sans plus M. le coquin, et il y a cent à parier contre un que celui qui ne veut pas se nommer prend à tâche de tromper le public. Il n'y a que les livres anonymes qu'on soit en droit de critiquer anonymement. La suppression de l'anonymat supprimerait les quatre vingt-dix-neuf centièmes des coquineries littéraires. En attendant que cette industrie soit proscrite, on devrait, quand l'occasion s'en présente, s'adresser à l'homme qui tient la boutique (le président et entrepreneur de l'établissement de critique anonyme), le rendre directement responsable des mauvaises actions de ses mercenaires, et cela sur un ton en rapport avec son métier. Il n'est pas d'impudent mensonge qu'un critique anonyme ne puisse se permettre : n'est-il pas irresponsable ! — Pour ma part, j'aimerais tout autant être à la tête d'un brelan ou d'une maison de

tolérance, que d'un pareil établissement anonyme de mensonges, de fourberies et de calomnies.

L'homme qui publie et édite les méchancetés d'un critique anonyme doit être rendu aussi directement responsable que s'il les avait écrites. C'est ainsi qu'on s'en prend à un patron du mauvais travail de ses ouvriers. Et il faut, en outre, agir avec ce drôle comme son industrie le mérite : sans aucune cérémonie.

L'anonymat est une gredinerie littéraire à laquelle il faut aussitôt crier : « Si tu ne veux pas, coquin, endosser ce que tu dis contre les autres, alors tais ta langue de vipère ! »

Une critique anonyme n'a pas plus d'autorité qu'une lettre anonyme, et devrait par conséquent être accueillie avec la même méfiance que celle-ci. Ou bien acceptera-t-on le nom de l'homme qui se prête à présider une société anonyme de ce genre, comme un gage de la véracité de ses associés ?

Le peu d'honnêteté qui règne parmi les écrivains se manifeste par le manque de conscience avec lequel ils faussent leurs citations des écrits d'autrui. Je trouve des endroits de mes écrits cités en général faussement, et seuls mes partisans les plus déclarés font ici exception. Souvent la falsification provient de négligence, en ce qu'ayant déjà sous la plume leurs expressions et leurs tournures triviales et banales, ils les transcrivent par habitude. Parfois elle provient d'une fatuité qui prétend me corriger.

Mais trop souvent elle est préméditée, et alors elle constitue une vile infamie et un tour de coquin comparable au faux monnayage, qui enlève à jamais à son auteur le caractère d'un honnête homme.

Le style est la physionomie de l'esprit. Celle-ci est plus infaillible que celle du corps. Imiter le style d'autrui, c'est porter un masque. Si beau que soit celui-ci, le manque de vie le rend bientôt insipide et intolérable ; de sorte que même le visage vivant le plus laid vaut mieux. Voilà pourquoi les auteurs écrivant en latin, qui imitent le style des anciens, ressemblent aussi à des masques. On entend bien ce qu'ils disent ; mais on n'aperçoit pas leur physionomie : le style ; tandis qu'on aperçoit bien celui-ci dans les écrits latins des penseurs indépendants, qui ne se sont pas soumis à cette imitation comme Scot Érigène, Pétrarque, Bacon, Descartes, Spinoza, etc.

L'affectation dans le style est comparable aux grimaces. La langue dans laquelle on écrit est la physionomie nationale. Elle établit de grandes différences, depuis le grec jusqu'au caraïbe.

Pour assigner aux productions d'un écrivain leur valeur provisoire, il n'est pas absolument nécessaire de savoir sur quelle matière il a pensé ou ce qu'il a pensé. Il faudrait pour cela lire toutes ses œuvres. Il suffit de savoir avant tout comment il a pensé. Or, de ce comment il a pensé, de ce caractère essentiel et de cette qualité générale de sa pensée, son style est une impression exacte. Celui-ci montre le

caractère formel de toutes les pensées d'un homme qui doivent toujours rester semblables à elles-mêmes, quoi qu'il pense et sur quelque matière qu'il pense. On a là en quelque sorte la pâte avec laquelle il pétrit toutes ses figures, si différentes qu'elles puissent être. De même que Tyl Ulespiègle répondait d'une manière en apparence absurde à l'homme qui s'informait à lui de la distance jusqu'à la prochaine étape : « Marche ! », afin de se rendre compte du chemin qu'il ferait dans un temps donné[24], ainsi il me suffit de lire quelques pages d'un auteur, pour savoir à peu près jusqu'où il peut me mener.

Dans la secrète conscience de cet état de choses, chaque médiocrité cherche à masquer le style qui lui est propre et naturel. Cela l'oblige avant tout à renoncer à toute naïveté ; celle-ci reste le privilège des esprits supérieurs et conscients d'eux-mêmes, qui, par conséquent, s'avancent d'un pas sûr. Quant aux hommes ordinaires, ils ne peuvent absolument se résoudre à écrire comme ils pensent, car ils sentent qu'alors la chose pourrait prendre un air bien simplet. Elle aurait pourtant toujours sa valeur. Si ces gens-là se contentaient de se mettre honnêtement à l'œuvre et de communiquer les quelques idées ordinaires qu'ils ont réellement eues, et telles qu'ils les ont eues, ils seraient lisibles et

---

[24] Cette anecdote ne se trouve dans aucune des quatre-vingt seize histoires dont se compose l'édition de 1519, qui passe pour l'édition originale des aventures de l'illustre Tyl, bien plus polisson encore qu' « espiègle ». (Le trad.)

même instructifs dans leur sphère propre. Mais, au lieu de cela, ils s'efforcent de faire croire qu'ils ont beaucoup plus pensé, et plus profondément, que ce n'est le cas. Ils rendent conséquemment ce qu'ils ont à dire en tournures forcées et pénibles, à l'aide de mots nouveaux et en périodes prolixes qui enveloppent l'idée et la dissimulent. Ils balancent entre la double tentative de la communiquer et de la cacher. Ils voudraient l'embellir de façon à lui donner un air savant ou profond, pour faire croire qu'elle renferme plus de choses qu'on n'en perçoit actuellement. En conséquence, ils la jettent sur le papier tantôt par fragments, en courtes sentences équivoques ou paradoxales qui semblent signifier beaucoup plus qu'elles ne disent (Schelling fournit de magnifiques exemples de ce genre dans ses écrits sur la philosophie naturelle) ; tantôt ils l'énoncent en entassant les mots avec la plus insupportable prolixité, comme s'il fallait tant de façons pour rendre intelligible le sens profond de celle-ci, — alors que c'est une idée toute simple, quand ce n'est pas une trivialité. (Fichte, dans ses écrits populaires, et cent misérables imbéciles indignes de mention, dans leurs manuels philosophiques, en livrent des exemples en abondance) ; ou bien ils s'appliquent à un genre quelconque de style qu'il leur a plu d'adopter et qui vise à la distinction, par exemple à un style profond et scientifique par excellence, où l'on est torturé à mort par l'effet narcotique de longues périodes filandreuses vides de pensées (ce sont particulièrement les hégéliens, les plus impudents de tous les mortels, qui pratiquent ce style dans le journal consacré à leur maître, les

Jahrbücher der wissenschaftlichen Litteratur) ; ou même ils visent à une manière d'écrire spirituelle où ils semblent vouloir paraître fous, etc. Tous les efforts analogues par lesquels ils cherchent à éviter le *nascetur ridiculus mus*, rendent souvent difficile la compréhension réelle de leur œuvre. Avec cela, ils écrivent aussi des mots, même des périodes entières, sans penser quoi que ce soit, mais avec l'espoir qu'ils éveilleront une pensée chez un autre. Au fond de tout ce labeur, il n'y a que l'effort infatigable, s'essayant toujours dans de nouvelles voies, de vendre des mots pour des idées, et, au moyen d'expressions nouvelles ou employées dans un sens nouveau, de tournures et de combinaisons de toute espèce, de produire l'apparence de l'esprit, pour compenser le manque si douloureusement senti de celui-ci. Il est amusant de voir comment, pour atteindre ce but, on essaie tantôt une manière, tantôt une autre ; on s'en sert comme d'un masque destiné à représenter l'esprit. Ce masque peut décevoir un moment les gens inexpérimentés. Mais, reconnu en définitive comme un masque privé de vie, on se moque de lui, et on l'échange contre un autre.

Ces écrivains sont tantôt dithyrambiques, comme s'ils étaient ivres, et tantôt ils déploient, dès la page suivante, un savoir pompeux, sérieux, approfondi, qui va jusqu'à la plus lourde et la plus minutieuse prolixité, et rappelle la manière de feu Christian

Wolf[25] mais habillée à la moderne. C'est le masque de l'incompréhensibilité qui tient bon le plus longtemps, mais seulement en Allemagne, où, introduit par Fichte, perfectionné par Schelling, il a atteint enfin en Hegel son point culminant ; et toujours avec le plus heureux succès. Et cependant rien n'est plus facile que d'écrire de façon à n'être compris de personne ; comme rien n'est plus difficile, au contraire, que d'exprimer des idées importantes qui soient comprises de chacun. Tous les artifices susmentionnés sont d'ailleurs rendus inutiles, quand on possède réellement de l'esprit. Celui-ci permet qu'on se montre tel qu'on est, et confirme à jamais l'arrêt d'Horace :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

[Le principe et la source des bons ouvrages, c'est la raison]

Mais ces gens-là font comme certains ouvriers en métaux, qui essaient cent compositions diverses, pour les substituer à l'unique métal qui ne se remplace pas, l'or. Un auteur devrait, tout au contraire, se garder avant tout de vouloir montrer plus d'esprit qu'il n'en a. Cela fait soupçonner au lecteur qu'il en possède très peu, vu qu'en tout et toujours on n'affecte d'avoir que ce qu'on n'a pas réellement. Et voilà pourquoi c'est un éloge de qualifier un écrivain de naïf ; cela signifie qu'il lui

[25] Le principal disciple de Leibnitz. Né à Breslau en 1679, mort à Halle en 1754.

est loisible de se montrer tel qu'il est. En général, le naïf attire, tandis que ce qui n'est pas naturel repousse. Nous voyons aussi que chaque véritable penseur s'efforce d'exprimer ses idées d'une manière aussi pure, claire, sûre et brève que possible. C'est pourquoi la simplicité a toujours été l'attribut non seulement de la vérité, mais du génie même. Le style reçoit sa beauté de la pensée ; tandis que, chez ces prétendus penseurs, ce sont les pensées qui doivent être embellies par le style. Le style n'est, après tout, que la silhouette de la pensée. Écrire obscurément, ou mal, c'est penser d'une manière lourde et confuse.

De là, la première règle d'un bon style, qui suffît presque à elle seule : c'est qu'on ait quelque chose à dire. Avec cela on va loin. L'inobservation de cette règle est un trait de caractère fondamental des philosophes et en général de tous les écrivains à idées de l'Allemagne, particulièrement depuis Fichte. On peut remarquer chez tous qu'ils veulent paraître avoir quelque chose à dire, tandis qu'ils n'ont rien à dire. Cette manière introduite par les pseudo-philosophes des Universités peut être observée couramment, même chez les premières notabilités littéraires du temps présent. Elle est la mère du style forcé, vague, équivoque, voire ambigu, comme du style prolixe et lourd, du « style empesé » ; elle est aussi celle de la verbosité sans but ; c'est en vertu d'elle, enfin, que la plus déplorable indigence d'idées se dissimule sous un verbiage infatigable, qui assourdit comme un claquet de moulin. On peut lire cela des heures

entières, sans y découvrir une seule idée nettement exprimée et définie. Les trop fameux *Jahrbücher* de Halle, dénommés ensuite *Jahrbücher allemands*, donnent presque à chaque instant des modèles choisis de cette manière de faire et de cet art.

En attendant, l'insouciance allemande s'est habituée à lire page par page ce fatras de tout genre, sans savoir au juste ce que veut à vrai dire l'écrivain. Elle s'imagine qu'il doit en être ainsi, et ne découvre pas qu'il écrit uniquement pour écrire. Un bon écrivain, riche en idées, s'impose au contraire bien vite, auprès du lecteur, comme ayant réellement quelque chose à dire ; et ceci donne à ce dernier, quand il est sensé, la patience de le suivre attentivement. Un écrivain de ce genre, précisément parce qu'il a réellement quelque chose à dire, s'exprimera toujours aussi de la façon la plus simple et la plus nette. Il a en effet à cœur d'éveiller chez le lecteur aussi l'idée même qu'il a dans le moment, et aucune autre. Il pourra donc dire avec Boileau :

Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose,

tandis que cet autre vers du même poète :

... Qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien,

s'applique aux écrivains dont il a été question plus haut. Ce qui les caractérise aussi, c'est qu'ils

évitent le plus possible toutes les expressions arrêtées, pour pouvoir se tirer d'affaire, quand besoin est. Voilà pourquoi ils choisissent dans tous les cas l'expression la plus abstraite, tandis que les gens d'esprit choisissent la plus concrète, qui fait voir de plus près la chose, et est la source de toute évidence. Cette prédilection pour l'abstrait se confirme par de nombreux exemples. En voici un particulièrement ridicule : dans les écrits allemands de ces dix dernières années on trouve presque partout « conditionner » (*bedingen*), en place de « causer » (*bewirken*) ou « occasionner » (*verursachen*). C'est que le premier mot, comme plus abstrait et plus indéterminé, dit moins, et laisse en conséquence une petite porte de sortie qui plaît à ceux auxquels la conscience secrète de leur incapacité inspire la crainte constante des expressions arrêtées. Chez d'autres, c'est simplement l'effet de la tendance nationale à imiter aussitôt en littérature chaque sottise, comme dans la vie chaque inconvenance ; et cette tendance se démontre par la rapide propagation de l'une et de l'autre. Un Anglais, quand il écrit ou qu'il agit, consulte son propre jugement ; mais c'est là un éloge qu'on ne peut nullement adresser à un Allemand. Par suite du fait indiqué, les mots « causer » et « occasionner » ont presque entièrement disparu du langage des livres des dix dernières années, et on n'emploie plus que « conditionner ». Le ridicule caractéristique de la chose la rend digne de mention.

On pourrait même attribuer le manque d'esprit des livres ordinaires et l'ennui qu'ils dégagent, à ce que leurs auteurs ne parlent jamais qu'à demi consciemment, et qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes le sens de leurs mots, vu que ceux-ci sont chez eux quelque chose d'appris et de reçu tout fait. En conséquence, ils ont plus assemblé les phrases (phrases banales) que les mots. De là le manque sensible d'idées nettement exprimées qui les caractérise ; c'est que précisément le coin auquel sont frappées celles-ci, le penser personnel clair, leur fait défaut. En place d'elles nous trouvons un obscur et vague tissu de mots, des phrases courantes, des tournures usées et des expressions à la mode. Il en résulte que le griffonnage nébuleux de ces écrivains ressemble à une impression faite avec des caractères déjà fatigués.

Les gens d'esprit, au contraire, nous parlent réellement dans leurs écrits, et ainsi ils savent nous émouvoir et nous intéresser ; eux seuls placent les mots d'une façon pleinement consciente, avec choix et réflexion. Aussi leur style est-il à celui des autres ce qu'est un tableau réellement peint à un tableau fait d'après un patron. Là, dans chaque mot comme dans chaque coup de pinceau, il y a une intention spéciale ; ici, au contraire, tout est fait mécaniquement. La même différence peut être observée en musique. Toujours et partout c'est l'omniprésence de l'esprit qui caractérise les œuvres du génie. Elle est analogue à l'omniprésence de l'âme de Garrick dans tous les muscles de son corps, suivant la remarque de Lichtenberg.

Ce qu'écrivent les gens ordinaires a l'air d'être fait d'après un patron. Cela consiste en tournures et en phrases toutes faites, à la mode du jour, qu'ils couchent sur le papier sans se rendre compte eux-mêmes de ce qu'ils font. Le cerveau supérieur approprie chaque phrase au cas spécial présent.

Il en est des expressions frappantes, des phrases originales et des tournures heureuses, comme des vêtements. Quand ils sont neufs, ils brillent et font beaucoup d'effet. Mais bientôt chacun y passe la main, ce qui en peu de temps les use et les ternit, de sorte qu'à la fin ils n'ont plus aucun prestige.

Il convient de remarquer, au sujet de l'ennui dégagé par les livres dont il a été question plus haut, qu'il y a deux sortes d'ennui : l'un objectif, et l'autre subjectif. L'ennui objectif provient toujours du défaut signalé ici, à savoir que l'auteur n'a ni idées parfaitement claires, ni lumières à communiquer. Celui qui possède les unes et les autres poursuit en droite ligne son but, qui est d'en faire bénéficier autrui. Il présente donc toujours des notions clairement exprimées, et n'est en conséquence ni prolixe, ni insignifiant, ni confus, c'est-à-dire n'est pas ennuyeux. Même si son idée fondamentale était une erreur, elle n'en est pas moins, en pareil cas, clairement pensée et mûrement pesée, c'est-à-dire tout au moins correcte au point de vue de la forme ; et cela assure à l'écrit toujours quelque valeur. Par contre, pour les mêmes raisons, un écrit objectivement ennuyeux reste toujours sans valeur. L'ennui subjectif, lui, est simplement relatif ; il a sa

source dans le manque d'intérêt du sujet pour le lecteur, qui le trouve trop limité à un point de vue quelconque. L'œuvre la plus excellente peut donc être aussi subjectivement ennuyeuse pour celui-ci ou pour celui-là ; comme, au rebours, l'œuvre la plus mauvaise peut être divertissante aussi subjectivement pour l'un ou pour l'autre, parce que le sujet, ou l'écrivain, intéresse.

Il serait tout à fait profitable aux écrivains allemands de comprendre que si l'on doit, autant que possible, penser comme un grand esprit, il faut, par contre, parler le même langage que chacun : employer des mots ordinaires, et dire des choses extraordinaires. Mais ils agissent à l'inverse. Nous les voyons qui s'efforcent d'envelopper des idées triviales dans de grands mots, et de revêtir leurs idées très ordinaires des expressions les plus extraordinaires, des phrases les plus recherchées, les plus précieuses et les plus rares. Ces phrases marchent constamment sur des échasses. Le type de ces écrivains, au point de vue de l'amour du boursouflage comme du style ambitieux, bouffi, précieux, hyperbolique et acrobatique, c'est le porte-drapeau Pistol, auquel son ami Falstaff crie un jour impatiemment : « Dis ce que tu as à dire comme un homme de ce monde ![26] »

Il n'y a pas en allemand d'expression correspondante à celle de « style empesé » ; mais la chose elle-même est d'autant plus fréquente. Quand

[26] Shakespeare, *Le roi Henri IV*, 2e partie, acte V, scène III.

ce style est uni à la préciosité, il est dans les livres ce que sont dans les rapports sociaux la gravité affectée, les grands airs et la pose, et n'est pas moins insupportable. La pauvreté intellectuelle s'en fait volontiers une parure, comme, dans la vie, la sottise s'en fait une de la gravité et du formalisme.

Écrire précieusement, c'est ressembler à celui qui s'attife pour ne pas être confondu et mélangé avec le peuple : danger que ne court pas le gentleman, si mal vêtu qu'il soit. De même qu'on reconnaît le plébéien à un certain luxe de vêtements et au « tiré à quatre épingles », au style précieux on reconnaît le cerveau ordinaire.

Celui qui a quelque chose à dire méritant d'être dit, n'a pas besoin de l'envelopper dans des expressions précieuses, des phrases pénibles et des allusions obscures. Il peut l'exprimer simplement, clairement et naïvement, et sera sûr qu'il ne manquera pas son effet. Celui qui recourt aux moyens artificiels signalés trahit donc sa pauvreté d'idées, d'esprit et de connaissances. C'est néanmoins une erreur de vouloir écrire comme on parle. Tout style écrit doit plutôt garder une certaine trace de parenté avec le style lapidaire, qui est l'ancêtre de tous. Écrire comme on parle est donc aussi condamnable que la chose opposée : vouloir parler comme on écrit, qui rend le style pédantesque et en même temps difficile à comprendre.

L'obscurité et l'indécision de l'expression sont toujours un très mauvais signe. Dans quatre-vingt-

dix-neuf cas sur cent, en effet, elles proviennent de l'indécision de la pensée, qui elle-même résulte presque toujours d'un désaccord et d'une inconsistance originels, c'est à-dire d'une inexactitude de celle-ci. Quand une idée juste se présente dans une tête, cette idée aspire d'emblée à la clarté, et bientôt elle y arrivera : ce qui est nettement conçu trouve facilement son expression adéquate. Les choses qu'un homme est à même de penser se laissent aussi toujours exprimer en termes clairs, saisissables et non équivoques. Ceux qui assemblent des phrases pénibles, obscures, enchevêtrées et équivoques, ne savent certainement pas bien ce qu'ils veulent dire ; ils n'ont qu'une conscience obtuse qui aspire à une idée. Souvent aussi ils veulent se dissimuler à eux-mêmes et dissimuler aux autres qu'ils n'ont en réalité rien à dire. Ils veulent, à l'instar de Fichte, Schelling et Hegel, paraître savoir ce qu'ils ne savent pas, penser ce qu'ils ne pensent pas, et dire ce qu'ils ne disent pas. Quelqu'un qui a quelque chose de sérieux à dire s'efforcera-t-il, oui ou non, de parler obscurément ou clairement ? Quintilien a déjà dit (*Institutiones oratoriae*, livre II, chap. III) : *« Plerumque accidit ut faciliora sint ad intelligendum et lucidiora multo, quae a doctissimo quoque dicuntur… Erit ergo obscurior, quo quisque deterior »* [Il arrive ordinairement que les choses dites par un homme très instruit sont beaucoup plus faciles à comprendre et bien plus claires… On sera donc d'autant plus obscur, qu'on aura moins de valeur].

L'inintelligible est apparenté à l'homme inintelligent, et il renferme toujours, selon toute vraisemblance, bien plutôt une mystification qu'une grande profondeur d'idées.

De même, il ne faut pas s'exprimer énigmatiquement, mais savoir si l'on veut dire une chose, ou non. C'est l'indécision de l'expression qui rend les écrivains allemands si insupportables. Il n'y a d'exception que dans les cas où, pour une raison quelconque, on a quelque chose d'illicite à dire.

Toute exagération produit généralement le contraire du but proposé. Ainsi, les mots servent à rendre saisissables les idées ; mais seulement aussi jusqu'à un certain point. Entassés au delà de ce point, ils rendent toujours plus obscures les idées à communiquer. S'arrêter au point juste, c'est la tâche du style et l'affaire du jugement ; car chaque mot superflu va juste contre son but. Voltaire dit dans ce sens : « L'adjectif est l'ennemi du substantif». Mais, en vérité, beaucoup d'écrivains cherchent à cacher leur pauvreté d'idées sous la surabondance des mots.

Qu'on évite donc, en conséquence, toute prolixité et tout enchevêtrement de remarques insignifiantes qui ne valent pas la peine d'être lues. On doit être économe du temps, des efforts et de la patience du lecteur. Si l'on fait cela, il croira volontiers que ce qu'on lui offre mérite une lecture attentive et le récompensera de sa peine. Il vaut toujours mieux omettre quelque chose de bon, qu'ajouter quelque

chose d'insignifiant. Le mot d'Hésiode : « la moitié est préférable au tout » (*Travaux et jours*, vers 40), trouve ici sa pleine application. En somme, ne pas dire tout ! « Le secret pour être ennuyeux, c'est de tout dire[27] ».

Donc, autant que possible, la quintessence seule, l'essentiel seul ! rien de ce que le lecteur peut penser par lui-même. Recourir à beaucoup de mots pour exprimer peu d'idées, c'est toujours la marque infaillible de la médiocrité. Celle du cerveau éminent, au contraire, est d'enfermer beaucoup d'idées en peu de mots.

La vérité nue est la plus belle, et l'impression qu'elle produit est d'autant plus profonde, que son expression est plus simple. Cela provient, en partie, de ce qu'elle s'empare sans obstacle de l'âme entière de l'auditeur, que ne distrait aucune idée accessoire ; en partie, de ce qu'il sent qu'il n'est pas réduit ou déçu ici par des artifices de rhétorique, mais que tout l'effet sort de la chose même. Par exemple, quelle déclamation sur la vanité de la vie humaine pourrait être plus impressionnante que celle de Job ? *« Homo, natus de muliere, brevi vivit tempore, repletus multis miseriis, qui, tanquam flos, egreditur et conteritur, et fugit velut umbra »* [L'homme, né de femme, vit une vie courte et pleine de misères. Il sort comme une fleur, puis il est

---

[27] C'est le vers de Voltaire, mal cité :
Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire.
(Le trad.)

coupé ; il s'enfuit comme une ombre]. C'est pour cette raison que la poésie naïve de Gœthe est si incomparablement supérieure à la poésie rhétoricienne de Schiller. De là aussi la forte impression de maintes chansons populaires. Ainsi, de même qu'en architecture il faut se garder de l'excès d'enjolivements, il convient, dans les arts parlés, de se tenir en garde contre tout ornement de rhétorique non nécessaire, contre toute amplification inutile, et, en général, contre tout excès dans l'expression ; en un mot, de s'appliquer à un style chaste. Tout ce qui est superflu produit un effet nuisible. La loi de la simplicité et de la naïveté, compatible aussi avec le plus haut sublime, s'applique à tous les beaux-arts. Le manque d'esprit revêt toutes les formes, pour se cacher derrière elles. Il s'enveloppe dans l'emphase, la boursouflure, dans un air de supériorité et de grandeur, et dans cent autres formes. Ce n'est qu'à la naïveté qu'il ne s'en prend pas ; car ici il se compromettrait aussitôt et n'étalerait que niaiserie. Même un bon cerveau n'a pas le droit d'être naïf, car il paraîtrait sec et maigre. Ainsi la naïveté reste la parure du génie, comme la nudité celle de la beauté.

La vraie brièveté de l'expression consiste à dire seulement ce qui doit être dit, et à éviter toute explication prolixe de ce que chacun peut penser lui-même, en distinguant exactement le nécessaire du superflu. D'autre part, il ne faut jamais sacrifier la clarté, à plus forte raison la grammaire, à la brièveté. Affaiblir l'expression d'une pensée, ou bien obscurcir ou rabougrir le sens d'une période, pour

économiser quelques mots, c'est un manque déplorable de jugement. C'est précisément cette fausse brièveté qui est aujourd'hui à la mode, et qui consiste à omettre ce qui est utile, même ce qui est nécessaire au point de vue grammatical, ou au point de vue logique.

En Allemagne, les mauvais écrivains d'aujourd'hui sont possédés de cette recherche de la brièveté comme d'une manie ; ils la pratiquent avec une absurdité incroyable. Non seulement, pour économiser un mot, ils font servir un verbe ou un adjectif à plusieurs périodes différentes à la fois, et même en différents sens, qu'on doit lire sans les comprendre et comme en tâtonnant dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'enfin le mot final arrive et nous apporte de la lumière ; mais, par suite de mainte autre économie de mots absolument déplacée, ils cherchent à produire ce que leur naïveté se représente par brièveté de l'expression et style concentré. Ainsi, en économisant un mot qui aurait répandu soudainement de la lumière sur une période, ils font de celle-ci une énigme qu'on cherche à résoudre par une lecture répétée[28].

Avec cette façon inepte de retrancher partout des syllabes, tous les mauvais écrivains défigurent aujourd'hui la langue allemande, qu'on ne pourra

[28] Nous devons omettre ici quelques pages de remarques grammaticales pleines d'intérêt pour ceux qui connaissent la langue allemande, mais qui, traduites dans une autre langue, perdraient toute signification et seraient même à peu près inintelligibles. (Le trad.)

plus restaurer. Aussi ces soi-disant réformateurs doivent-ils être châtiés sans distinction de personne, comme des écoliers. Que tout homme bien intentionné et intelligent prenne donc parti avec moi pour la langue allemande contre la sottise allemande. De quelle façon le traitement arbitraire et même insolent que chaque gâcheur d'encre se permet, en Allemagne, d'appliquer aujourd'hui à la langue, serait-il accueilli en Angleterre, en France, ou en Italie, à laquelle il nous faut envier son Académie de la Crusca ? Voyez, par exemple, dans la *Vie de Benvenuto Cellini*, qui fait partie de la *Biblioteca de Classici italiani* (Milan, 1804 et sqq., t. 142), avec quel soin l'éditeur critique et examine aussitôt en note tout ce qui s'écarte, si peu que ce soit, du pur toscan, ne s'agît-il que d'une lettre. Les éditeurs des *Moralistes français* (1838) procèdent de la même manière. Quand Vauvenargues écrit, par exemple : « Ni le dégoût est une marque de santé, ni l'appétit est une maladie», l'éditeur remarque aussitôt qu'il faut : n'est. Chez nous, chacun écrit comme il veut ! Vauvenarques dit-il : « La difficulté est à les connaître », l'éditeur remarque en note : « Il faut, je crois, de les connaître ». J'ai trouvé, dans un journal anglais, un orateur fortement blâmé pour avoir dit : *« My talented friend »*, qui ne serait pas anglais ; et cependant on a : *spirited*, de *spirit*. Telle est la sévérité des autres nations à l'égard de leur langue[29]. Chaque barbouilleur allemand, au

[29] Cette sévérité des Anglais, des Français, des Italiens, n'est nullement du pédantisme, mais est simplement une précaution pour que chaque gâcheur d'encre ne porte pas une

contraire, fabrique sans scrupule un mot impossible, et, au lieu de passer par les verges des journaux, il est applaudi et trouve des imitateurs. Nul écrivain, pas même le plus vil gâcheur d'encre, n'hésite à employer un verbe dans un sens qu'il n'a jamais eu. Pourvu que le lecteur parvienne à deviner sa pensée, cela passe pour une idée originale, et on l'imite. Sans le moindre égard pour la grammaire, l'usage, le sens et l'intelligence humaine, chaque fou écrit ce qui lui passe par la tête. Plus c'est insensé, et meilleur c'est ! En somme, l'Allemand hait en toutes choses l'ordre, la règle et la loi ; il aime que l'arbitraire individuel et son propre caprice soient mélangés d'une dose d'équité fade, en rapport avec son jugement subtil. Aussi, ce que ne manque jamais de faire chaque Anglais des trois royaumes unis et des colonies : prendre toujours sa droite dans les rues, sur les routes et dans les sentiers, je doute que les Allemands arrivent à le faire ; et cependant le grand avantage de cette méthode saute aux yeux. Pareillement, en société, dans les clubs, etc., on peut constater avec quelle satisfaction, même sans aucun profit pour leur commodité, beaucoup contreviennent à plaisir aux lois les plus raisonnables des rapports sociaux. Or, Gœthe a dit :

Vivre à sa fantaisie, cela est déplacé :
Le noble esprit aspire à l'ordre et à la loi.

---

main sacrilège sur le trésor national de la langue, comme cela arrive en Allemagne. (Note de Schopenhauer)

La manie de défigurer la langue, due à cette particularité allemande, est universelle. Tous s'efforcent de la démolir, sans grâce ni pitié ; comme à un tir aux oiseaux, chacun cherche à abattre une pièce, par tous les moyens en son pouvoir. Ainsi, à une époque où l'Allemagne ne possède pas un seul écrivain dont l'œuvre soit assurée de vivre, des fabricants de livres, des littérateurs et des journalistes se permettent de vouloir réformer la langue, et nous voyons la génération actuelle, incapable, malgré sa longue barbe, de toute production intellectuelle élevée, employer ses loisirs à mutiler de la façon la plus arbitraire et la plus éhontée la langue dans laquelle ont écrit de grands écrivains, pour s'assurer ainsi un souvenir à l'Erostrate. Parce que, autrefois, les coryphées de la littérature se permettaient, individuellement, d'améliorer la langue en vertu de réflexions sérieuses, aujourd'hui chaque gâcheur d'encre, chaque journaliste, chaque directeur d'une feuille de chou esthétique se croit autorisé à porter ses pattes sur cette langue, pour en arracher, selon son caprice, ce qui ne lui plaît pas, ou y ajouter des mots nouveaux.

C'est surtout sur les préfixes et les affixes que se porte la rage de ces châtreurs de mots. Le but qu'ils visent, par cette amputation, c'est évidemment la brièveté, et, par elle, le relief et l'énergie plus grands de l'expression ; car l'économie de papier est vraiment par trop mince. Ils voudraient donc contracter le plus possible ce qu'il s'agit de dire. Mais ici il y a toute autre chose en jeu que la rognure

de mots. Il faut penser d'une manière serrée et concise, et cela n'est pas donné à chacun. La brièveté frappante, l'énergie et le relief de l'expression ne sont possibles que si la langue a un mot pour chaque idée, et possède pour chaque modification, même pour chaque nuance de cette idée, une modification du mot répondant exactement à celle-ci. Cette modification seule, exactement employée, permettra à chaque période, aussitôt émise, d'éveiller chez l'auditeur exactement l'idée qu'a en vue celui qui parle, sans le laisser un seul instant en doute sur le sens de la chose. En conséquence, chaque racine de la langue doit être un *modificabile multimodis modificationibus*, pour pouvoir se prêter, comme un vêtement mouillé, à toutes les nuances de l'idée, et par là aux finesses de la pensée.

Or, c'est précisément par les préfixes et les affixes qu'on atteindra surtout ce but ; ils sont les modulations de chaque idée fondamentale sur le clavier de la langue. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains ont aussi modulé et nuancé par des préfixes la signification de presque tous les verbes et de beaucoup de substantifs. Ainsi, le verbe latin *ponere* se modifie en *imponere*, *deponere*, *disponere*, *exponere, componere, adponere, subponere, superponere, reponere, prseponere, proponere, interponere, transponere,* etc. La même chose se passe en allemand : le substantif *Sicht*, par exemple, se modifie en *Aussicht, Einsicht, Durchsicht, Nachsicht, Vorsicht, Hinsicht, Absicht*, etc. Le verbe *suchen* devient *aufsuchen, aussuchen,*

untersuchen, besuchen, ersuchen, versuchen, heimsuchen, durchsuchen, nachsuchen, etc. Tel est le rôle des préfixes. Si on les supprime, pour cause de brièveté, et si l'on dit, sans modifications, seulement *ponere*, ou *Sicht*, ou *suchen*, toutes les déterminations rapprochées d'une idée fondamentale très éloignée restent non indiquées, et le sens est abandonné à Dieu et au lecteur. La langue devient ainsi à la fois pauvre, gauche et rude. Ce n'en est pas moins là précisément le procédé des perspicaces correcteurs de la langue du « temps présent ». Lourds et ignorants, ils s'imaginent sans doute que nos ancêtres si sensés auraient ajouté les préfixes inutilement, par pure sottise, et ils croient accomplir de leur côté un tour de génie, en les enlevant précipitamment partout où ils en rencontrent un ; tandis qu'au contraire il n'existe pas dans la langue un seul préfixe sans signification, un seul qui ne serve à amener l'idée fondamentale par toutes ses modulations, et à rendre ainsi possibles détermination, clarté et finesse de l'expression, qui peuvent ensuite se traduire en énergie et en relief de celle-ci. Le retranchement des préfixes, au contraire, fait de plusieurs mots un seul mot : ce qui appauvrit la langue. Mais il y a plus encore. Ce ne sont pas seulement des mots, mais des idées, qui se perdent ainsi. En effet, on manque ensuite des moyens pour fixer celles-ci, et l'on doit se contenter, en parlant et même en pensant, de 1' « à peu près », ce qui enlève au style son énergie et à la pensée sa clarté. Comme on ne peut, par cette castration, diminuer le nombre des mots sans élargir en même temps la signification des autres, et

faire ceci sans enlever à cette signification son sens exact, on travaille au profit de l'équivoque et de l'obscurité, ce qui rend impossibles toute précision et toute clarté de l'expression, à plus forte raison l'énergie et le relief de celle-ci. Combien il importe peu, pourtant, qu'un mot ait deux syllabes de plus, si ces deux syllabes déterminent mieux l'idée ! Croirait-on qu'il y a des cerveaux à l'envers qui écrivent *indifférence*, là où ils pensent *indifférentisme*, pour gagner une syllabe !

Ces préfixes, qui font passer un mot-racine à travers toutes les modifications et nuances de son application, sont donc un moyen essentiel de toute clarté et de toute netteté de l'expression, et, par là, de brièveté, d'énergie et de relief du style. Il en est de même des affixes, comme des différentes syllabes finales des substantifs dérivant des verbes. Ainsi les deux modes de modulation des mots et des idées ont été répartis dans la langue et appliqués aux mots par nos ancêtres avec beaucoup de sens et de sagesse, et le tact qu'il fallait. Mais nos ancêtres ont eu pour successeurs, de nos jours, une génération de barbouilleurs ignorants et incapables, qui, réunissant leurs efforts, prennent à tâche, par la dilapidation des mots, de détruire cette antique œuvre d'art. C'est que ces pachydermes n'ont naturellement aucun sens pour des moyens artistiques destinés à servir d'expression à des pensées finement nuancées ; mais ils s'entendent à compter des lettres. Si donc un de ces pachydermes a le choix entre deux mots, dont l'un, au moyen de son préfixe ou affixe, répond exactement à l'idée à

exprimer, tandis que l’autre ne la représente qu’assez vaguement et en général, mais compte trois lettres de moins, il s’empare sans hésiter du dernier et se contente pour le sens de 1’ « à peu près ». Sa pensée n'a que faire de ces finesses, puisque la chose s’effectue en bloc. Mais avant tout, peu de lettres ! C’est en cela que consistent la brièveté, la force de l’expression, la beauté de la langue. À-t-il à dire, par exemple : « Cela ne se trouve pas », il dira : « Cela n’est pas là », à cause de l'économie de lettres. Leur maxime par excellence est de sacrifier constamment la propriété et l'exactitude d'une expression à la brièveté d'une autre, qui doit servir d’équivalent. Il s’ensuit qu’ainsi naîtra forcément peu à peu un jargon des plus fades et finalement inintelligible ; de sorte que l’unique supériorité réelle que la nation allemande possède sur les autres nations européennes, sa langue, sera stupidement anéantie.

La langue allemande est en effet la seule dans laquelle on puisse écrire presque aussi bien qu’en grec et en latin, éloge qu'il serait ridicule d’adresser aux autres langues principales de l’Europe, qui ne sont que des patois. Voilà pourquoi l'allemand a, comparé à celles-ci, quelque chose de si noble et de si élevé. Mais comment le pachyderme en question aurait-il le sentiment de la tendre essence d’une langue, de ce matériel précieux et souple livré aux esprits qui pensent, en vue de pouvoir accueillir et conserver une pensée exacte et délicate? Compter des lettres, à la bonne heure ! Voilà une occupation digne de pachydermes ! Aussi voyez comme ils se vautrent dans le massacre de la langue, ces nobles

fils du « temps présent » ! Regardez-les seulement ! Des têtes chauves, de longues barbes, des lunettes en place des yeux, un cigare dans leur bouche grossière comme succédané de leurs pensées, un sac sur le dos au lieu d'un habit, une agitation désordonnée au lieu d'application, de l'arrogance au lieu de savoir, de l'effronterie et de la camaraderie au lieu de mérites[30]. Noble « temps présent », magnifiques épigones, grandis à la mamelle de la philosophie hégélienne ! Vous voulez, en souvenir éternel, imprimer vos pattes dans notre vieille langue, afin que l'impression conserve à jamais, sous forme d'ichnolite, la trace de votre existence vide et fade. *Di meliora !* Hors d'ici, pachydermes, hors d'ici ! Ceci est la langue allemande. Dans cette langue des hommes se sont exprimés, de grands poètes ont chanté, de grands penseurs ont écrit. A bas les pattes ! — ou vous mourrez de faim. Ceci seul les effraie.

La ponctuation, elle aussi, est devenue la victime de l'amélioration en mal « actuelle » de la langue prise à partie ici, et qui est due à des gamins ayant quitté trop tôt l'école et grandis dans l'ignorance ; elle est traitée de nos jours, à peu près généralement, avec une négligence voulue et

[30] Il y a quarante ans, la petite vérole emportait les deux cinquièmes des enfants, tous ceux qui étaient faibles, et n'épargnait que les forts, qui avaient subi cette épreuve du feu. La vaccine a pris les premiers sous sa protection. Voyez maintenant les nains à longue barbe qui vous courent partout entre les jambes, et dont les parents ne sont restés en vie que grâce à la vaccine.

satisfaite d’elle-même. Ce que les écrivailleurs se proposent en réalité par là, cela est difficile à dire ; sans doute cette folie doit représenter une aimable « légèreté » française, ou annoncer et présupposer aussi de la facilité de conception. On se comporte vis-à-vis des signes de ponctuation de l’imprimerie comme s’ils étaient en or. On omet environ les trois quarts des virgules nécessaires (s’y retrouve qui peut !) ; là où il faudrait un point, il n’y a qu’une virgule, ou tout au plus un point et virgule, etc. La première conséquence de ceci, c’est qu’on doit lire deux fois chaque période. Or, dans la ponctuation réside une partie de la logique de chaque période, celle-ci étant marquée par celle-là. Une négligence voulue, telle que celle en question, est donc absolument criminelle, surtout si, comme c’est aujourd'hui fréquemment le cas, elle est pratiquée même par des philologues jusque dans les éditions d’écrivains anciens, dont elle rend singulièrement plus difficile la compréhension. Le Nouveau Testament lui-même, dans ses éditions récentes, n'a pas été épargné. Mais si c’est à la brièveté que vous visez, grâce à la parcimonie des syllabes et au recensement des lettres, pour épargner du temps au lecteur, vous atteindrez beaucoup mieux votre but en laissant reconnaître aussitôt, par une ponctuation suffisante, quel est ce but, quels mots appartiennent à une période, et quels mots à une autre. Dans des langues comme le français, et même l’anglais, dont la grammaire, surtout très pauvre dans la faculté de flexion des mots, rend nécessaire un ordre sévèrement logique de ceux-ci, la ponctuation peut être également pauvre et lâchée.

Mais là où une grammaire plus parfaite permet une construction de phrase artistique, au moyen de la transposition des mots dans leur ordre (ce qui produit de grands avantages rhétoriciens et poétiques), les mots non directement homogènes doivent être séparés par la ponctuation, pour faire tomber immédiatement le sens sous les yeux. C'est ce qui arrive en grec, en latin et en allemand.

Pour en revenir à la brièveté, à l'élégance et au relief du style, qui sont en cause ici, répétons que ces qualités ont seulement leur source dans la richesse et la valeur des pensées ; elles n'ont donc absolument rien à voir avec cette misérable castration de mots et de phrases destinée à raccourcir l'expression, que j'ai prise à partie comme il convient. En effet, des pensées solides et substantielles, par conséquent dignes d'être notées, doivent avoir assez d'étoffe et de contenu pour remplir si suffisamment les périodes qui les expriment, même dans la perfection grammaticale et lexicologique de toutes leurs parties, qu'elles n'apparaissent jamais creuses, vides ou légères; mais le style reste partout bref et en relief, tandis que la pensée y trouve son expression saisissable et commode, et même s'y déploie et s'y meut avec grâce. Ce ne sont donc ni les mots ni les formes de la langue qu'il faut rétrécir; ce sont les pensées qu'il faut élargir. C'est ainsi qu'un convalescent doit être en état de remplir ses vêtements comme auparavant, en recouvrant sa corpulence, et non en faisant rétrécir ceux-là.

La langue est une œuvre d'art et doit, comme telle, être traitée objectivement. Tout ce qu'elle exprime doit être conforme aux règles et au but qu'on se propose, et ce que chaque phrase est destinée à dire doit être réellement montré comme y existant objectivement. Mais il ne faut pas traiter la langue seulement au point de vue subjectif et s'exprimer indigemment, en espérant que les autres sauront bien vous deviner. C'est ce que font ceux qui n'indiquent pas le cas, remplacent tous les prétérits par l'imparfait, omettent les préfixes, etc. Quel abîme pourtant entre ceux qui, autrefois, ont trouvé et distingué les temps et les modes des verbes et les cas des substantifs et des adjectifs, et ces misérables qui voudraient faire bon marché de tout cela, en se réservant, par la mutilation de la langue, un jargon hottentot à leur mesure! Ce sont les gâcheurs d'encre mercantiles de la période littéraire actuelle, qui fait banqueroute à tout esprit.

Combien grands et dignes d'admiration furent donc ces premiers précurseurs de la race humaine, qui, en tout endroit du globe, ont imaginé la plus merveilleuse des œuvres d'art, — la grammaire du langage, — créé les parties du discours, distingué et établi les genres et les cas du substantif, de l'adjectif et du pronom, les temps et les modes du verbe, en y séparant délicatement et soigneusement l'imparfait, le parfait et le plus-que-parfait, entre lesquels, en grec, il y a encore l'aoriste ! tout cela dans le noble dessein de posséder, pour la pleine et digne expression de la pensée humaine, un organe matériel approprié et étendu, capable d'admettre et

de reproduire exactement chaque nuance et chaque modulation de celle-là. Et, en regard d'eux, mettez nos réformateurs actuels de cette œuvre d'art, ces lourds, obtus, grossiers apprentis allemands de la corporation des barbouilleurs. Pour économiser l'espace, ils veulent écarter comme superflues ces distinctions soigneuses ; ils fondent en conséquence tous les prétérits dans l'imparfait, et ne parlent plus qu'à l'imparfait. A leurs yeux, les inventeurs tant vantés des formes grammaticales doivent avoir été de vrais niais, qui n'ont pas compris qu'on peut monter tout sur la même forme, et se tirer d'affaire avec l'imparfait comme unique et universel prétérit ; et les Grecs, qui n'ont pas assez de trois prétérits, et y ajoutent encore les deux aoristes, combien ils doivent leur sembler sots[31] ! Ensuite ils coupent avec ardeur tous les préfixes, comme des excroissances inutiles, laissant le soin de deviner ce que signifie le reste. Des particules logiques essentielles, telles que « seulement, si, pour, il est vrai, etc. », qui auraient répandu de la lumière sur toute une période, sont supprimées par eux en vue d'économiser de l'espace, et le lecteur reste dans l'obscurité. Mais ceci plaît à maint écrivain, qui s'efforce à dessein d'écrire d'une façon difficilement compréhensible et obscure, dans l'espoir d'imposer par là — le drôle! — du respect au lecteur. Bref, ils se permettent sans vergogne chaque massacre

[31] Il est bien fâcheux que nos géniaux améliorateurs de la langue n'aient pas vécu parmi les Grecs. Ils auraient sabré aussi la grammaire grecque, de façon à en faite une grammaire hottentote.

grammatical et lexicologique de la langue, pour épargner des syllabes. Infinis sont les stratagèmes misérables auxquels ils recourent pour supprimer çà et là une syllabe, dans la sotte illusion d'obtenir ainsi brièveté et force d'expression. Brièveté et force d'expression, mes bons nigauds, dépendent de tout autre chose que du retranchement de syllabes, et exigent des qualités que vous ne comprenez pas plus que vous ne les possédez. Et cela ne leur attire aucun blâme ; il est même possible qu'ils soient bientôt imités par une armée de plus gros ânes encore. L'imitation générale, on peut dire presque exceptionnelle, dont cette soi-disant amélioration de la langue est l'objet, s'explique par le fait que, pour retrancher des syllabes dont on ne comprend pas la signification, il faut juste autant d'intelligence que le plus sot en possède.

Le massacre de la langue, imputable aux écrivains de journaux, est, de la part des lettrés qui composent des articles littéraires et des livres, l'objet d'une imitation obéissante et admirative. Or, ceux-ci ne devraient-ils pas par leur exemple opposé, c'est-à-dire par le maintien du bon et véritable allemand, chercher à remonter le courant? C'est ce que personne ne fait.

Je n'en vois pas un seul se raidir contre lui ; pas un seul ne vient au secours de la langue maltraitée par la basse populace littéraire. Non, ils suivent, comme les moutons, et ce qu'ils suivent, ce sont les

ânes[32]. Cela vient de ce qu'aucune nation n'incline aussi peu que les Allemands à juger par elle-même (*to judge for themselves),* et ensuite à condamner, chose dont la vie et la littérature offrent à chaque heure l'occasion. Ils sont sans fiel, comme les colombes ; mais qui est sans fiel est sans intelligence. Celle-ci suffit à enfanter une certaine acrimonie qui provoque nécessairement chaque jour, dans la vie, en art et en littérature, notre blâme et notre raillerie intimes sur des milliers de choses, et nous détourne ainsi de les imiter.

Un défaut du style aujourd'hui plus fréquent, dans l'état de décadence de la littérature et l'abandon des langues anciennes, mais endémique seulement en Allemagne, c'est la subjectivité. Elle consiste en ce qu'il suffit à l'écrivain de savoir lui-même ce qu'il pense et veut; quant au lecteur, il n'a qu'à s'en tirer comme il peut. Sans se soucier de celui-ci, l'auteur écrit comme s'il tenait un monologue ; tandis que ce devrait être un dialogue, et un dialogue dans lequel on doit s'expliquer d'autant plus clairement, qu'on n'entend pas les questions du lecteur. Précisément pour cette raison, le style doit être non subjectif, mais objectif ; et, pour ce faire, il convient de placer les mots de telle façon qu'ils contraignent directement le lecteur à penser exactement ce qu'a pensé l'auteur. Mais cela ne sera le cas que si l'auteur s'est toujours rappelé que les pensées, en tant qu'elles suivent la loi de la

[32] Il est nécessaire de découvrir des fautes de style dans les écrits d'autrui, pour les éviter dans les siens.

pesanteur, accomplissent plus facilement le chemin de la tête au papier que du papier à la tête; aussi devons-nous les aider en ceci par tous les moyens à notre disposition. La chose une fois faite, les mots ont un effet purement objectif, comme un tableau à l'huile terminé; tandis que le style subjectif n'a pas d'effet beaucoup plus sûr que les taches sur un mur, dans lesquelles celui-là seul dont elles excitent accidentellement l'imagination voit des figures, alors que les autres ne voient que des pâtés. Cette différence s'étend au style tout entier, mais peut souvent aussi être démontrée dans les détails. Ainsi, je lis dans un livre récent : « Pour augmenter la masse des livres existants, je n'ai pas écrit ». Ceci dit le contraire de ce que l'auteur voulait dire, et de plus est un non-sens.

Celui qui écrit négligemment prouve avant tout par là qu'il n'attache pas lui-même grande valeur à ses idées. Seule en effet la conviction de la vérité et de l'importance de nos idées engendre l'enthousiasme qui est nécessaire pour ne cesser de rechercher, avec une patience inépuisable, leur expression la plus nette, la plus belle et la plus vigoureuse : c'est ainsi que, pour abriter des reliques ou d'inestimables trésors d'art, on n'emploie que l'argent ou l'or. Voilà pourquoi les anciens, dont les idées, dans leurs mots à eux, ont déjà vécu des milliers d'années, et qui portent pour cette raison le titre honoré de classiques, ont écrit avec un soin constant. Ne dit-on pas que Platon a refait sept fois l'introduction de sa *République* ? — Les Allemands, eux, se distinguent des autres nations par la

négligence de leur style comme de leurs vêtements, et ce double désordre provient de la même cause, qui a son fondement dans le caractère national. De même qu’une mise négligée trahit la mince estime que l’on fait de la société où l’on paraît, ainsi un style lâché, négligé, mauvais, témoigne une mince estime pour le lecteur, offensante pour lui, et dont celui-ci se venge à bon droit en ne vous lisant pas. Mais ce qu’il y a de plus amusant, c’est de voir les critiques juger les œuvres d’autrui dans le style le plus négligé d’écrivains à gages. Cela produit l'effet d’un juge qui siégerait au tribunal en robe de chambre et en pantoufles. Avec quel soin, au contraire, sont rédigés l’*Edinburgh Review* et le *Journal des Savants!* De même que j’hésite à entrer en conversation avec un homme mal et salement habillé, ainsi j’écarte loin de moi un livre dont le style négligé me saute immédiatement aux yeux.

Il y a environ une centaine d’années, les lettrés, surtout en Allemagne, écrivaient encore en latin. Une seule boulette, dans cette langue, aurait été une honte. La plupart même s’efforçaient d’y écrire élégamment, et beaucoup y parvenaient. Maintenant que, affranchis de cette entrave, ils ont conquis la grande commodité de pouvoir écrire dans leur langue maternelle, on pouvait espérer qu’ils s’appliqueraient à le faire du moins avec toute la correction et l'élégance possibles. En France, en Angleterre, en Italie, c’est encore le cas. Mais en Allemagne, c'est le contraire. Ici ils barbouillent à la hâte, comme des laquais à gages, ce qu’ils ont à dire, dans les expressions qui se présentent à leur bouche

mal lavée, sans style, voire sans grammaire ni logique. Car ils mettent partout l'imparfait au lieu du parfait et du plus-que-parfait, l'ablatif au lieu du génitif, n'emploient pas d'autre préposition que « pour », qui par conséquent se trouve fausse cinq fois sur six. Bref, ils commettent toutes les âneries de style dont j'ai signalé quelques-unes plus haut.

Dans la corruption de la langue, je compte aussi l'emploi abusif toujours plus général du mot *Frauen* au lieu de *Weiber,* qui appauvrit, lui aussi, celle-là : car *Frau* signifie *uxor,* et *Weib : mulier*[33]. Les jeunes filles ne sont pas des *Frauen,* mais veulent le devenir. Peu m'importe qu'au XIIIe siècle cette confusion ait déjà existé, ou même que les dénominations n'aient été séparées que plus tard. Les *Weiber* ne veulent plus s'appeler *Weiber,* pour la même raison que les Juifs veulent être qualifiés d'Israélites[34] les tailleurs de faiseurs d'habits, que les marchands nomment leur comptoir un bureau, que chaque plaisanterie ou trait d'esprit vise à être de l'*humour ;* car on attribue au mot ce qui n'appartient pas à lui, mais à la chose. Ce n'est pas le mot qui a nui à la chose, mais le contraire a eu lieu. Aussi, dans deux siècles, ceux qui y auront intérêt réclameront de nouveau la substitution d'autres mois.

---

33 La langue allemande a, comme la langue latine, l'avantage de posséder deux mots appropriés pour *genus* et *species*, pour *mulier* et *uxor*.

34 Bien que, depuis le roi Psalmanasar, de glorieuse mémoire, il n'y ait plus d'Israélites.

Mais en aucun cas la langue allemande ne peut, pour un caprice de femme, s'appauvrir d'un mot. Aussi, qu'on n'abandonne pas la bride aux femmes *(Weiber)* ni aux fades littérateurs qui entourent leur table à thé. Songeons plutôt que le mal de la femme ou le féminisme en Europe peut nous jeter à la fin dans les bras du mormonisme[35].

Peu de gens écrivent comme bâtit un architecte, qui a commencé par dresser son plan et l'a examiné dans tous ses détails ; la plupart n'écrivent guère que comme on joue aux dominos. De même qu'ici, à demi par réflexion, à demi par hasard, chaque pièce s'adapte à une autre, ainsi en advient-il de la succession et de l'enchaînement de leurs phrases. C'est à peine s'ils savent à peu près quelle figure aura le tout et ce que signifiera la chose. Beaucoup ne le savent pas eux-mêmes, mais écrivent comme les polypes des coraux construisent : une période s'ajoute à une période, et à la grâce de Dieu! D'ailleurs, la vie du « temps présent » est une grande galopade ; elle se manifeste en littérature par sa frivolité et son dérèglement excessifs.

---

35 On a proposé récemment, vu le discrédit dans lequel est tombé le mot *Litterat* (littérateur), d'appliquer à ces messieurs la dénomination de *Schriftverfasser* (compositeurs décrits). Il en est d'une chose tout entière comme d'un individu pris à part : quand un homme change de nom, c'est qu'il ne peut plus porter honorablement le premier. Mais cet homme reste ce qu'il était, et ne fera pas plus honneur au nom nouveau qu'à l'ancien. Le mot *Weiber* n'a, en tout cas, aucunement démérité, ni comme son ni comme étymologie.

Le principe dirigeant de l'art du style devrait être celui-ci : l’homme ne peut penser nettement à la fois *qu’une seule* pensée. On ne peut donc lui demander d’en penser en même temps deux et surtout plusieurs. Mais c’est ce que lui demande celui qui pousse celles-ci, en qualité de propositions incidentes, dans les solutions de continuité d’une période principale déchiquetée à cet effet ; il le jette donc ainsi, inutilement et de gaieté de cœur, dans la perplexité. C’est ce que font surtout les écrivains allemands. Que leur langue s’y prête mieux que les autres langues vivantes, cela peut justifier la possibilité, mais non le mérite de la chose. Aucune prose ne se lit aussi aisément et aussi agréablement que la prose française, parce que, en règle générale, elle est exempte de ce défaut. Le Français enchaîne ses pensées dans l’ordre le plus logique et en général le plus naturel, et les soumet ainsi successivement à son lecteur, qui peut les examiner à l’aise et consacrer à chacune d’elles son attention tout entière. L’Allemand, au contraire, les entrelace dans une période embrouillée, plus embrouillée, encore plus embrouillée, parce qu’il veut dire six choses à la fois, au lieu de les présenter l’une après l'autre. Ainsi, tandis qu’il devrait chercher à attirer et à retenir l’attention de son lecteur, il réclame plutôt encore de celui-ci que, contrairement à la loi indiquée de l’unité d’appréhension, il pense à la fois trois ou quatre pensées différentes, ou, puisque cela n’est pas possible, qu’il pense par rapides bonds successifs. De cette façon, il pose la base de son « style empesé », qu’il achève de perfectionner par des expressions précieuses et ambitieuses, employées à

dire les choses les plus simples, et par d’autres artifices de cette espèce.

Le véritable caractère national des Allemands, c’est la lourdeur : elle éclate dans leur démarche, leurs faits et gestes, leur langue, leur conversation, leurs récits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style écrit. Elle se manifeste dans le plaisir que leur causent les longues périodes pesantes et enchevêtrées, où la mémoire toute seule, pendant cinq minutes, apprend patiemment la leçon qui lui est imposée, jusqu’à ce qu’enfin, au bout de la période, l’intelligence arrive au sens et que l’énigme soit résolue. Ils se complaisent à cela, et quand il est possible d’ajouter de la préciosité et de l’emphase, ainsi qu’une gravitée affectée, alors l’auteur nage dans la joie ; mais que le ciel donne patience au lecteur! Avant tout ils ont bien soin de rechercher toujours l’expression la plus indécise et la moins nette qui soit, ce qui fait que tout apparaît comme dans le brouillard. Leur but semble être, d’une part, de se ménager à chaque phrase une porte de sortie, puis, d'autre part, de poser pour avoir l’air d’en dire plus qu’ils n’en ont pensé. En un mot, cette manière de procéder accuse un hébétement véritable, et c’est elle qui rend haïssables aux étrangers toutes les productions littéraires allemandes. Ceux-ci n’aiment pas à tâtonner dans l’obscurité, goût qui, au contraire, paraît inné chez nos compatriotes.

Par ces longues périodes, enrichies de propositions incidentes emboîtées les unes dans les

autres et bourrées comme on bourre de pommes les oies rôties, c'est avant tout à la mémoire qu'on fait appel ; mais on devrait, au contraire, s'adresser à l'intelligence et au jugement, dont l'activité est ainsi alourdie et affaiblie. Celui qui écrit une de ces si longues périodes emboîtées sait où il tend et où il aboutira; aussi est-il aux anges, quand il a terminé l'arrangement de son labyrinthe. Mais le lecteur, lui, est dans l'ignorance et souffre le martyre, car il doit apprendre par cœur toutes les clauses, jusqu'à ce qu'aux derniers mots une lumière se fasse et qu'il puisse enfin savoir lui-même ce dont il s'agit. Cela est manifestement fâcheux, et c'est abuser de la patience du lecteur. La prédilection incontestable des cerveaux ordinaires pour cette manière d'écrire consiste à ne laisser deviner qu'au bout de quelque temps et avec quelque effort au lecteur ce qu'au surplus il aurait aussitôt compris; mais cela semble faire croire que l'écrivain a plus de profondeur et d'intelligence que celui qui le lit. Ceci aussi rentre donc dans les habiletés signalées plus haut, grâce auxquelles les médiocres s'efforcent inconsciemment et instinctivement de dissimuler leur pauvreté d'esprit, et de faire croire au don opposé. Leur génie inventif en ceci est même étonnant.

Mais il est manifestement contre toutes les règles de la saine raison, de faire s'entre-croiser une pensée par une autre, comme une croix de bois. C'est ce qui arrive pourtant, quand on interrompt ce qu'on a commencé à dire, pour y intercaler quelque chose de tout différent, et que l'on confie à la garde

de son lecteur une période commencée, jusqu'à nouvel ordre encore dépourvue de sens, et dont il faut attendre le complément. C'est à peu près comme si on mettait une assiette vide dans la main de ses invités, avec l'espoir qu'elle se remplira. A dire vrai, les entre-virgules sont de la même famille que les notes au bas de la page et les parenthèses au milieu du texte; toutes trois ne diffèrent au fond que par le degré. Si parfois Démosthène et Cicéron ont commis de ces longues périodes emboîtées les unes dans les autres, ils auraient mieux fait de s'en abstenir.

Cette construction de phrase atteint son plus haut degré d'absurdité, quand les propositions incidentes n'y sont pas même organiquement intercalées, mais y sont enclavées en brisant directement une période. Si c'est, par exemple, une impertinence d'interrompre les autres, ce n'en est pas moins une de s'interrompre soi-même, comme c'est le cas dans une construction de phrase que, depuis quelques années, tous les mauvais écrivains négligents et hâtifs, avides de gagner leur pain, emploient six fois à chaque page, et à laquelle ils se complaisent. Elle consiste en ce que — on doit, quand on le peut, donner en même temps la règle et l'exemple — on brise une phrase, pour en coller une autre à côté. Ils agissent d'ailleurs ainsi non seulement par paresse, mais aussi par bêtise, prenant cela pour une aimable « légèreté » qui anime le style. Dans quelques cas rares, la chose est peut-être excusable.

En logique déjà on pourrait faire remarquer accessoirement, lorsqu'on étudie les jugements analytiques, qu'en réalité ils ne devraient pas apparaître dans un bon style, parce qu'ils y font un effet niais. C'est surtout le cas quand on attribue à l'individu ce qui appartient déjà à l'espèce : ainsi, par exemple, un bœuf qui avait des cornes; un médecin, dont c'était le métier de soigner les malades, etc. Aussi ne faut-il les employer que là où une explication ou définition est nécessaire.

Les comparaisons ont une grande valeur, en ce qu'elles ramènent un rapport inconnu à un rapport connu. Les comparaisons étendues, qui ont leur point de départ dans la parabole ou dans l'allégorie, ne sont aussi que la réduction d'un rapport quelconque à sa représentation la plus simple, la plus claire et la plus saisissable. Toute formation d'idée repose même au fond sur des comparaisons, en ce qu'elle s'effectue par l'acceptation du semblable et le rejet du dissemblable dans les choses. En outre, chaque compréhension proprement dite réside finalement dans une saisie de rapports; mais on saisira d'autant plus clairement et plus purement chaque rapport, qu'on le reconnaît dans des cas bien différents les uns des autres et entre des choses tout à fait hétérogènes. Ainsi, par exemple, tant qu'un rapport ne m'est connu que comme existant en un seul cas, je n'ai de lui qu'une connaissance individuelle, c'est-à-dire, en réalité, seulement encore une connaissance intuitive. Mais dès que je saisis le même rapport seulement dans deux cas différents, j'ai de lui une

idée, c'est-à-dire une connaissance plus profonde et plus complète.

Précisément parce que les comparaisons sont une si puissante ressource pour la connaissance, l’emploi de comparaisons qui surprennent et qui frappent témoigne d'une intelligence profonde. C’est ce que dit aussi Aristote : « Le plus important, c'est d’être métaphorique ; car c’est la seule chose qu’on ne puisse emprunter à un autre, et c’est le signe d’un bon esprit. Se tirer bien de la métaphore, c’est voir la ressemblance ». *(Poétique*, chap. XXII, § 12). Et ailleurs (*Rhétorique,* livre III, chap. XI, § 5) : « En philosophie aussi, il faut discerner le semblable même dans des objets très différents ».

LA LANGUE ET LES MOTS

La voix animale sert seulement à l'expression de la volonté dans ses excitations et ses mouvements ; la voix humaine sert en outre à l'expression de la connaissance. Il en résulte que la première, si l'on en excepte quelques voix d'oiseaux, fait presque toujours sur nous une impression désagréable.

Le point de départ du langage humain se trouve très certainement dans les interjections, vu qu'elles expriment non des idées, mais, comme les sons des animaux, des sentiments, des mouvements de volonté. Leurs différentes espèces furent bientôt trouvées, et de leur diversité s'effectua la transition aux substantifs, verbes, pronoms personnels, etc.

Le mot de l'homme est la matière la plus durable. Quand un poète incorpore son impression la plus fugitive en mots qui lui sont exactement appropriés, elle y vit pendant de longs siècles et se ranime sans cesse chez le lecteur qui y est accessible.

Les langues, c'est un fait connu, sont d'autant plus parfaites, surtout au point de vue grammatical, qu'elles sont plus anciennes ; et elles ne cessent de se détériorer graduellement, depuis le haut sanscrit jusqu'au bas jargon anglais, ce vêtement de la pensée composé de lambeaux d'étoffes hétérogènes cousus ensemble. Cette dégradation qui s'effectue peu à peu est un sérieux argument contre les théories chères à nos souriants et froids optimistes,

qui parlent du « progrès constant de l'humanité vers le mieux ». Ils voudraient, à l'appui de celles-ci, renverser la déplorable histoire de l'espèce bipède, qui est d'ailleurs un problème difficile à résoudre. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de nous représenter la première race humaine sortie n'importe comment du sein de la nature, à l'état de complète et enfantine ignorance, et par conséquent rude et maladroite. Or, comment une telle espèce a-t-elle pu imaginer ces constructions linguistiques d'un art si achevé, ces formes grammaticales compliquées et variées, même en admettant que le trésor lexicologique se soit accumulé seulement peu à peu ? D'autre part, nous voyons partout les descendants rester fidèles à la langue de leurs pères, et y introduire seulement peu à peu de petits changements. Mais l'expérience n'enseigne pas que, dans la succession des générations, les langues se perfectionnent grammaticalement ; c'est juste tout l'opposé, comme nous l'avons dit. Elles deviennent, en effet, toujours plus simples et plus mauvaises. Devons-nous, malgré cela, admettre que la vie du langage ressemble à celle d'une plante qui, sortie d'un simple germe, — un rejeton insignifiant, — se développe peu à peu, atteint son point culminant, et, à partir de là, recommence à décliner insensiblement, parce qu'elle vieillit ; mais que nous aurions connaissance seulement de ce déclin, et non de la croissance antérieure ? Une hypothèse simplement prise au figuré, et, de plus, tout à fait arbitraire ! Une métaphore, et non une explication ! Maintenant, pour en trouver une, le plus plausible me semble d'admettre que l'homme a découvert

instinctivement le langage, en vertu d'un instinct originel qui crée chez lui, sans réflexion et sans dessein conscient, l'outil indispensable à l'emploi de sa raison et l'organe de celle-ci. Et cet instinct se perd quand, le langage existant désormais, son rôle est terminé.

De même que toutes les œuvres produites par le seul instinct, telles que les constructions des abeilles, des guêpes, des castors, les nids des oiseaux avec leurs formes si variées et toujours conformes au but, etc., ont une perfection qui leur est particulière, en ce qu'elles répondent juste et exactement aux exigences de leur but, en sorte que nous admirons la profonde sagesse qui y préside, ainsi en est-il du premier langage spontané. Il avait la haute perfection de toutes les œuvres de l'instinct. Étudier celle-ci, pour l'amener à la lumière de la réflexion et de la claire conscience, c'est l'œuvre de la grammaire, qui n'apparaît que des siècles plus tard.

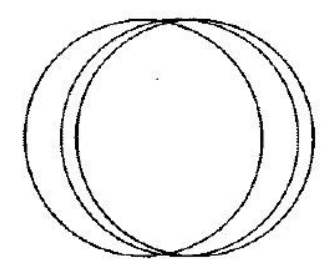
L'étude de plusieurs langues est non seulement au point de vue direct, mais au point de vue indirect aussi, un exercice profondément profitable au développement des facultés intellectuelles. De là, le mot de Charles Quint : « Autant on sait de langues, autant de fois on est un homme » *(Quot linguas quis callet, tot homines valet)*. Voici en quoi la chose consiste :

L'équivalent exact d'un mot d'une langue ne se trouve pas dans chaque autre langue. L'ensemble

des idées indiquées par les mots d'une langue n'est donc pas absolument le même que celui exprimé par les mots d'une autre langue. C'est le plus souvent la même chose, parfois même d'une façon frappante, comme, par exemple, συλληψισ et *conceptio*, *Schneider* et *tailleur*. Mais souvent ce sont simplement des idées seulement semblables et apparentées, différant néanmoins par une modification quelconque. Les exemples suivants peuvent servir à éclaircir provisoirement ce que je veux dire :

απαιδευτος, rudis, roh.
δρμη, impetus, Andrang.
μηχανη, Mittel, medium,
seccatore, Quälgeist, importun.
ingénieux, sinnreich, clever.
Geist, esprit, wit.
Witzig, facetus, plaisant.
Malice, Bosheit, wickedness.

A ces exemples on pourrait en ajouter une infinité d'autres, sans doute encore plus frappants. Avec la démonstration des idées par des cercles, employée en logique, on pourrait exprimer cette quasi-identité par des cercles qui se couvrent à peu près, mais ne sont cependant pas tout à fait concentriques, comme ceux-ci :



Parfois, dans une langue, le mot manque pour une idée, tandis qu'il se trouve dans la plupart des autres, ou même dans toutes. Un exemple tout à fait déplorable sous ce rapport, c'est l'absence en français du verbe allemand « stehn » (être debout). Pour certaines idées, d'autre part, il y a dans une seule langue un mot qui passe ensuite dans les autres langues : ainsi le latin « Affect », le français « naïf », l'anglais « confortable, disappointement, gentleman », et beaucoup d'autres. Parfois aussi une langue étrangère exprime une idée avec une nuance que notre propre langue ne lui donne pas, et avec laquelle nous la pensons désormais. Alors tous ceux qui tiennent à exprimer exactement leurs pensées emploieront le mot étranger, sans se préoccuper des cris des puristes pédantesques. Chaque fois que, dans une langue, une idée qui n'est pas exactement la même est rendue, comme dans l'autre, par un mot déterminé, le dictionnaire traduit celui-ci par plusieurs expressions apparentées, qui, toutes, touchent la signification de ce mot, non concentriquement, mais en diverses directions qui se côtoient, comme dans la figure précédente. De cette façon, on fixe les limites de l'idée. C'est ainsi, par exemple, qu'on rendra en allemand le latin

honestum par « wohlanständig, ehrenwert, ehrenwoll, ansehnlich, tugendhaft », etc., et le grec σωφρων d'une manière analogue[36]. Voilà pourquoi toutes les traductions sont nécessairement imparfaites. On ne peut presque jamais faire passer d'une langue dans une autre une période caractéristique, en relief et importante, de manière à ce qu'elle produise absolument le même effet. Quant à la poésie, impossible de la traduire ; on ne peut que la remanier, ce qui est toujours une entreprise périlleuse. Même en simple prose, la meilleure traduction sera tout au plus à l'original ce qu'est à un morceau de musique la transposition de celui-ci dans un autre mode. Les connaisseurs en musique savent ce que cela veut dire. Voilà pourquoi chaque traduction reste morte, et son style forcé, raide, dépourvu de naturel. Ou bien elle est trop libre, c'est-à-dire se contente d'un « à peu près », et, par conséquent, est fausse. Une bibliothèque de traductions ressemble à une galerie de tableaux qui ne sont que des copies. Et les traductions des écrivains de l'antiquité, surtout, constituent pour ceux-ci un succédané tel que la chicorée par rapport au vrai café.

La difficulté gît donc, dans l'étude d'une langue, à connaître aussi chaque idée pour laquelle elle a un mot, quand notre propre langue ne possède pas de mot qui correspond exactement à celui-ci ; et c'est souvent le cas. On doit donc, quand on étudie une

[36] Le mot grec αωφροσυνη (sagesse) n'a d'équivalent exact en aucune langue. (Note de Schopenhauer)

langue étrangère, délimiter dans son esprit plusieurs sphères toutes nouvelles d'idées ; ainsi naissent des sphères d'idées qui n'existaient pas encore. On n'étudie donc pas seulement des mots, mais on acquiert des idées. C'est surtout le cas dans l'étude des langues anciennes. En effet, le mode d'expression des anciens diffère beaucoup plus du nôtre que ne diffère celui des langues modernes entre elles ; on le constate quand, traduisant en latin, on doit recourir à des tournures toutes différentes de celles de l'original. Oui, on doit le plus souvent refondre et transformer complètement l'idée à rendre en latin ; procédé par lequel elle est décomposée en ses derniers éléments, et recomposée. C'est en cela que consiste le grand profit que l'étude des langues anciennes apporte à l'esprit. Lorsqu'on a exactement saisi toutes les idées que la langue à apprendre désigne par les mots, et qu'à chaque mot de celle-ci on pense directement l'idée exacte qui lui répond, mais sans traduire d'abord le mot dans un mot de sa langue maternelle, et en pensant ensuite l'idée désignée par ce mot, idée qui n'y répond pas toujours exactement, — et de même pour des phrases entières, — alors seulement on a saisi l'esprit de la langue à apprendre, et fait ainsi un grand pas dans la connaissance de la nation qui la parle. Car ce que le style est à l'esprit de l'individu, la langue l'est à celui de la nation[37]. On ne s'assimile toutefois

[37] Posséder à fond plusieurs langues modernes et les lire facilement, c'est là un moyen de s'élever au-dessus de

complètement une langue que lorsqu'on est en état d'y traduire, non des livres peut-être, mais *soi-même* : de sorte que, sans subir une diminution de son individualité, on puisse s'y exprimer directement, en se faisant ainsi goûter non moins des étrangers que de ses compatriotes.

Les gens médiocrement doués ne s'approprient pas très facilement une langue étrangère. Ils peuvent en apprendre les mots, mais ils ne les emploient que dans le sens de leur équivalent approximatif en leur langue maternelle, et continuent à conserver les tournures et les phrases particulières à celle-ci. Ils ne parviennent pas à s'approprier l'esprit de la langue étrangère, ce qui provient de ce que leur penser lui-même ne fonctionne pas par ses propres forces, mais est emprunté pour la plus grande partie à leur langue maternelle, dont les phrases et les tournures usitées représentent pour eux leurs propres pensées. Voilà pourquoi, dans leur propre langue aussi, ils ne se servent jamais que de phrases usées (*hackney'd phrases*, phrases banales), qu'ils assemblent même si maladroitement, que l'on remarque combien ils sont peu conscients de leur sens et combien peu leur penser entier s'élève au-dessus des mots ; ce n'est guère, en réalité, qu'un babil de perroquet. Au point de vue opposé, l'originalité des tournures et la propriété individuelle de chaque expression qu'on

---

l'étroitesse de nationalité qui nous enserre tous. (Note de Schopenhauer)

emploie, sont le symptôme infaillible d'un esprit supérieur.

Il ressort donc de tout ceci que, dans l'étude de chaque langue étrangère, se forment de nouvelles idées, en vue de donner une signification à de nouveaux signes ; que des idées qui, d'une façon indécise, en formaient une plus large, c'est-à-dire moins déterminée, se séparent, parce qu'il n'y avait qu'un seul mot pour les rendre ; que l'on découvre des rapports inconnus jusque-là, parce que la langue étrangère indique l'idée par un trope ou une métaphore qui lui sont propres ; qu'en conséquence, un nombre infini de nuances, de similitudes, de dissemblances, de rapports des choses, entrent dans la conscience, grâce à la nouvelle langue apprise ; qu'ainsi donc on obtient une perception beaucoup plus variée de toutes choses. Il s'ensuit que dans chaque langue on pense autrement, ce qui donne à notre penser, par l'élude de chacune, une nouvelle modification et une nouvelle teinte ; que, par suite, le polyglottisme, outre ses nombreuses utilités immédiates, est aussi un moyen direct de formation de l'esprit, en ce qu'il rectifie et perfectionne nos vues par la variété et la nuance des idées, de même qu'il augmente aussi la souplesse du penser ; car l'étude de beaucoup de langues a pour effet de toujours séparer davantage l'idée du mot. Bien plus que des langues modernes, il faut dire cela des langues anciennes, grâce à leur grande différence d'avec les nôtres, qui ne permet pas que nous rendions un mot par un mot, mais exige que nous fondions notre pensée entière et la coulions dans

une autre forme. Ou, — pour me permettre une comparaison chimique, — tandis que la traduction d'une langue moderne dans une autre exige au plus que la période à traduire soit décomposée dans ses éléments les plus proches et recomposée à l'aide de ceux-ci, la traduction en latin exige très souvent une décomposition dans ses éléments les plus éloignés et derniers (le pur contenu d'idées), desquels elle sort ensuite régénérée sous de tout autres formes ; c'est ainsi, par exemple, que ce qui est exprimé là par des substantifs, l'est ici par des verbes, ou à l'opposé, et ainsi de suite[38]. Le même fait se produit pour la traduction des langues anciennes en langues modernes : d'où l'on peut déjà voir quelle distance nous sépare des auteurs anciens que l'on connaît par de telles traductions[39].

---

[38] De là vient qu'on peut très rarement traduire mot à mot une phrase importante d'une langue moderne en latin. Il faut avant tout dépouiller complètement l'idée de tous les mots qui la portent, de manière qu'elle se tienne là nue dans la conscience, sans aucun de ses mots, comme un esprit sans corps. Ensuite, on doit la revêtir d'un corps tout nouveau, dans les mots latins, qui la rendent sous une tout autre forme. Ce procédé de métempsychose favorise le véritable penser. Il en est ici comme du *status nascens* en chimie : quand une matière simple sort d'une combinaison pour entrer dans une autre, elle possède, durant cette transition, une force et une efficacité toutes spéciales, qu'elle n'a jamais à un autre moment, et elle accomplit ce que d'ordinaire elle ne peut accomplir. Il en est de même de l'idée dépouillée de tous les mots, dans son passage d'une langue à l'autre. (Note de Schopenhauer)

[39] C'est pour cette raison que les langues anciennes sont un instrument direct de culture et fortifient l'esprit. (Note de Schopenhauer)

L'avantage de l'étude des langues manquait aux Grecs. Cela, sans doute, leur épargnait beaucoup de temps, duquel, d'ailleurs, ils étaient peu économes. C'est ce dont témoignent les longues flâneries quotidiennes des hommes libres sur l'agora, qui rappellent même les *lazzaroni* et toute la vie italienne sur la *piazza*.

Enfin, ce qui vient d'être dit permet facilement de voir que l'imitation du style des anciens, dans leurs langues infiniment supérieures aux nôtres sous le rapport de la perfection grammaticale, est le meilleur moyen de tous pour se préparer à l'expression aisée et achevée de ses pensées dans sa langue maternelle. Pour devenir un grand écrivain, c'est même indispensable ; —absolument comme il est nécessaire, pour le sculpteur et le peintre qui débutent, de se former par l'imitation des modèles de l'antiquité, avant de se livrer eux-mêmes à la composition. Par le seul fait d'écrire en latin, on apprend à traiter la diction comme une œuvre d'art dont la matière est la langue ; celle-ci doit donc être maniée avec le plus grand soin et la plus grande précaution. En conséquence, une attention aiguisée se porte désormais sur la signification et la valeur des mots, de leur groupement et des formes grammaticales ; on apprend à peser exactement celles-ci, et ainsi à manier le précieux matériel propre à servir à l'expression et à la conservation de pensées qui le méritent ; on apprend à respecter la langue dans laquelle on écrit, de sorte qu'on n'en use pas avec elle capricieusement, pour la remanier.

Sans cette école préparatoire, le style dégénère facilement en un simple verbiage.

L'homme qui ne sait pas le latin ressemble à un individu qui se trouve dans une belle contrée par un temps brumeux : son horizon est excessivement limité ; il ne voit nettement que ce qui l'environne ; quelques pas plus loin, il se perd dans le vague. L'horizon du latiniste, au contraire, s'étend très loin, à travers les siècles modernes, le moyen âge, l'antiquité. —Le grec, et aussi le sanscrit, élargissent l'horizon davantage encore. Celui qui ne sait pas le latin fait partie du peuple, fût-il un grand virtuose sur la machine électrique, et eût-il dans son creuset le radical de l'acide fluorhydrique.

En vos écrivains qui ne savent pas le latin, vous n'aurez bientôt plus que des garçons perruquiers blagueurs. Ils sont déjà en bon chemin, avec leurs gallicismes et leurs tournures qui veulent être légères. Vous vous êtes, nobles Germains, tournés vers la vulgarité, et vous rencontrerez la vulgarité. — Une véritable enseigne de paresse et une pépinière d'ignorance, voilà ce que sont aujourd'hui les éditions, qui ne craignent pas d'affronter le grand jour, des auteurs grecs et même (*horribile dictu*) des auteurs latins avec notes en allemand ! Quelle infamie ! Comment l'élève apprendra-t-il le latin, quand on lui parle toujours dans sa langue maternelle ? Aussi la vieille règle : *In schola nil nisi latine* (à l'école, ne parler que latin), était-elle bonne. Mais monsieur le professeur ne peut écrire en latin avec facilité, l'élève ne peut lire le latin avec

facilité, et voilà le fond de la chose, quoi que vous fassiez. Ainsi, la paresse et sa fille l'ignorance sont ici simplement en jeu. C'est une honte ! L'un n'a rien appris, et l'autre ne veut rien apprendre. Les cigares et la politiquaille ont, de nos jours, chassé l'érudition, comme les livres d'images pour les grands enfants ont remplacé les journaux littéraires.

Les Français, y compris leurs Académies, traitent honteusement la langue grecque. Ils s'emparent de ses mots pour les massacrer. Ils écrivent, par exemple, « étiologie », « esthétique », etc., tandis que justement en français seul *ai* se prononce comme en grec ; puis, « bradype », « OEdype », « Andromaque », etc. ; c'est-à-dire qu'ils écrivent les mots grecs comme les écrirait un jeune paysan français qui les aurait happés d'une bouche étrangère. Ce serait pourtant bien gentil, si les érudits français voulaient au moins faire semblant de comprendre le grec. Mais voir effrontément massacrer la noble langue grecque au profit d'un jargon aussi dégoûtant que l'est le jargon français en lui-même[40], c'est un spectacle analogue à celui de la

[40] Ce plus misérable des jargons romans, cette pire mutilation des mots latins, cette langue qui devrait professer un profond respect pour sa sœur aînée, beaucoup plus noble qu'elle, l'italien ; cette langue qui a pour propriété exclusive la répugnante nasale *en, on, un*, ainsi que le hoquetant et abominable accent sur la dernière syllabe, tandis que toutes les autres langues ont la longue pénultième douce et calmante ; cette langue où il n'y a pas de mètre, mais seulement la rime, et le plus souvent sur *é* ou sur *ou*, ce qui exclut la forme poétique, — cette misérable langue. (Note de Schopenhauer)

grande araignée des Indes occidentales dévorant un colibri, ou d'un crapaud dévorant un papillon. Je voudrais que les « illustres confrères », comme se qualifient entre eux ces messieurs de l'Académie, prissent une fois la chose en considération et s'abstinssent de cette barbarie enfantine : c'est-à-dire, ou qu'ils laissent en repos la langue grecque et qu'ils se contentent de leur propre jargon, ou qu'ils emploient les mots grecs sans les massacrer ; d'autant plus qu'on a peine, vu la distorsion qu'ils leur font subir, à deviner le mot grec qu'ils prétendent exprimer, et ainsi à déchiffrer le sens de l'expression. Signalons aussi la fusion des plus barbares, en usage chez les érudits français, d'un mot grec avec un mot latin. Cela, mes « illustres confrères », sent le garçon perruquier.

Je suis pleinement autorisé à cette réprimande. Les frontières politiques, en effet, ne comptent pas plus dans la république des lettres que dans la géographie physique, et celles des langues n'existent que pour les ignorants ; mais les « nœuds » ne devraient pas y être tolérés.

Que les mots d'une langue s'augmentent en même temps que les idées, cela est juste et même nécessaire. Si, au contraire, le premier fait se produit sans le dernier, c'est simplement un signe de pauvreté d'esprit, qui voudrait bien dire quelque chose, mais qui, n'ayant pas de nouvelles idées, recourt à des mots nouveaux. Cette façon d'enrichir la langue est maintenant très à l'ordre du jour et est un signe des temps. Mais des mots nouveaux pour

de vieilles idées sont comme une couleur nouvelle appliquée sur un vieux vêtement.

Remarquons en passant, et simplement parce que l'exemple s'en offre ici, qu'on ne doit employer « premier et dernier » que quand, comme plus haut, chacune de ces expressions représente plusieurs mots, mais non quand elle en représente seulement un ; excepté là où il vaut mieux répéter ce seul mot, ce que les Grecs n'hésitent nullement à faire, tandis que les Français se montrent plus soucieux que personne de l'éviter. Les Allemands, eux, s'empêtrent parfois de telle sorte dans leur « premier et dernier », qu'on ne sait plus ce qui est derrière et ce qui est devant.

Nous méprisons l'écriture idéographique des Chinois. Mais comme la tâche de toute écriture est d'éveiller, par des signes visibles, des idées dans la raison d'autrui, c'est manifestement un grand détour de ne présenter d'abord à l'œil qu'un signe du signe perceptible de celle-là, et avant tout de faire de ce signe l'interprète de l'idée même : par quoi notre écriture en lettres n'est qu'un signe du signe. Il y a donc lieu de se demander quel avantage le signe perceptible a sur le signe visible, pour nous amener à délaisser la voie droite de l'œil s'adressant à la raison, et à nous livrer à un aussi grand détour que celui qui consiste à faire parler le signe visible d'abord par la communication du signe perceptible à l'esprit d'autrui. Il serait, en effet, bien plus simple de faire directement du signe visible, à la façon des Chinois, l'interprète de l'idée, et non purement un

signe du son ; d'autant plus que le sens de la vue est accessible à un plus grand nombre de modifications, et plus délicates, que celui de l'ouïe, et qu'il permet aussi une juxtaposition des impressions dont ne sont pas capables, par contre, les affects de l'ouïe, qui s'exercent exclusivement dans le temps. — Les raisons agitées ici pourraient bien être les suivantes : 1° Nous employons, par nature, d'abord le signe perceptible, en premier lieu pour exprimer nos affects, ensuite pour exprimer nos pensées ; nous arrivons par là à une langue pour l'oreille, avant que nous ayons même songé à en imaginer une pour la vue. Mais ensuite il est plus indiqué de ramener cette dernière, où elle est nécessaire, à l'autre, que d'imaginer ou d'apprendre une langue toute nouvelle et même toute différente, pour l'œil, d'autant plus qu'on a bientôt découvert que le nombre infini des mots se laisse ramener à un très petit nombre de sons, et, en conséquence, se laisse, grâce à ceux-ci, facilement exprimer. 2° La vue, il est vrai, peut embrasser des modifications plus variées que l'oreille ; mais nous ne pouvons, pour l'œil, les produire sans instruments, comme c'est le cas pour l'oreille. Nous ne pourrions jamais non plus produire et faire se succéder les signes visibles avec la rapidité des signes perceptibles, grâce à la volubilité de la langue ; c'est ce dont témoigne l'imperfection du langage des doigts chez les sourds-muets. Ceci fait donc de l'ouïe, originairement, le sens essentiel du langage, et par là de la raison. En conséquence, ce n'est donc au fond que par suite de raisons extérieures et accidentelles, non de raisons provenant de l'essence de la chose en elle-même,

que la voie droite n'est pas ici, par exception, la meilleure. Le procédé des Chinois, si nous l'examinons d'une façon abstraite, théorique et *a priori*, resterait donc le vrai. On ne pourrait que leur reprocher quelque pédantisme, en ce qu'ils ont fait abstraction des conditions empiriques qui conseillent une autre voie. Quoi qu'il en soit, l'expérience aussi a révélé un très grand avantage de l'écriture chinoise. On n'a pas besoin, en effet, de savoir le chinois pour s'exprimer dans cette langue. Chacun le lit dans sa propre langue, comme nos chiffres, qui sont pour les idées de nombre ce que les signes écrits chinois sont pour toutes les idées ; les signes algébriques le sont même pour les idées abstraites de grandeur. Aussi, comme me l'a assuré un marchand de thé anglais qui était allé cinq fois en Chine, l'écriture chinoise est-elle, dans toutes les mers de l'Inde, le moyen commun d'entente entre les marchands des nations les plus diverses, qui ne savent aucune langue commune. Mon homme était même fermement convaincu que cette langue, à ce titre, s'étendrait un jour à travers le monde. J. F. Davis, dans son livre intitulé : *The Chinese*, chap. XV (Londres, 1836), est absolument du même avis.

Les verbes déponents sont la seule chose déraisonnable, même absurde, de la langue latine, et les verbes moyens de la langue grecque ne valent guère mieux.

Un défaut spécial du latin est que *fieri* représente le passif de *facere*. Ceci implique, et inocule à la raison étudiant la langue, la désastreuse erreur que

tout ce qui est, au moins que tout ce qui est devenu, est terminé. En grec et en allemand, au contraire, γιγνεσθαι et « werden » ne sont pas regardés comme les passifs directs de ποιειν et « machen ». Je puis dire en grec : ουχ εσιτι παν γενομενον ποιουμενον [tout ce qui est devenu n'est pas achevé], mais on ne pourrait traduire cela mot à mot en latin, comme on le peut en allemand : *Nicht jedes Gewordene ist ein Gemachtes*.

Les consonnes sont le squelette, et les voyelles la chair des mots. Celui-là est, dans l'individu, immuable ; celle-ci, très variable en couleur, nature et quantité. Voilà pourquoi les mots, à travers les siècles ou même en passant d'une langue dans une autre, conservent en somme très bien leurs consonnes, mais modifient facilement leurs voyelles. Aussi, dans l'étymologie, faut-il tenir bien plus compte de celles-là que de celles-ci.

Du mot *superstitio* on trouve des étymologies de toute sorte dans les *Disquisitiones magicae* de Delrieu, livre I, chap. 1, et de même dans les *Institutions theol. dogmaticae* de Wegscheider, Proleg., chap. 1, § 5, d. Je soupçonne cependant qu'il faut chercher l'origine du mot dans ce que, dès le début, il a seulement désigné la croyance aux apparitions. Ainsi : *« Defunctorum manes circumvagari, ergo mortuos adhuc superstites esse »*.

Je veux espérer que je ne dis rien de nouveau, si je remarque que μορφα et *forma* sont le même mot

et ont le même rapport que *renes* et *Nieren*, *horse* et *Ross*. De même, que parmi les ressemblances du grec avec l'allemand, une des plus importantes est que, dans tous deux, le superlatif est formé par *st* (—ιστς) ; tandis que ce n'est pas le cas en latin. — Je pourrais plutôt douter que l'on connaît déjà l'étymologie du mot « arm » qui vient de ερημος, *eremus*, en italien *ermo* ; car « arm » signifie : « où il n'y a rien », c'est-à-dire « vide ». Par contre, on sait probablement que « Unterthan » vient du vieux anglais *thane*, *vassal*, mot qui reparaît fréquemment dans *Macbeth*. — Le mot allemand *Luft* vient du mot anglo-saxon, qui est conservé dans l'anglais *lofty*, haut, *the loft*, le grenier, parce que d'abord on ne désignait par air que ce qui est en haut, l'atmosphère. De même l'anglo-saxon *first*, le premier, a maintenu sa signification générale en anglais, tandis qu'en allemand il n'est resté que dans « Fürst », *princeps*.

Je tiens les mots « Aberglauben » et « Aberwitz » pour issus de « Ueberglauben » et « Ueberwitz », par l'intermédiaire de « Oberglauben » et « Oberwitz » (comme Ueberrock, Oberrock, Ueberhand, Oberhand), et ensuite par corruption de l'o en a, comme, au rebours, dans « Argwohn » au lieu de «Argwahn ». De même, je crois que « Hahnrei » est une corruption de « Hohnrei», mot qui nous est resté en anglais comme un cri de mépris : *o hone-a-rie !* On le trouve dans les *Letters and Journals of Lord Byron, with notices of his Life*, par Thomas Moore, t. I, p. 441 (Londres, 1830). L'anglais est d'ailleurs le magasin où nous

retrouvons conservés nos mots vieillis, et aussi le sens originaire des mots encore en usage ; par exemple, le « Fürst » susmentionné, dans sa signification originaire : « le premier », *the first, princeps*. Dans la nouvelle édition du texte primitif de la *Théologie allemande* il y a maints mots que je ne connais que de l'anglais, et que je n'ai compris que par lui. — Qu' « Epheu » (lierre) vient de *Evoé*, ce n'est pas là, n'est-ce pas, une idée nouvelle ?

« Es kostet mich » n'est autre chose qu'une faute de langage solennelle et précieuse, accréditée par le temps. *Kosten* vient, comme l'italien costare, de *constare*. « Es kostet mich » est donc *me constat*, au lieu de *mihi constat*. « Dieser Löwe kostet mich », c'est ce que peut dire non le propriétaire de la ménagerie, mais seulement celui qui est dévoré par le lion.

La différence entre *coluber* et *colibri* doit être absolument fortuite, ou bien, comme les colibris ne se trouvent qu'en Amérique, nous devrions chercher sa source dans l'histoire primitive de la race humaine. Si différents et même si opposés que soient les deux animaux, puisque le colibri est souvent la proie de la couleuvre, on pourrait néanmoins songer à une substitution, analogue à celle en vertu de laquelle, en espagnol, *aceite* ne signifie pas vinaigre, mais huile. — Du reste, nous trouvons des concordances encore plus frappantes de maints mots originairement américains avec ceux de l'antiquité européenne, comme entre l'Atlantis de Platon et Aztlan, le vieux nom indigène

de Mexico, qui existe encore dans le nom des villes mexicaines Mazatlan et Tomatlan, et entre la haute montagne Sorata dans le Pérou et le Soracte (en italien Sorate) dans l'Apennin.

Nos germanistes actuels (d'après un travail paru dans la Deutsche Vierteljahrsschrift, octobre-décembre 1855) partagent la langue allemande en branches, telles que : 1° la branche gothique ; 2° le norois, c'est-à-dire l'islandais, d'où sortent le suédois et le danois ; 3° le bas-allemand, qui a produit le dialecte bas-allemand moderne et le hollandais ; 4° le frison ; 5° l'anglo-saxon ; 6° le haut-allemand, qui a dû apparaître vers le commencement du VIIe siècle, et se divise en vieux, moyen et nouveau haut-allemand. L'ensemble de ce système n'est nullement neuf. Il a déjà été exposé par Wachter (*Specimen glossarii germanici*, Leipzig, 1727), qui a également rejeté l'origine gothique. (Voir Lessing, Kollektanea, t. II, p. 384.)

Je crois toutefois que, dans ce système, il y a plus de patriotisme que de vérité, et je me range à celui de l'honnête et perspicace Rask. Le gothique, dérivant du sanscrit, s'est partagé en trois dialectes : suédois, danois et allemand. — De la langue des anciens Germains, nous ne savons rien, et je me permets de supposer que cette langue a été très différente du gothique, et aussi de la nôtre ; par la langue au moins, nous sommes Goths. Mais rien ne me révolte plus que l'expression : langues indo-germaniques, c'est-à-dire la langue des Védas mise dans le même sac que le jargon éventuel des susdits

sauvages. *Ut nos poma natamus!* — La mythologie germanique, ou plus justement gothique, avec la légende des Nibelungen et autres, était pourtant bien plus répandue et plus réelle en Islande et en Scandinavie que chez nos peaux d'ours allemands, et les antiquités du Nord — découvertes de tumulus, ruines, etc., — comparées aux antiquités allemandes, témoignent en Scandinavie d'un développement supérieur en tout genre.

Wälsch n'est très vraisemblablement qu'une autre prononciation de *Gälisch* (gaélique), c'est-à-dire celtique, et indiquait chez les vieux Allemands la langue non germanique, ou, mieux, non gothique. En vertu de cela, ce mot est devenu spécialement italien, et indique ainsi la langue romane.

Il est surprenant qu'il n'y ait pas en français de mots allemands, comme en anglais, puisque, au cinquième siècle, la France a été occupée par les Wisigoths, les Bourguignons et les Francs, et que des rois francs la gouvernèrent.

L'allemand *Gift* est le même mot que l'anglais *gift* ; il vient de *geben* et indique ce qui est donné : de là aussi *vergeben* au lieu de *vergiften*. — *Niedlich*, du vieux allemand *neidlich*, enviable ; *Teller de patella* ; *viande* de l'italien *vivanda*. — *Spada, espada*, épée, de σπαδη, usité en ce sens par Théophraste dans ses *Caractères*, chap. 24, περι δειλιας. — *Affe*, de *afer*, parce que les premiers singes amenés par les Romains aux Allemands leur furent désignés sous ce nom. — *Kram*, de χραμα

χεραννυμι. — *Taumeln*, de *temulentus*. — *Vulpes* et *Wolf* sont vraisemblablement apparentés, s'appuyant sur le changement de deux espèces du genre *canis*. — *Brot* vient de βρωμα. — *Volo* et βουλομαι, ou plutôt βουλω, sont par leur racine le même mot. — *Heute* et *oggi* viennent tous deux de *hodie*, et n'ont pourtant pas de ressemblance entre eux. — *Parlare* vient vraisemblablement de *perlator*, porteur, ambassadeur ; de là l'anglais : *a parley*. — Sans doute *to dye* correspond à δευω, δευειν, comme *tree* à δφυ. — De *garhuda*, l'aigle de Wischnou, *Gier*. — De *mala, Maul*. — *Katze* est le *catus* contracté. — *Schande*, de *scandalum*, qui est peut-être apparenté au sanscrit *tschandala*. — *Ferkel*, de *ferculum*, parce qu'on le sert tout entier sur la table. — *Plärren*, de pleurer et *plorare*. — *Füllen*, Fohlen, de *pullus*. — *Poison* et *ponzonna*, de *potio*. — *Baby* est *bambino*. — *Brand*, vieux-anglais ; *brando*, italien. — *Knife* et *canif* sont le même mot ; d'origine celtique ? — *Ziffer*, *cifra*, *chiffre*, *ciphre*, vient vraisemblablement du gallois, c'est-à-dire du celtique *cyfrinach*, mystère (Pictet, *Mystères des Bardes*, p. 14). — L'italien *tuffare*, plonger, et l'allemand *taufen* sont le même mot. — *Ambrosia* semble apparenté avec *Amriti* ; les Ases peut-être avec αἰσα— Δαβευομαι est par le sens comme par le mot identique à *labbern*. — 'Αολλεις est *alle*. — *Sève* est *Saft*. — *Geiss*, chèvre, est, chose étrange, *zieg* retourné — L'anglais *bower*, tonnelle, est l'allemand *Bauer*, notre cage à oiseaux.

Je sais que les sanscritistes sont tout autrement outillés que moi pour dériver l'étymologie de ses

sources ; mais je conserve néanmoins l'espoir qu'il a été réservé à mon dilettantisme en la matière de cueillir maint petit fruit.

LES BELLES-LETTRES ET LES LETTRÉS

Quand on voit le nombre et la variété des établissements d'instruction et l'énorme affluence d'élèves et de maîtres, on pourrait croire que l'espèce humaine se soucie beaucoup d'examen et de vérité. Mais ici aussi l'apparence est trompeuse. Les maîtres enseignent pour gagner de l'argent et aspirent non à la sagesse, mais à son semblant et au crédit qu'elle donne. Les élèves n'apprennent pas en vue du savoir et de la pénétration d'esprit, mais pour pouvoir bavarder et se donner des airs. Tous les trente ans émerge ainsi une nouvelle génération de blancs-becs ignorants de tout, qui veulent dévorer sommairement, à la hâte, les résultats du savoir humain accumulé à travers les siècles, et qui ensuite se prétendent plus habiles que le passé tout entier. Dans ce dessein ils fréquentent les Universités et mettent la main sur les livres, — sur les plus récents, — comme étant de leur époque et de leur âge. Courts et nouveaux, voilà ce qu'il leur faut ! comme eux-mêmes sont nouveaux. Ensuite ils jugent à corps perdu. — Quant aux études faites en vue du pain à gagner, je n'en ai même pas dit un mot ici.

Étudiants et lettrés de toute espèce et de tout âge visent en général à l'information, non à la pénétration. Ils mettent leur honneur à avoir une notion de tout, de toutes les pierres, de toutes les plantes, de toutes les batailles, de toutes les expériences, de tous les livres sans exception. Que

l'information soit seulement un moyen de pénétration, qu'elle ait par elle-même peu ou point de valeur, cela ne leur vient pas à l'idée ; ils ne songent pas que c'est la manière de penser qui caractérise la tête philosophique. En présence de l'importante érudition de ces savantasses, je me dis parfois : « Oh ! combien faut-il avoir eu peu à penser, pour avoir pu lire autant ! » Même quand on rapporte que Pline l'Ancien lisait ou se faisait lire constamment, à table, en voyage, au bain, je ne puis m'empêcher de me demander si les idées personnelles lui ont manqué à tel point, que les idées d'autrui dussent lui être infusées sans relâche : comme on présente un « consommé » à un phtisique, pour le maintenir en vie. Et la crédulité sans jugement de cet écrivain, non moins que son style souverainement rebutant, difficile à comprendre, qui a l'air de vouloir économiser le papier et sent les extraits de lectures, ne sont de nature à me donner une haute idée de sa faculté de penser.

Si lire et apprendre beaucoup est préjudiciable au penser personnel, écrire et enseigner beaucoup déshabitue de la clarté, et, par là même, de la profondeur du savoir et de la compréhension ; on n'a pas le temps de les acquérir. Alors les mots et les phrases doivent combler, dans le style, les lacunes de la connaissance. C'est cela, et non la sécheresse du sujet, qui rend la plupart des livres si ennuyeux. On prétend qu'un bon cuisinier pourrait donner du goût même à une vieille semelle de botte. Un bon

écrivain peut, de même, rendre intéressant le sujet le plus aride.

Pour l'immense majorité des lettrés, le savoir est un moyen, non un but. Voilà pourquoi ils ne feront jamais rien de grand. Le savoir doit être un but pour celui qui le cultive, et tout le reste, même l'existence, seulement un moyen. Tout ce qu'on ne cultive pas pour la chose elle-même, on ne le cultive qu'à moitié, et la véritable excellence, dans les œuvres de tout genre, ne peut réaliser que ce qui a été produit pour soi-même, et non en vue de buts ultérieurs. De même, celui-là seul parviendra à des vues nouvelles et fondamentales, qui dirige ses études avec des idées personnelles, sans se soucier de celles des autres. Mais les lettrés, en général, étudient dans le dessein de pouvoir enseigner et écrire. Aussi leur tête ressemble-t-elle à un estomac et à des intestins qui rejettent les aliments sans les digérer. Pour cette raison, leur enseignement et leurs écrits seront aussi de peu d'utilité. Ce n'est pas avec des déjections non digérées, mais seulement avec le lait qui s'est isolé du sang même, qu'on peut nourrir les autres.

La perruque est bien le véritable symbole du pur et simple lettré. Elle orne la tête d'une masse abondante de cheveux étrangers, les vrais faisant défaut. Ainsi l'érudition, qui pare celui-là, consiste en une grande masse d'idées étrangères, qui ne l'habillent pas si bien et si naturellement, ne s'adaptent pas si utilement à tous les cas et à toutes les fins, ne sont pas si solidement enracinées ni remplacés aussitôt, une fois épuisées, par d'autres

de la même source, que celles sorties du fonds personnel même. Aussi Sterne, dans *Tristram Shandy*, a-t-il eu l'audace d'affirmer : « *An ounce of a man's own wit is worth a tun of other people's* ». [Une once d'esprit personnel vaut deux mille livres d'esprit d'autrui].

L'érudition la plus étendue est en réalité au génie ce qu'est un herbier au monde toujours en travail, éternellement frais et jeune, éternellement changeant des plantes ; et il n'y a pas de plus grand contraste que celui qui existe entre l'érudition du commentateur et la naïveté enfantine de l'auteur ancien.

Dilettantes, dilettantes : c'est le terme de mépris appliqué à ceux qui cultivent une science ou un art avant tout pour la joie qu'ils en éprouvent, *per il loro diletto*, par ceux qui s'y sont mis en vue du profit ; car ceux-ci ne sont alléchés que par la perspective de l'argent à gagner. Ce mépris repose sur la basse persuasion où ils sont que personne n'entreprendrait sérieusement une chose, si l'on n'y était poussé par le besoin, la faim, ou quelque instinct de ce genre. Le public est animé du même esprit et se range en conséquence au même avis ; de là son respect habituel pour les « gens du métier », et sa défiance des dilettantes. En réalité, au contraire, le dilettante considère la chose comme un but ; l'homme du métier, seulement comme un moyen. Mais celui-là seul qui s'intéresse directement à une chose et qui la pratique par amour, *con amore*, la prendra tout à fait au sérieux.

C'est de ces hommes-là, et non des mercenaires, que sont toujours sorties les plus grandes choses.

C'est ainsi que Gœthe fut aussi un dilettante en ce qui concerne la théorie des couleurs. Un petit mot ici à ce sujet.

La sottise et la méchanceté sont permises : *ineptire est juris gentium*. Mais parler de sottise et de méchanceté est un crime, une atteinte révoltante aux bonnes mœurs et à toutes les convenances. Sage mesure ! Cependant je dois la négliger cette fois-ci, pour parler en allemand aux Allemands, c'est-à-dire nettement. J'ai en effet à dire que le sort de la théorie des couleurs de Gœthe est une preuve criante ou de la déloyauté, ou du manque complet de discernement du monde savant allemand. Ces deux nobles qualités se sont sans doute prêté ici la main. Le grand public cultivé cherche à bien vivre et à se distraire, et rejette en conséquence tout ce qui n'est pas roman, comédie ou poésie. Pour lire une fois en vue de s'instruire, par exception, il attend en premier lieu une lettre signée et scellée de ceux qui ont le plus autorité pour décider si la chose est vraiment instructive. Et ceux qui ont le plus d'autorité, pense-t-il, ce sont les gens du métier. Il confond ceux qui vivent d'une chose avec ceux qui vivent pour une chose, — quoiqu'elles soient rarement les mêmes. Diderot a déjà dit, dans le *Neveu de Rameau*, que ceux qui enseignent une science ne sont pas ceux qui la comprennent et la pratiquent sérieusement, vu qu'il ne reste pas à ceux-ci de temps pour l'enseigner. Les autres vivent

seulement de la science ; elle est pour eux une bonne vache qui leur donne du lait[41]. Quand le plus grand esprit d'une nation a fait d'une chose l'étude capitale de sa vie, comme Gœthe de la théorie des couleurs, et que cette chose ne rencontre pas l'approbation, il est du devoir des gouvernements, qui salarient des Académies, de charger celles-ci de faire examiner la chose par une commission ; c'est ce qui arrive en France pour des cas infiniment moins importants. Ou bien, à quoi serviraient ces Académies, qui affichent tant d'orgueil, et où siègent néanmoins tant de vaniteux imbéciles ? Des vérités nouvelles et importantes, il est rare qu'elles en trouvent ; elles devraient donc être au moins capables de juger des travaux très sérieux, et être forcées d'en parler *ex officio*. En attendant, M. Link, membre de l'Académie de Berlin, nous a donné un échantillon de sa vigueur de jugement académique dans ses *Propylées de l'histoire naturelle*, t. I, 1836. Convaincu *a priori* que son collègue d'Université Hegel est un grand philosophe, et que la théorie des couleurs de Gœthe est un bousillage, il les rapproche ainsi tous deux (p. 47) : « Hegel s'épuise dans les sorties les plus immodérées, quand il s'agit de Newton, peut-être par condescendance — une vilaine chose mérite un vilain nom — pour Gœthe ». Ainsi, ce M. Link a l'aplomb de parler de la condescendance d'un misérable charlatan envers le plus grand esprit de la nation ! Je transcris, comme

---

[41] Schopenhauer aura lu cela ailleurs ; en tout cas, le *Neveu de Rameau* ne renferme aucun passage qui rappelle celui-ci. (Le trad.)

échantillons de sa vigueur de jugement et de son outrecuidance ridicule, les passages suivants du même livre, qui éclairent le précédent : « Hegel dépasse en profondeur tous ses prédécesseurs ; on peut dire que leur philosophie disparaît devant la sienne » (p. 32). Et notre critique termine ainsi son exposé de la misérable arlequinade jouée en chaire par Hegel (p. 44) : « C'est le monument sublime, aux assises profondes, de la plus haute pénétration métaphysique que la science connaisse. Des mots tels que ceux-ci : « Le penser de la nécessité est la liberté ; l'esprit se crée un monde de moralité où la liberté redevient nécessité », des mots tels que ceux-ci remplissent de respect l'esprit qui s'en approche, et, une fois bien reconnus, assurent à celui qui les a proférés l'immortalité ». Comme ce M. Link est non seulement membre de l'Académie de Berlin, mais compte aussi parmi les notabilités, peut-être les célébrités, de la république des lettres allemande, ces assertions, que personne n'a blâmées, peuvent servir aussi d'échantillon de vigueur de jugement allemande et de justice allemande. Ensuite on comprendra mieux comment il a pu se faire que mes écrits, pendant plus de trente ans, n'aient pas été jugés dignes d'un coup d'œil.

Le lettré allemand est trop pauvre, d'autre part, pour pouvoir être droit et honnête. Aussi pirouetter, serpenter, s'accommoder et renier ses convictions, enseigner et écrire ce qu'il ne croit pas, ramper, flatter, se ranger d'un parti ou d'une coterie, prendre en considération ministres, grands, collègues, étudiants, libraires, critiques, bref, tout

plutôt que la vérité et les services rendus aux autres, c'est là sa conduite et sa méthode. Il devient ainsi le plus souvent un drôle rempli d'égards. Par suite de cela, la déloyauté a pris aussi une telle prédominance dans la littérature allemande en général et dans la philosophie en particulier, qu'on est en droit d'espérer qu'elle a atteint le point où, devenue incapable de tromper désormais personne, elle restera sans effet.

Les choses se passent dans la république des lettres comme dans les autres républiques : on aime un homme simple qui suit tranquillement sa route et ne veut pas être plus malin que les autres. On se réunit contre les excentriques, qui sont un danger, et on a en cela la majorité — et quelle majorité ! — de son côté.

Dans la république des lettres les choses se passent, en somme, comme dans la république mexicaine, où chacun ne songe qu'à son avantage, recherche la considération et la puissance personnelles, sans se soucier nullement de l'ensemble de la nation, qui marche à sa ruine. De même, dans la république des lettres, chacun cherche à ne faire valoir que lui-même, en vue d'obtenir de la considération. Le seul point sur lequel ils s'accordent tous, c'est de ne pas laisser surgir une tête véritablement éminente, au cas où elle se montrerait ; car elle menacerait toutes les autres. Comment, avec cela, l'ensemble des connaissances trouve son compte, il est facile de le deviner.

Entre les professeurs et les lettrés indépendants a existé de tout temps un certain antagonisme qui pourrait peut-être s'expliquer par celui qui règne entre chiens et loups.

Les professeurs ont, par leur situation, de grands avantages pour se faire connaître de leurs contemporains. Les lettrés indépendants, par contre, ont de grands avantages pour se faire connaître de la postérité. Pour cela, en effet, il faut, parmi d'autres choses beaucoup plus rares, aussi un certain loisir et une certaine indépendance.

Comme il se passe beaucoup de temps avant que l'humanité décide à qui elle doit accorder son attention, tous deux peuvent agir parallèlement.

En somme, l'engrais à l'écurie du métier de professeur est ce qui convient le mieux aux ruminants. Ceux qui, par contre, reçoivent leur nourriture des mains de la nature, se trouvent mieux au grand air.

La majeure partie du savoir humain, en chaque branche, n'existe que sur le papier, c'est-à-dire dans les livres, cette mémoire sur papier de l'humanité. Seule une petite partie de ce savoir est, à chaque moment donné, véritablement vivante dans certaines têtes. Cela provient surtout de la brièveté et de l'incertitude de la vie, comme de la paresse des hommes et de leur amour du plaisir. Chaque génération, qui s'écoule si rapidement, atteint du savoir humain juste ce qu'il lui faut. Elle disparaît

bientôt. La plupart des lettrés sont très superficiels. Puis suit une nouvelle génération pleine d'espoir, qui ne sait rien, et doit tout apprendre à partir des éléments ; elle aussi s'assimile autant de choses qu'elle peut en saisir ou en utiliser pour son court voyage, et disparaît à son tour. Ce serait donc bien fâcheux pour le savoir humain, si l'écriture et l'imprimerie n'existaient pas. Aussi les bibliothèques sont-elles la seule mémoire sûre et durable de la génération humaine, dont chaque membre pris à part n'a qu'une mémoire très limitée et incomplète. Voilà pourquoi la plupart des lettrés ne tiennent pas plus à laisser examiner leur savoir que les marchands leurs livres.

Le savoir humain s'étend à perte de vue ; et des choses qu'il serait désirable de connaître, c'est à peine si un seul homme en possède la millième partie.

Les sciences ont donc pris une telle extension, que, pour y faire quelque chose, il faut cultiver seulement une branche spéciale, et négliger toutes les autres. Alors, dans sa spécialité, on dépassera évidemment le vulgaire, mais pour tout le reste on en fera partie. Qu'à cela s'ajoute, comme le cas devient de plus en plus fréquent, l'abandon des langues anciennes, qu'il ne sert à rien d'apprendre à moitié, et qui mettra fin à la culture générale des humanités, — alors nous verrons des lettrés qui, en dehors de leur branche spéciale, seront de vrais ânes.

Un spécialiste de ce genre est analogue à l'ouvrier de fabrique qui, sa vie durant, ne fait rien d'autre qu'une vis déterminée, ou un crochet, ou une poignée pour un outil déterminé, ou pour une machine, et acquiert ainsi une virtuosité incroyable. On peut aussi comparer le lettré spécial à un homme qui habite sa propre maison, mais n'en sort jamais. Dans sa maison il connaît tout exactement, chaque petit escalier, chaque coin et chaque poutre ; — à peu près comme le *Quasimodo* de Victor Hugo connaît l'église Notre-Dame ; mais, hors de cette maison, tout lui est étranger. — La véritable culture humaine exige absolument, au contraire, de l'universalité et un coup d'œil large, c'est-à-dire, pour un lettré au sens élevé du mot, un peu de polyhistoire. Mais pour être complètement philosophe, il faut rapprocher dans sa tête les pôles les plus éloignés du savoir humain : autrement, où pourraient-ils se rencontrer ?

Des esprits de premier ordre ne seront jamais des spécialistes. L'existence dans son ensemble s'offre à eux comme un problème à résoudre, et chacun y ouvrira à l'humanité, sous n'importe quelle forme et de n'importe quelle façon, des horizons nouveaux. Car celui-là seul peut mériter le nom de génie, qui prend le grand, l'essentiel et le général pour thème de ses travaux, et non celui qui passe sa vie à expliquer quelque rapport spécial des choses entre elles.

L'abolition du latin comme langue savante universelle, et l'introduction en son lieu et place de

l'esprit de clocher des littératures nationales, a été pour la science, en Europe, un véritable malheur. Avant tout, parce que la langue latine seule y créait un public savant universel à l'ensemble duquel s'adressait directement chaque livre qui se publiait. Mais aujourd'hui le nombre des cerveaux pensants et capables de jugement de l'Europe entière est déjà si petit, que si l'on mutile et disperse encore leur auditoire par les frontières des langues, on affaiblit à l'infini leur action bienfaisante. Et les traductions, fabriquées par des apprentis littéraires d'après un choix tel quel des éditeurs, dédommagent mal de la disparition d'une langue savante universelle. Voilà pourquoi la philosophie de Kant, après un court éclat, est restée enfoncée dans le marais de l'entendement allemand, tandis qu'au-dessus de ce marais les feux-follets de la fausse science de Fichte, de Schelling, et enfin de Hegel, ont agité leur petite flamme vacillante. Voilà pourquoi on n'a pas rendu justice à la théorie des couleurs de Gœthe. Voilà pourquoi je suis resté inaperçu. Voilà pourquoi la nation anglaise, si intelligente et si forte de jugement, est dégradée aujourd'hui encore par la bigoterie et la tutelle cléricale les plus honteuses. Voilà pourquoi la physique et la zoologie françaises, si célèbres, manquent de l'appui et du contrôle d'une métaphysique suffisante et digne. Et l'on pourrait citer d'autres exemples. De ce grand désavantage en surgira bientôt un autre bien plus grand encore : la cessation de l'étude des langues anciennes. Est-ce que, dès maintenant, on ne les abandonne pas de plus en plus en France, et même en Allemagne ! Qu'entre 1830 et 1840 le *Corpus*

juris ait déjà été traduit en allemand, c'était là un signe indéniable de l'entrée de l'ignorance à la base de toute érudition, — la langue latine, — c'est-à-dire de la barbarie. A présent les choses sont allées si loin, qu'on publie les auteurs grecs, et même latins, avec des notes en allemand, ce qui est une saleté et une infamie. Le véritable motif de la chose, quelque raison que puissent alléguer ces messieurs, c'est que les commentateurs ne savent plus écrire en latin, et que la chère jeunesse marche volontiers, à leurs côtés, dans la voie de la paresse, de l'ignorance et de la barbarie. Je m'étais attendu à voir les journaux littéraires fouailler comme il convient ce procédé. Mais quel n'a pas été mon étonnement, en constatant que, loin de le blâmer, on l'a trouvé absolument rationnel ! Cela prouve que les critiques sont, eux aussi, des gaillards ignorants, ou bien des compères dos commentateurs ou de l'éditeur. Et l'abjection la plus rampante est complètement chez elle dans toute la littérature allemande.

Une vilenie spéciale, qui se risque de plus en plus audacieusement au jour, et que je dois encore prendre à parti, c'est de citer en traduction allemande, dans les livres scientifiques et dans les publications savantes, émanant même des Académies, des passages d'auteurs grecs, et même (*proh pudor !*) d'auteurs latins. Fi ! Écrivez-vous pour des cordonniers et des tailleurs ? Je le crois : en vue d'obtenir un très fort « débit ». Alors permettez-moi de remarquer très respectueusement que vous êtes à tous les points de vue de vulgaires drôles. Ayez plus d'honneur dans les entrailles et

moins d'argent dans la poche, et laissez sentir à l'ignorant son infériorité, au lieu de faire des courbettes devant son escarcelle. Les traductions allemandes remplacent les auteurs grecs et latins juste comme la chicorée remplace le café, et, de plus, on ne doit nullement se fier à leur exactitude.

Si l'on en arrive là, adieu, alors, humanisme, goût noble et sens élevé ! La barbarie revient, en dépit des chemins de fer, des fils électriques et des aérostats. Enfin, nous perdons encore par là un avantage dont tous nos ancêtres ont joui. Le latin, en effet, ne nous ouvre pas seulement l'antiquité romaine ; il nous ouvre non moins directement tout le moyen âge des pays européens, et les temps modernes jusque vers 1750. C'est ainsi que, par exemple, Scot Erigène au IXe siècle, Jean de Salisbury au XIIe, Raimond Lulle au XIIIe, et cent autres, me parlent directement dans la langue qui, dès qu'ils pensaient à des sujets scientifiques, leur était naturelle et propre. Ils s'approchent aujourd'hui encore tout près de moi ; je suis en contact immédiat avec eux et j'apprends à les connaître véritablement. Qu'adviendrait-il si chacun d'eux avait écrit dans la langue de son pays, telle qu'elle existait de son temps ? Je ne comprendrais pas la moitié de leur œuvre, et un contact intellectuel réel avec eux serait impossible. Je les verrais comme des ombres dans le lointain horizon, ou même à travers le télescope d'une traduction. C'est pour empêcher cela que Bacon de Verulam — il le dit expressément — a traduit lui-même en latin ses *Essais* sous ce titre : *Sermones fideles*. Ajoutons

pourtant que Hobbes l'y a aidé. (Voir *Thomas Hobbesii Vita*, p. 22, Carolopoli, 1681.)

Remarquons ici, en passant, que le patriotisme, s'il prétend s'affirmer dans le domaine des sciences, est un très vilain drôle qu'il faut flanquer à la porte. Qu'y a t-il de plus impertinent, en effet, alors que s'agitent des questions purement et universellement humaines, et que la vérité, la clarté et la beauté doivent seules être en jeu, de prétendre mettre dans le plateau de la balance votre prédilection pour la nation à laquelle vous vous flattez d'appartenir ; et, en vertu de cette considération, tantôt de faire violence à la vérité, tantôt de se montrer injuste à l'égard des grands esprits des nations étrangères, pour préconiser les esprits inférieurs de sa propre nation ? Des exemples de ce bas sentiment se rencontrent chaque jour chez les écrivains de toutes les nations de l'Europe. Aussi Yriarte l'a-t-il déjà raillé dans la XXXe fable de son ravissant recueil[42].

[42] Don Tomas de Yriarte, le poète espagnol de la seconde moitié du XVIIIe siècle, auteur des *Fabulas litterarias*, qui ont exercé sur le goût de ses concitoyens une influence analogue à celle des préceptes de Boileau en France, et ont été traduites en beaucoup de langues. La fable à laquelle Schopenhauer fait allusion est intitulée : *El avestruz, el dromedario y la zorra*, et se résume en cette morale : *Tambien en la literatura suele dominar el espiritu de paisonage*. (L'autruche, le dromadaire et le renard : en littérature aussi domine habituellement l'esprit de clocher). (Le trad.)

Pour améliorer la qualité des étudiants aux dépens de leur quantité déjà très surabondante, la loi devrait décider ceci :

1° Nul ne peut avant sa vingtième année suivre les cours d'une Université. On devra d'abord passer un *examen rigorosum* dans les deux langues anciennes, avant d'obtenir son immatriculation. Celle-ci exempte du service militaire, et elle constitue les premières « récompenses des doctes fronts » (*doctarum praemia frontium*). Un étudiant a beaucoup trop à apprendre pour qu'il puisse perdre de gaieté de cœur une année ou même davantage au métier militaire, si opposé à sa vocation ; — sans ajouter que son dressage dans les rangs détruirait le respect que chaque illettré doit, du premier au dernier, au lettré. Raupach a mis sur la scène ce système barbare, dans sa comédie intitulée : *Il y a cent ans* (*Vor hundert Jahren*), où il nous montre la brutalité astucieuse du « vieux Dessauer » envers un candidat[43]. L'exemption si

[43] Voir, entre autres, l'acte Ier, scène IV, de cet amusant « tableau de mœurs comiques », comme le sous-intitule son auteur, le fécond dramaturge Ernest Raupach (1784-1852). Le prince Léopold d'Anhalt-Dessau (1676-1747), le « vieux Dessauer », nom sous lequel le connaît l'histoire, cousin et favori du roi Frédéric-Guillaume 1er, feld-maréchal de l'Empire, créateur de l'infanterie prussienne, a laissé le souvenir d'un soldat aussi capable et intrépide que d'un individu grossier. Il épousa la fille d'un apothicaire qu'il aimait, et que l'empereur éleva au rang d'altesse. Il haïssait de toute la haine d'un homme d'action peu lettré les jeunes gens qui suivaient les cours des Universités, et il défendit à « ces gens insolents, les étudiants », dans un ordre du jour resté

naturelle du service militaire pour les classes lettrées n'entraînera pas la ruine des armées ; elle diminuera simplement le nombre des mauvais médecins, des mauvais avocats, des mauvais juges, des maîtres d'école ignorants et des charlatans de toute espèce. Cela est d'autant plus certain, que chaque acte de la vie de soldat exerce une influence démoralisante sur le futur lettré.

2° La première année d'Université, on suivra exclusivement les cours de la Faculté de philosophie, et on ne sera pas admis, avant la deuxième année, à suivre ceux des trois Facultés supérieures. Ensuite les théologiens devront leur consacrer deux années, les juristes trois, les médecins quatre. Par contre, dans les lycées, l'enseignement pourra rester limité aux langues anciennes, à l'histoire, aux mathématiques et au style allemand, et être d'autant plus solide particulièrement en ce qui concerne le grec et le latin. Seulement, comme le goût des mathématiques est un goût tout spécial, qui ne marche pas de pair avec les autres facultés d'un cerveau, qui n'a même rien de commun avec elles[44], il faudra, pour

---

célèbre, de regarder les recrues faire l'exercice, parce qu'ils se moquaient d'elles. Le « vieux Dessauer » est un type de soudart coulé dans le même moule que plus tard celui du « vieux Blucher ». Varnhagen von Ense a donné de lui une biographie très intéressante. (Le trad.)

[44] W. Hamilton a publié à ce sujet, dans l'*Edinburg Review* de janvier 1836, à l'occasion d'un livre de Whewell, un bel article, qu'il a reproduit plus tard, en le signant, avec quelques autres études. Cet article a été traduit en allemand, l'année de son

l'enseignement mathématique, classifier d'une façon toute spéciale les élèves. Ainsi, celui qui pour le reste fait partie de la classe d'élite, pourra suivre en mathématiques la troisième, sans affront pour lui, et *vice versa*. C'est par ce seul moyen que chacun peut, selon la mesure de ses forces dans cette science particulière, en apprendre quelque chose.

Il est probable que les professeurs, qui se préoccupent plus de la quantité des étudiants que de leur qualité, n'appuieront pas les deux propositions précédentes, non plus que cette troisième : les promotions au grade de docteur devraient être absolument gratuites, afin que la dignité de docteur, discréditée par l'âpreté au gain des professeurs, redevînt en honneur. Alors, les docteurs devraient être dispensés par la suite des examens professionnels.

---

apparition, sous ce titre : *Ueber den Wert und Unwert der Mathematik* (Sur la valeur et la non-valeur des mathématiques.)

LE JUGEMENT, LA CRITIQUE, LES APPLAUDISSEMENTS ET LA GLOIRE

Kant a exposé son esthétique dans sa *Critique du jugement*. Conformément à son exemple, j'ajouterai aussi, dans ce chapitre, à mes observations esthétiques, une petite critique du jugement, mais seulement du jugement empirique. Ce sera surtout pour dire que, le plus souvent, il n’existe pas; il est, en effet, un oiseau presque aussi rare que le phénix, qui n’apparaît que tous les cinq cents ans.

On désigne par le mot *goût*, choisi sans beaucoup de goût, cette trouvaille, ou cette simple constatation de la *vérité esthétique,* qui s’opère sans l’application d’une règle : soit qu’aucune règle ne s’étende jusque-là, ou que cette règle ne fût pas connue de l’exécutant, dans l’espèce un simple critique. Au lieu de goût on pourrait dire sentiment esthétique, si cela ne renfermait pas une tautologie.

Le goût, qui comprend et juge, est en quelque sorte le côté féminin par rapport au côté masculin du talent productif, ou génie. Incapable de rien produire, il consiste dans la faculté de recevoir, c’est-à-dire de reconnaître le juste, le beau, le convenable comme tels, — et aussi leurs contraires. Il doit donc distinguer le bon du mauvais, trouver et apprécier celui-là, et rejeter celui-ci.

Les écrivains peuvent se partager en étoiles filantes, en planètes et en étoiles fixes. Les

premières produisent les effets bruyants de courte durée : on regarde, on crie : « Voyez ! », et elles ont disparu à jamais. Les secondes — les étoiles errantes et voyageuses — ont beaucoup plus de consistance. Elles brillent, quoique seulement par suite de leur rapprochement, d'une manière souvent plus vive que les étoiles fixes, et les non connaisseurs les confondent avec celles-ci. En attendant, elles doivent aussi bientôt vider la place ; elles n'ont en outre qu'une lumière empruntée et une sphère d'action limitée sur leurs compagnes de route (les contemporains). Elles cheminent et changent : elles n'ont à leur disposition qu'une période de quelques années. Les troisièmes seules sont immuables, tiennent solidement au firmament, ont leur lumière propre, agissent à une époque comme à l'autre, vu que, n'ayant pas de parallaxe, elles ne modifient pas leur aspect par la modification de notre point de vue. Elles n'appartiennent pas, comme les précédentes, à un système (une nation seulement) ; elles appartiennent au monde entier. Mais précisément à cause de la hauteur où elles sont placées, leur lumière, avant d'être visible de la terre, a le plus souvent besoin de beaucoup d'années.

Pour mesurer un génie, il ne faut pas prendre les défauts de ses productions, ou ses œuvres les plus faibles, et lui assigner ensuite un rang inférieur; il ne faut prendre que ce qu'il a d'excellent. Car même dans la sphère de l'intellectuel, comme dans les autres sphères, la faiblesse et les travers de la nature humaine forment une couche si adhérente, que l'esprit le plus brillant lui-même ne peut pas

toujours s’en défendre. De là les énormes défauts qu’on relève jusque dans les œuvres des plus grands hommes ; c’est le *quandoque bonus dormitat Homerus* d’Horace.

Ce qui, au contraire, distingue le génie et devrait être sa mesure, c’est la hauteur à laquelle il a pu s’élever, alors que le temps et l'occasion lui étaient favorables, hauteur qui reste inaccessible aux talents ordinaires. De même, il est très hasardeux de comparer ensemble des grands hommes dans le même genre, par exemple de grands poètes, de grands musiciens, de grands philosophes, de grands artistes; on est, en effet, malgré soi, presque toujours injuste, au moins pour le moment. En appréciant le mérite particulier de celui-ci, on trouve aussitôt qu’il manque à celui-là, d’où rabaissement du second. Mais s’il est question du mérite particulier de celui-ci, tout différent de celui de l’autre, on le cherchera en vain chez le premier : de sorte que c’est à son tour d’être injustement rabaissé.

Il y a des critiques qui s’imaginent être en possession de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Ils prennent leur trompette d’enfant pour la trompette de la Renommée.

Une médecine n’atteint pas son but, quand la dose est trop forte. Il en est de même des réprimandes et des critiques, quand elles dépassent la mesure de la justice.

Le malheur, pour le mérite intellectuel, c’est qu’il doit attendre que le bon soit loué par ceux qui ne produisent eux-mêmes que du mauvais; oui, c’est qu’il doit recevoir sa couronne des mains du jugement humain, — une qualité aussi inhérente à la plupart des hommes, que la vertu prolifique au castrat. Cela veut dire que ce n’est qu’un faible et infécond semblant ; aussi elle-même se range-t-elle déjà parmi les dons naturels rares. Voilà pourquoi La Bruyère a dit avec autant de grâce que, malheureusement, de vérité : « Après l’esprit de discernement, ce qu’il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles ». Esprit de discernement, et en conséquence jugement, voilà ce qui manque. Les hommes ne savent pas distinguer le vrai du faux, l’avoine de la paille, l’or du cuivre, et ne se rendent pas compte de l’immense abîme qui existe entre un cerveau ordinaire et un cerveau des plus rares. Le résultat se traduit par le fâcheux état de choses exprimé dans ces deux vers à la vieille mode :

C'est le destin des grands hommes sur cette terre,
D’être appréciés par nous seulement quand ils ne sont plus.

Le vrai et l’excellent, dès qu’ils apparaissent, se voient barrer la route par le mauvais, qui a déjà pris leur place, et qui triomphe à leur détriment. Et si, longtemps après, à la suite d’une lutte pénible, ils réussissent à revendiquer leur rang et à conquérir l’estime, on ne tardera pas de nouveau à mettre à

leur remorque un imitateur maniéré, niais et lourd, qu'on élèvera tout tranquillement sur le pavois, auprès du génie. On ne fait pas la différence, et l'on voit très sérieusement en lui un esprit du même calibre. Aussi Yriarte commence-t-il sa XXVIIIe fable en ces termes :

Siempre acostumbra bacer el vulgo necio
De lo bueno y Io malo igual apfecio.

[Le sol vulgaire a toujours coutume
De faire un cas égal du bon et du mauvais.]

C'est ainsi que même les drames de Shakespeare, immédiatement après la mort de celui-ci, durent faire place à ceux de Ben Jonson, Massinger, Beaumont et Fletcher, et furent écartés par ceux-ci pendant un siècle. C'est ainsi que la sérieuse philosophie de Kant disparut devant les hâbleries patentes de Fichte, l'éclectisme de Schelling et le radotage pitoyablement bigot et douceâtre de Jacobi[45], jusqu'à ce qu'on en vint au point de mettre au même niveau que Kant, même à un niveau beaucoup plus élevé, un charlatan absolument déplorable, Hegel. Même dans une sphère accessible à tous, nous voyons l'incomparable Walter Scott

---

[45] Frédéric-Henri Jacobi (1743-1819), qui fut lié intimement avec Gœthe, et dont les œuvres les plus remarquables sont les deux romans intitulés les *Papiers d'Allwill* et *Woldemar,* est avant tout un philosophe, qui considérait le sentiment intime comme l'unique critérium de la vérité, et qui mêlait à ses idées plus ou moins originales une forte dose de piétisme mystique. (Le trad.)

dépossédé peu à peu, par des imitateurs indignes, de la faveur du grand public. Celui-ci n'a jamais, au fond, le sens de l'excellent, et par conséquent aucune idée de la rareté infinie du nombre d'hommes capables de produire vraiment quelque chose en poésie, en art ou en philosophie ; il ne se rend pas compte que leurs œuvres seules, elles seules, méritent notre attention. Aussi devrait-on mettre sous le nez des bousilleurs en poésie et en toute autre branche élevée, chaque jour, sans pitié, le

mediocribus esse poetis
Non hommes, non Di, non concessere columnæ.
[Ni les hommes, ni les dieux, ni les colonnes
N'ont permis aux poètes d'être médiocres]

Ne sont-ils pas la mauvaise herbe qui ne laisse pas pousser le froment, pour tout envahir elle-même ? C'est pourquoi les choses se passent comme les décrit si bien et avec tant d'originalité Feuchtersleben[46], mort si prématurément :

Rien, s'écrient-ils avec audace,
Rien n'est en train, rien n'est fait!
— Et les grandes choses, pendant ce temps, Mûrissent silencieusement.

Elles apparaissent : personne ne les voit,

[46] Le baron Ernest Feuchtersleben, né à Vienne en 1806, mort en 1849, à la fois poète, philosophe et médecin. Son ouvrage le plus remarquable, et qui est devenu populaire, est son *Hygiène de l'âme,* traité de l influence de l'âme sur le corps. (Le trad.)

Personne ne les discerne au milieu du bruit.
Avec une tristesse discrète
Elles passent silencieusement.

Ce manque déplorable de jugement ne se montre pas moins dans les sciences, comme le prouve la vie dure des théories fausses et déjà réfutées. Celles-ci une fois en crédit, elles défient la vérité pendant des demi-siècles, voire des siècles entiers, comme une jetée de pierres défie les vagues de la mer. Au bout de cent ans, Copernic n'avait pas encore écarté Ptolémée. Bacon de Verulam, Descartes, Locke, ne se sont fait jour que très lentement et très tard. (Qu'on lise la préface célèbre de *l'Encyclopédie,* par d'Alembert). Newton de même : on peut voir avec quelle acrimonie et quel mépris Leibnitz combat son système de la gravitation dans sa controverse avec Clarke (particulièrement aux §§ 35, 113, 118, 120,122, 128). Bien que Newton ait survécu près de quarante ans à la publication de ses *Principes*, sa doctrine n'avait obtenu en Angleterre, à sa mort, qu'un succès très limité, et, en dehors de sa patrie, il ne comptait pas vingt adhérents, s'il faut en croire ce que dit Voltaire dans son introduction à l'exposé de sa doctrine. C'est cet exposé qui a le plus contribué à faire connaître en France son système, près de vingt ans après sa mort. Jusque-là on tenait fermement, résolument, patriotiquement, dans ce pays, aux tourbillons cartésiens, alors que cette même philosophie cartésienne, seulement quarante ans auparavant, était encore interdite dans les écoles françaises. D'autre part, le chancelier d'Aguesseau refusa l'*imprimatur* à l'exposé du

newtonianisme par Voltaire. Par contre, l'absurde théorie des couleurs de Newton règne de nos jours encore en maîtresse, quarante ans après l'apparition de la théorie de Gœthe. Hume, quoique s'étant manifesté très tôt et ayant écrit d'une façon tout à fait populaire, est resté ignoré jusqu'à sa cinquantième année. Kant, qui a écrit et professé toute sa vie, ne devint célèbre qu'après l'âge de soixante ans.

Les artistes et les poètes ont plus beau jeu que les penseurs, parce que leur public est au moins cent fois plus étendu. Cependant, que valaient Mozart et Beethoven de leur vivant ? Et Dante ? Et Shakespeare lui-même ? Si les contemporains de ce dernier avaient en aucune façon reconnu sa valeur, nous aurions du moins de lui, vu l'épanouissement de la peinture à cette époque, *un* bon et authentique portrait, tandis que nous ne possédons que des portraits absolument douteux, une très mauvaise gravure en taille-douce, et un buste funéraire plus mauvais encore[47]. De même, ses autographes subsisteraient par centaines, tandis qu'ils se bornent à quelques signatures judiciaires. Tous les Portugais sont encore fiers de Camoëns, leur unique poète; mais il vivait d'aumônes, qu'un jeune nègre ramené par lui des Indes recueillait le soir dans la rue à son intention. Avec le temps, sans doute *(tempo è galantuomo),* pleine justice sera rendue à chacun,

47 A. Wiwell, *An Inquiry into the History, Authenticity and Characteristics of Shakespeare's Portraits*, with 21 Engravings. - London, 1836.

mais aussi tard et aussi lentement que jadis par la Chambre impériale, et la condition sous-entendue est qu'on ne soit plus vivant. On suit à la lettre la prescription de Jésus fils de Sirach[48] (chap. XI, 28) : « *Ante mortem ne laudes hominem quemquam* ». Celui qui a créé des œuvres immortelles doit donc leur appliquer, pour sa consolation, le mythe hindou, en vertu duquel les minutes de la vie des immortels, sur la terre, paraissent des années, tandis que les années terrestres ne sont que des minutes des immortels.

Le manque de jugement déploré ici s'accuse aussi par le fait que, en chaque siècle, à la vérité, on honore les œuvres excellentes des époques antérieures, mais qu'on méconnaît celles de sa propre époque ; et l'attention qui est due de droit à celles-là, on l'accorde à de méchants bousillages auxquels chaque période de dix années donne naissance, et qui provoquent le rire de la période suivante. Si donc les hommes reconnaissent si difficilement le vrai mérite, quand il se manifeste de leur temps, cela prouve qu'ils ne comprennent, ni ne goûtent, ni n'apprécient à proprement parler les œuvres du génie dont l'autorité est depuis longtemps établie, et qu'ils honorent sur parole. La preuve de celte démonstration, c'est que le mauvais, par exemple la philosophie de Fichte, une fois en crédit, maintient encore sa place pendant quelques

---

[48] Sage de la Judée, mort vers l'an 260 avant l'ère chrétienne, auteur du livre de *l'Ecclésiastique,* recueil de préceptes pour l'usage de la vie. Schopenhauer l'a déjà cité. (Le trad.)

générations. Mais s’il a pour lui un très grand public, sa chute est d’autant plus prompte.

De même que le soleil ne luit réellement que si un œil le voit, que la musique ne résonne que si une oreille la perçoit, ainsi la valeur des chefs-d'œuvre, dans l’art comme dans la science, est déterminée aussi par les rapports qu’ont avec eux les cerveaux auxquels ils s’adressent. Eux seuls possèdent le mot magique qui éveille et fait apparaître les esprits captifs dans ces œuvres. Pour le cerveau ordinaire, un chef-d’œuvre est une sorte d’armoire magique fermée, ou d’instrument dont il ne sait pas jouer et dont il ne tire que des sons incohérents, quelque illusion qu’il aime à se faire à ce sujet. Autant le même tableau diffère d’aspect, selon qu’on le voit dans un coin obscur ou que le soleil l’éclaire, autant diffère l’impression du même chef-d’œuvre, selon la capacité du cerveau qui l’interprète. Une belle œuvre requiert donc un esprit sensitif, une œuvre réfléchie un esprit pensant, pour exister et vivre réellement. Mais, hélas ! à celui qui lance une telle œuvre à travers le monde il peut arriver souvent ce qui arrive à un artificier qui, après avoir fait éclater ses merveilles longuement et péniblement préparées, apprend qu’il ne s’est pas rendu au bon endroit, et qu’il n’a eu pour spectateurs que les pupilles de l’Institution des aveugles. Cependant, il est encore en meilleure posture que s’il n’avait eu affaire qu’à un public d’artificiers comme lui : dans ce cas, si son exhibition avait été extraordinairement brillante, elle aurait pu lui coûter la vie.

La source de tout plaisir est l'homogénéité. A commencer par le sens de la beauté, notre propre espèce, et, dans celle-ci, notre propre race, sont incontestablement les plus belles pour nous. En matière de relations sociales aussi, chacun préfère nettement celui qui lui ressemble : un imbécile trouve la fréquentation d'un autre imbécile infiniment plus agréable que celle de tous les grands esprits réunis. Chacun doit donc aimer avant tout ses propres œuvres, car elles ne sont que le miroir réflexe de son propre esprit et l'écho de ses pensées. Chacun se complaira donc aux œuvres de ceux qui lui sont apparentés. Un homme plat, sec, entortillé, un petit homme, en un mot, n'accordera donc ses applaudissements sincères et vraiment sentis qu'à un homme plat, sec, entortillé; il ne se complaira qu'au verbiage. Quant aux œuvres des grands esprits, il ne les acceptera que sur la parole d'autrui, c'est-à-dire contraint par le respect; au fond du cœur elles lui déplaisent. « Elles ne lui disent rien », et le repoussent plutôt; mais il ne se l'avouera pas à lui-même. Seuls les cerveaux privilégiés peuvent goûter réellement les œuvres du génie ; mais pour les discerner d'abord, quand elles n'ont pas encore d'autorité, il faut une supériorité d'esprit remarquable. Aussi, tout ceci bien pesé, ne doit-on pas s'étonner qu'elles obtiennent si tard, et même qu'elles obtiennent jamais, les applaudissements et la gloire. Ceci également ne se produit que par un processus lent et compliqué : chaque cerveau stupide est peu à peu contraint, comme s'il était dompté, à reconnaître la supériorité de celui qui est immédiatement au-dessus de lui, et cela va en

montant toujours ainsi, jusqu'à ce qu'insensiblement le *poids* des votes domine celui de leur *nombre;* or, telle est la condition de toute gloire véritable, c'est-à-dire méritée. Mais, jusque-là, le plus grand génie, même après avoir fait ses preuves, peut rester comme un roi au milieu d'une troupe de ses propres sujets, qui ne le connaissent pas personnellement, et, pour cette raison, ne l'escorteront pas quand il n'est point accompagné de ses grands dignitaires. Nul fonctionnaire subalterne, en effet, n'a qualité pour recevoir directement ses ordres. Un tel fonctionnaire ne connaît que la signature de son supérieur, comme celui-ci celle du sien, et ainsi en montant toujours, jusque tout en haut, où le secrétaire du cabinet atteste la signature du ministre, et celui-ci celle du roi. C'est par des degrés intermédiaires analogues que passe le génie pour imposer sa gloire à la foule. Voilà pourquoi est-ce au début que l'essor de celui-ci est le plus facilement entravé. C'est que les autorités supérieures, qui ne peuvent être nombreuses, manquent le plus fréquemment. Plus on descend, au contraire, et plus grand est le nombre de ceux qui reçoivent le mot d'ordre d'en haut ; de sorte qu'il se distribue sans plus subir d'arrêt.

Nous devons nous consoler de cet état de choses, en songeant que c'est encore un bonheur que la plupart des hommes jugent non par eux-mêmes, mais sur l'autorité d'autrui. Quels jugements, en effet, émettrait-on sur Platon et Kant, sur Homère, Shakespeare et Gœthe, si chacun jugeait d'après ce qu'il possède et goûte réellement en eux, au lieu que

la force de l'autorité ne lui fasse dire ce qui sied à ce sujet, si peu que cela parte du cœur? S'il n'en était pas ainsi, le vrai mérite, dans les sphères élevées, ne pourrait absolument parvenir à la gloire. Un second bonheur, c'est que chacun a autant de jugement personnel qu'il est nécessaire pour reconnaître la supériorité de celui qui est immédiatement au-dessus de lui, et pour suivre son impulsion. De cette façon, le grand nombre finit par se soumettre à l'autorité du petit nombre, et ainsi se forme cette hiérarchie des jugements sur laquelle repose la possibilité de la gloire solide et finalement étendue. Pour la classe sociale tout à fait inférieure, qui est dans l'impossibilité absolue d'apprécier les mérites d'un grand esprit, ce n'est que le monument élevé à celui-ci qui en éveille chez elle, par une impression sensible, un vague soupçon.

Non moins, cependant, que l'absence de jugement, l'envie s'oppose aussi à la gloire du mérite dans les sphères élevées; l'envie qui, même dans les genres les plus infimes, lui fait déjà obstacle dès les premiers pas et désormais ne le quitte plus. Elle contribue considérablement à empirer le cours des choses de ce monde, et l'Arioste a raison de la dépeindre comme

Questa assai più oscura, che serena
Vita mortal, tutta d'invidia piena.

[Cette vie mortelle beaucoup plus sombre
Que sereine, toute remplie d'envie]

L'envie est l'âme de la conjuration partout florissante, silencieuse et tacite, des médiocres contre l'individu supérieur dans n'importe quelle sphère. Un individu de cette espèce, personne ne veut le voir dans son cercle d'activité, le tolérer sur son domaine. « Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs», tel est partout le mot d'ordre unanime de la médiocrité. A la rareté de l'excellent et à sa difficulté de se faire comprendre et discerner, s'ajoute donc encore ce facteur unanime de l'envie tendant à le supprimer, voire même à l'étouffer[49].

Ainsi, dès que, dans n'importe quelle sphère, un talent éminent commence à percer, tous les médiocres qui cultivent la même branche s'efforcent à l'envi de l'étouffer, de l'empêcher de se manifester et de se révéler; il semble que l'apparition de ce talent soit un crime de haute trahison à l'égard de leur incapacité, de leur platitude et de leur sottise. D'ordinaire, leur système d'étouffement réussit pour un certain temps. C'est que le génie, qui se présente à eux avec une confiance enfantine, désireux de leur plaire, n'est nullement apte à éventer les pièges et les machinations des âmes viles, qui ne se plaisent

49 Nul ne vaut pour ce qu'il est, mais pour ce que les autres font de lui. C'est par là que les médiocres arrivent à supprimer les esprits supérieurs : ils les empêchent, aussi longtemps qu'ils peuvent, de prendre leur essor.
A l'égard des mérites, il y a deux façons de procéder : ou en avoir quelques-uns, ou n'en reconnaître aucun. On préfère généralement cette seconde façon, vu sa plus grande commodité. (Note de Schopenhauer)

que dans le mal, et sont là en plein dans leur élément. Il ne les soupçonne ni ne les comprend même pas; mais ensuite, peut-être, étonné de l’accueil qui lui est fait, il commence à douter de lui, et peut alors s’égarer sur son propre compte et renoncer à ses efforts, si ses yeux ne s’ouvrent pas à temps sur ces misérables et sur leurs agissements. On n’a qu’à voir — pour ne pas aller chercher d’exemples ni trop rapprochés ni dans un lointain déjà fabuleux — comment l'envie des musiciens allemands s’est refusée, pendant toute une génération, à reconnaître la valeur du grand Rossini. N’ai-je pas entendu moi-même un jour, à une grande fête orphéonique, crier en chantant, par raillerie, à la suite de la mélodie de son immortel *Di tanti palpiti,* le menu du repas! Envie impuissante! La mélodie domina et dévora les mets vulgaires. Et, en dépit de l’envie, les merveilleuses mélodies de Rossini se sont répandues dans le monde entier, et, comme au début, elles continuent et continueront *in secula seculorum* à délecter les cœurs. On peut voir encore comment les médecins allemands, notamment les médecins qui publient des comptes rendus, montent sur leurs ergots quand un homme comme Marshal Hall laisse une fois remarquer qu’il est conscient d’avoir fait quelque chose. L’envie est l’indice certain d’une défectuosité; donc, quand elle s’en prend au mérite, de l’absence démérité. L’attitude de l’envie à l’égard des hommes supérieurs a été magnifiquement décrite par mon excellent Balthazar Gracian dans une fable étendue;

elle se trouve dans son *Discreto* sous cette rubrique : *Hombre de ostentation*[50]. Tous les oiseaux, exaspérés par la belle queue du paon, se sont conjurés contre lui. « Si nous obtenions, dit la pie, qu'il ne puisse plus faire sa maudite parade avec sa roue! Alors sa beauté serait bien vite éclipsée, car ce que personne ne voit est comme si la chose n'existait pas », etc. La vertu de la modestie n'a donc été inventée que comme arme défensive contre l'envie. Qu'il y ait en tout temps des gueux qui insistent sur la modestie et qui se réjouissent si cordialement de trouver modeste un homme de mérite, j'ai expliqué la chose dans les additions au *Monde comme volonté et comme représentation*, chap. 37[51]. L'assertion connue de Gœthe, qui irrite beaucoup de gens : « les gueux seuls sont

---

[50] Balthazar Gracian, le célèbre jésuite espagnol (1584-1658), auteur d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de morale, de poétique et de rhétorique, fort oubliés aujourd'hui, mais qui faisaient des délices des lecteurs de son temps, non seulement dans sa patrie, mais aussi en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Hongrie. Schopenhauer le revendique ici comme sien, parce qu'il avait traduit, entre 1831 et 1832, « *con amore* », dit-il lui-même, son *Oraculo manual y arte de prudencia* (traduit en français, par Amelot de la Houssaie, sous le titre de l'*Homme de cour*), pour lequel il ne trouva pas d'éditeur. Sa traduction a été publiée seulement par Edouard Grisebach, en 1894. On peut s'étonner de la prédilection du philosophe allemand, dont la pensée est si forte et le style si sain, pour l'auteur de l'*Oraculo*, qui se fit l'apôtre du « cultisme », c'est-à-dire de la subtilité comme l'unique source, l'unique moyen et l'unique fin de l'art, et dont le style raffiné, alambiqué, plein de faux brillants, touche souvent au galimatias, même double. (Le trad.)

[51] Il se réfère au §51 du livre III de l'ouvrage. (Le trad.)

modestes », a déjà un vieux précurseur dans Cervantes, qui, parmi les règles de conduite à l'usage des poètes, contenues dans son *Voyage au Parnasse,* donne aussi celle-ci : *Que todo poeta, à quien* sus *versos hubieren dado à entender que lo es, se estime y tenga en mucho, ateniendose à aquel refran : ruin sea el que por ruin se tiene.* [Que chaque poète, auquel ses vers ont donné à entendre qu'il en est un, s'estime et s'apprécie hautement, s'en tenant à ce proverbe : Gueux soit celui qui se tient pour gueux]. Shakespeare déclare avec autant de certitude que de franchise, dans beaucoup de ses sonnets, seul endroit où il pouvait parler de lui, qu'il écrit pour l'immortalité. Son nouvel éditeur critique Collier dit à ce sujet, dans son introduction à cet ouvrage (p. 473) : « Beaucoup d'entre eux renferment des témoignages remarquables de bonne opinion de lui-même et de confiance en l'immortalité de ses œuvres; la manière de voir de notre auteur reste, sous ce rapport, ferme et constante. Il n'hésite jamais à l'exprimer, et peut-être n'y a-t-il pas, ni dans l'antiquité ni dans les temps modernes, un écrivain qui, par rapport à ses écrits posthumes de cette espèce, ait affirmé si souvent et si nettement sa ferme confiance que le monde ne laissera jamais périr volontairement ce qu'il a écrit en ce genre de poésie ».

Un moyen fréquemment employé par l'envie pour rabaisser ce qui est bon, et qui n'est au fond que le simple envers de ce procédé, c'est l'éloge éhonté et sans scrupule du mauvais. Estimer le mauvais, c'est sacrifier le bon. Si efficace donc que

soit pour un temps ce moyen, surtout s'il est pratiqué en grand, l'heure du règlement de compte n'en finit pas moins par arriver, et le crédit passager assuré aux mauvaises productions se paie par le discrédit durable des vils prôneurs de celles-ci. C'est pourquoi ils gardent si volontiers l'anonyme.

Comme le même danger menace aussi, quoique déjà de plus loin, ceux qui rabaissent et déprécient le bon, beaucoup sont trop rusés pour s'y exposer. Aussi l'apparition d'un mérite éminent a-t-il souvent pour unique conséquence que ses rivaux, non moins irrités par lui que les oiseaux par la queue du paon, deviennent unanimement muets, comme s'ils s'étaient donné le mot; toutes les langues se paralysent : c'est le *silentium livoris* de Sénèque. Ce silence sournois et perfide, dont le terme technique est « ignorer », peut faire que les choses en restent longtemps là, lorsque, comme c'est le cas dans les hautes sciences, le public immédiat se compose uniquement de compétiteurs (gens du métier), et que le grand public n'exerce son droit de suffrage qu'indirectement, par l'intermédiaire de ceux-ci, sans décider par lui-même. Mais qu'un jour la louange vienne enfin à interrompre ce *silentium livoris*, cette louange ne se formulera pas non plus, d'ordinaire, sans toutes sortes de réserves de ceux qui exercent ici la justice.

Car on n'apprécie jamais
Ni beaucoup de gens, ni un seul,
Si l'on n'y est contraint le jour

Où l'on voudrait soi-même paraître quelque chose.

(Goethe, *Divan oriental-occidental* : Livre de la mauvaise humeur.)

Chacun en réalité doit se retrancher à soi-même la gloire qu'il dispense à celui qui cultive la même branche, ou une branche apparentée; il ne peut glorifier un autre qu'aux dépens de sa propre valeur. En conséquence, les hommes sont déjà, dans leur for intérieur, enclins et disposés non à louer et à glorifier, mais à blâmer et à dénigrer ; ils se louent ainsi indirectement eux-mêmes. Si cependant on en vient à la louange, c'est qu'il existe d'autres considérations et d'autres motifs. Comme les voies honteuses de la camaraderie ne peuvent entrer ici en jeu, la considération agissante est que ce qui touche du plus près au mérite des productions personnelles, c'est la juste appréciation des productions d'autrui ; cela est conforme à la triple échelle des cerveaux établie par Hésiode et Machiavel (voir *La quadruple racine du principe de la raison suffisante*, § 21[52]). Celui donc qui abdique

[52] « L'homme le plus parfait, dit Hésiode, est celui qui ne doit qu'à lui-même toute sa sagesse, qui sait en chaque chose considérer la fin. Il est encore digne d'estime, l'homme qui se montre docile aux avis du sage. Mais celui qui, ne pouvant se conseiller lui-même, ne veut point écouter les conseils d'autrui, est un être inutile sur la terre ». *(Les travaux et les jours,* vers 293 et sqq.)
Quant à Machiavel, voici son jugement : « Il y a, dans l'humanité, trois variétés d'aptitudes. Un homme veut

ses prétentions à la première classe, saisira volontiers l'occasion d'occuper une place dans la seconde. C'est presque uniquement sur cela que repose la sécurité avec laquelle tout mérite peut envisager l'heure de la justice définitive. De là résulte aussi que, la haute valeur d'une œuvre ayant été une fois reconnue et ne pouvant plus être dissimulée ni niée, tous s'empressent à l'envi de la louer et de l'honorer ; c'est que, conscients du « Il faut être un homme sage, pour discerner ce qui est sage » de Xénophane, ils s'honorent ainsi eux-mêmes. Voilà pourquoi, quand ils voient que le prix du mérite originel est à jamais hors de leur portée, ils se hâtent de prendre à leur charge ce qui vient immédiatement après lui : l'équitable appréciation de celui-ci. Alors il en advient comme dans une armée contrainte à céder : de même que chacun voulait être, tout à l'heure, le premier à combattre, chacun, maintenant, veut être le premier à fuir. Désormais chacun se hâte d'apporter son suffrage à celui qui est reconnu digne du prix; cela s'effectue en vertu de notre loi de l'homogénéité, dont l'action est le plus souvent inconsciente. On veut ainsi faire croire qu'on pense et envisage les choses de la même façon que l'homme illustre, et on cherche à sauver au moins l'honneur de son propre goût, puisqu'il ne reste plus que cela.

---

comprendre une chose par lui-même. Un second, seulement qu'autant qu'on la lui explique. Un troisième, ni par lui-même, ni quand on la lui met clairement sous les yeux ». (*Le Prince,* chap. XXII.) (Le trad.)

De ceci il est facile de conclure que si la gloire est très pénible à acquérir, elle est, une fois acquise, aisée à conserver; qu’une gloire rapide s’éteint vite, et qu'on peut lui appliquer le : *quod cito fit, cito périt*. En effet, des productions dont l’homme ordinaire peut si aisément reconnaître la valeur et auxquelles les rivaux accordent si volontiers leur suffrage, ne seront guère supérieures à la puissance créatrice des uns et des autres. Car *tantum quisque laudat*, *quantum* se *posse sperat imitari*. De plus, une gloire rapide est, d’après notre loi de l’homogénéité, déjà un signe suspect : elle implique l’approbation directe de la foule. Or, ce que vaut celle-ci, Phocion le savait, quand, entendant le peuple applaudir hautement son discours, il demandait aux amis qui l'entouraient : « Aurais-je dit par hasard une sottise ? » (Plutarque, *Apophtegmes)*. Pour des raisons opposées, une gloire destinée à durer mûrira très tard, et ses siècles d’existence doivent le plus souvent être achetés au prix des applaudissements des contemporains. Ce qui est destiné à jouir d’une si durable estime doit avoir, en effet, une perfection difficile à atteindre ; pour la discerner, il faut des têtes comme on n’en trouve pas toujours, au moins en nombre suffisant pour se faire entendre ; tandis que l’envie, qui jamais ne sommeille, fera son possible pour étouffer leur voix. Par contre, des mérites médiocres, vite reconnus, courent danger que leur possesseur survive à eux et à lui-même ; ainsi il expiera la gloire de sa jeunesse par l'obscurité de sa vieillesse. Avec de grands mérites, on restera longtemps obscur, mais on jouira dans sa

vieillesse d'une gloire resplendissante. Celle-ci même ne dût-elle se produire qu'après la mort, on sera alors du nombre de ceux dont Jean-Paul a dit que l'extrême-onction est leur baptême, et on se consolera avec les saints, qui ne sont canonisés qu'après leur trépas. C'est la confirmation de ce que Mahlmann a très justement dit dans son *Hérode :*

Je pense que ce qui est vraiment grand dans le monde
Est toujours ce qui ne plaît pas aussitôt ;
Et celui que la populace consacre Dieu,
Ne se dresse sur l'autel que peu de temps[53].

Il est remarquable que cette règle trouve sa confirmation directe en peinture. Comme le savent les connaisseurs, les plus grands chefs-d'œuvre n'attirent pas immédiatement les yeux ni ne produisent la première fois une forte impression. Cela n'a lieu qu'à un second examen, puis s'affirme toujours plus fortement.

Au reste, la possibilité d'une appréciation rapide et juste de productions données dépend avant tout du genre de celles-ci : il s'agit de savoir s'il est élevé ou bas, c'est-à-dire difficile ou facile à comprendre

---

53 Ces vers sont tirés de l'acte II, scène VII, d'*Hérode devant Bethléem* (1803), parodie spirituelle du drame larmoyant de Kotzebue, *Les Hussites devant Naumbourg*. Siegfried-Auguste Mahlmann (1771-1826), journaliste, historien et poète, a laissé quelques chansons empreintes d'une franche gaieté, qui sont restées populaires.

et à juger, et s'il trouve un public étendu ou restreint. Cette dernière condition est subordonnée en grande partie à la première, mais aussi à ce fait : les œuvres eu question sont-elles susceptibles de se multiplier, comme les livres et les compositions musicales? Par la combinaison de ces deux conditions, les productions qui ne visent à aucune utilité pratique, comme celles dont il s'agit ici, formeront, au point de vue de la possibilité d'une rapide appréciation de leur valeur, à peu près la série suivante, dont l'ordre de prééminence débute par ceux qui ont la plus grande chance d'être mis vite à leur vraie place : acrobates, écuyers, danseurs de ballets, escamoteurs, comédiens, chanteurs, virtuoses, compositeurs, poètes (tous deux à cause de la multiplication de leurs œuvres), architectes, peintres, sculpteurs, philosophes. Ceux-ci occupent sans conteste le dernier rang. Leurs œuvres, en effet, promettent non de l'amusement, mais seulement de l'instruction, présupposent en outre des connaissances, et exigent du lecteur beaucoup d'effort personnel ; aussi leur public est-il excessivement restreint, et leur gloire s'étend beaucoup plus en longueur qu'en largeur. Au demeurant, la gloire se comporte, par rapport à la possibilité de sa durée, à peu près au rebours de la façon dont elle se comporte par rapport à la possibilité de sa venue rapide. La série antérieure vaudrait donc dans l'ordre opposé ; mais alors poètes et compositeurs, vu la possibilité de l'existence éternelle des œuvres écrites, viendraient se placer sur le même rang que le philosophe, tandis que la première place appartient à celui-ci, à cause

de la rareté beaucoup plus grande des travaux dans cette branche, de la haute importance de ceux-ci, et de la possibilité de leur traduction presque parfaite dans toutes les langues. Parfois même la gloire des philosophes survit à leurs œuvres : c'est le cas de Thalès, Empédocle, Héraclite, Démocrite, Parménide, Épicure et autres.

D'autre part, les œuvres qui servent à l'utilité, ou même, indirectement, au plaisir sensible, n'éprouvent aucune difficulté à se faire apprécier à leur valeur. Un excellent pâtissier ne restera jamais longtemps obscur dans aucune ville, et n'aura donc pas besoin d'en appeler à la postérité.

Dans la gloire rapide il faut compter aussi la fausse gloire, c'est-à-dire la gloire artificielle d'une œuvre mise en réputation par des louanges injustifiées, de bons amis, des critiques achetés, des indications d'en haut et des accords d'en bas, le tout escomptant à bon droit le manque de jugement de la foule. Cette gloire ressemble aux vessies à l'aide desquelles on apprend à un corps pesant à nager. Elles le portent plus ou moins longtemps, selon qu'elles sont bien gonflées et solidement cousues ; mais peu à peu l'air sort pourtant, et le corps s'enfonce. C'est là le destin inévitable des œuvres qui n'ont pas en elles la source de leur gloire. Les louanges fausses se taisent, les accords cessent, le connaisseur ne trouve pas la gloire justifiée, celle-ci s'évanouit, et un mépris d'autant plus grand lui succède. Au contraire, les œuvres de bon aloi, qui ont en elles la source de leur gloire et sont en état de

provoquer toujours l'admiration, ressemblent aux corps plus légers spécifiquement, qui se maintiennent toujours en haut par leurs propres forces, et descendent ainsi le torrent du temps.

L'histoire littéraire tout entière, ancienne et moderne, n'offre pas un seul exemple de fausse gloire comparable à celui de la philosophie de Hegel. Jamais et nulle part ce qui est tout à fait mauvais, manifestement faux, absurde, même insensé, et, de plus, absolument répugnant en fait de style, n'a été, à l'instar de cette pseudo-philosophie dépourvue de toute valeur, vanté avec une telle impudence révoltante, avec un tel front d'airain, comme la plus haute sagesse et la chose la plus sublime que le monde ait vue. Que dans ce cas-ci le soleil brillât d'en haut, je n'ai pas besoin de le dire. Mais, prenons-en acte, ce succès stupéfiant n'a plus d'écho auprès du public allemand; et c'est en cela que consiste la honte. Pendant plus d'un quart de siècle, cette gloire impudemment mensongère a passé pour vraie, et la *bestia trionfante*[54] a fleuri et régné dans la république des lettres allemande, au point que même les rares adversaires de cette folie n'osaient parler de son véritable instigateur que comme d'un génie peu commun et d'un grand esprit, et avec les plus profondes révérences. Mais on ne manquera pas de tirer la conséquence. Cette

54 Le *Spaccio de la Bestia trionfante,* l'expulsion de la bête triomphante, c'est le titre du fameux et singulier livre, assez incompréhensible d'ailleurs, de Giordano Bruno, philosophe que Schopenhauer lisait beaucoup. (Le trad.)

période restera donc à jamais, dans l'histoire littéraire, une tache ineffaçable pour la nation et pour l’époque, et fera l’objet de la raillerie des siècles futurs. A juste titre ! Les époques, comme les individus, sont libres de louer le mauvais et de mépriser le bon ; mais la Némésis atteint celles-là comme ceux-ci, et la cloche infamante ne cesse de retentir. Au temps où un chœur de gaillards vendus entonnait systématiquement la gloire de ce philosophastre qui corrompait les cerveaux de son misérable radotage, on aurait déjà dû voir immédiatement, par la nature de ces louanges, — si l’on avait eu en Allemagne quelque délicatesse, — qu'elles découlaient d’un dessein prémédité, et non d’un examen sérieux. Elles se déversaient torrentueusement vers toutes les régions terrestres, jaillissaient partout de larges bouches, sans conditions, sans arrêt, sans mesure, jusqu'à ce que les mots vinssent à manquer. El non contents de leur propre péan à voix multiples, ces claqueurs organisés recherchaient encore minutieusement chaque petit grain d’éloge étranger intègre, pour le ramasser et l'élever bien haut. Qu’un homme célèbre se laissât arracher, à force de compliments ou par ruse, un petit mot d’approbation, ou que ce mot lui échappât par hasard, ou même qu'un adversaire adoucît ainsi, par timidité ou par compassion, son blâme, — tous alors de s’élancer pour le ramasser, afin de le colporter en tout lieu triomphalement. Ce procédé louangeur est seulement le fait d’un dessein prémédité, de mercenaires qui escomptent des gages, de claqueurs payés, et d'agitateurs littéraires conjurés. Au

contraire, la louange sincère, qui est avant tout le fruit d'un examen sérieux, porte un tout autre caractère. Elle a pour précurseur ce que Feuchtersleben a bien exprimé :

Comme pourtant les hommes luttent et résistent —
Simplement pour ne pas honorer le bon !

Elle arrive très lentement et très tard, isolée et chichement mesurée, pesée par grammes et toujours entourée de restrictions, de sorte que celui qui la reçoit peut dire :

« Elle humecte ses lèvres, mais non pas son palais. »
Iliade, XXII, 495.

Et, cependant, celui qui la dispense ne s'en sépare qu'avec peine. Car c'est une récompense finalement arrachée, et de mauvaise volonté, par la grandeur des vrais mérites qu'il est impossible de dissimuler plus longtemps, à la médiocrité lourde, dédaigneuse, entêtée et envieuse ; c'est le laurier qui, comme chante Klopstock, était digne de la sueur des nobles âmes ; c'est, comme dit Gœthe, le fruit

De ce courage qui, tôt ou tard,
Triomphe de la résistance du sot monde.

Il en est donc de cette impudente flagornerie de gens de parti pris comme de la bien-aimée

difficilement conquise, noble et sincère, par rapport à la prostituée vénale, dont l'épaisse couche de blanc de céruse et de vermillon aurait dû s'apercevoir immédiatement dans la gloire de Hegel, si, comme je l'ai dit, il y avait en Allemagne la moindre délicatesse. Alors ne se serait pas réalisé, d'une façon si criante, à la honte nationale, ce que Schiller avait déjà chanté :

J'ai vu les couronnes sacrées de la gloire
Profanées sur un front vulgaire.

L'auréole de Hegel, choisie ici comme exemple de fausse gloire, est d'ailleurs un fait sans pareil, — sans pareil même en Allemagne. Aussi j'invite les bibliothèques publiques à conserver, soigneusement momifiés, tous les documents de cette gloire, aussi bien que les *Opera omnia* du philosophasse lui-même, pour l'instruction, l'édification et l'amusement de la postérité, et comme un monument de cette époque et de ce pays.

Et si, étendant son regard plus loin, on considère d'une façon générale les éloges contemporains de tous les temps, on trouvera qu'ils ont joué toujours le rôle d'une prostituée, souillée par mille individus indignes qui en ont eu leur part. Qui pourrait désirer encore une pareille catin ? Qui pourrait s'enorgueillir de ses faveurs ? Qui ne la repousserait avec dégoût ? Au contraire, la gloire dans la postérité est une beauté fière et farouche qui ne se donne qu'à celui qui est digne d'elle, au vainqueur, au héros rare. Il en est ainsi. Et de cela on peut

conclure, par parenthèse, comment doit se comporter cette race de bipèdes. Il faut des générations, des siècles même, avant que surgissent, parmi les centaines de millions d'hommes qui y apparaissent, quelques cerveaux capables de discerner le bon du mauvais, le vrai du faux, l'or du cuivre. On les nomme en conséquence le tribunal de la postérité. Celui-ci bénéficie en outre de cette circonstance favorable, que l'envie irréconciliable des impuissants et les flagorneries de parti pris des drôles se sont tues alors, ce qui permet à la raison de dire son mot.

Et ne voyons-nous pas, conformément à cette misérable nature intime de l'espèce humaine, les grands génies de toutes les époques, en poésie, en philosophie, en art, rester là comme des héros isolés qui soutiennent, seuls, un combat désespéré contre l'attaque de toute une armée ? L'hébétement, la grossièreté, l'absurdité, la sottise et la brutalité de l'immense majorité de l'espèce s'opposent éternellement à leur activité, et forment ainsi cette armée ennemie devant laquelle ils finissent par succomber. Quoi que ces héros isolés puissent faire, leur œuvre n'est appréciée que difficilement et tard, seulement d'après l'autorité d'autrui, et on la supprime aisément encore, au moins pour un temps. Toujours la fausseté, la platitude et l'absurdité recommencent à s'insurger contre elle. Ces vertus plaisent mieux à la majorité dont il s'agit, et restent d'ordinaire maîtresses du champ de bataille. Le critique, en face d'elles, a beau s'écrier, comme Hamlet, quand il présente les deux portraits

à sa misérable mère : « Avez-vous des yeux ? Avez-vous des yeux ? » — hélas ! ils n’en ont point. Lorsque j’observe l'attitude des hommes en face des grandes œuvres, et que je constate le caractère de leur approbation, je songe souvent aux singes dressés en vue d’une exhibition. Ils ont, si l’on veut, des allures passablement humaines, mais qui trahissent toujours, à certains moments, que le principe intime de ces allures leur fait cependant défaut. Leur nature déraisonnable y perce.

Il s'ensuit que cette expression souvent employée : « être au-dessus de son siècle », doit se comprendre en ce sens, que l’homme dont on parle est d’une façon générale au-dessus de l’espèce humaine. C’est pourquoi il n’est apprécié aussitôt que par ceux qui s’élèvent déjà de beaucoup au-dessus des capacités ordinaires; mais ceux-ci sont trop rares pour former en tout temps un corps nombreux. Si donc cet homme-là n’est pas particulièrement favorisé du destin, il sera « méconnu de son siècle », c’est-à-dire qu’il restera sans autorité, jusqu’à ce que le temps ait groupé peu à peu les têtes rares en état de juger une œuvre élevée. Voilà pourquoi la postérité dit ensuite : « Cet homme était au-dessus de son siècle », au lieu de dire : « au-dessus de l’humanité ». Cette dernière fera volontiers endosser sa dette par un seul siècle. Il s'ensuit que celui qui a été au-dessus de son siècle, aurait également été au-dessus de tout autre siècle; —pourvu que, dans chacun, fussent nés en même temps que lui, par un bonheur rare, quelques critiques avisés et équitables, à même d'apprécier

son genre d’activité. C’est ainsi que, d’après un beau mythe hindou, quand Wichnou s’incarne comme héros, Brahma vient en même temps au monde pour chanter ses exploits; et Valmiki, Vyasa et Kalidasa sont en conséquence des incarnations de Brahma[55].

On peut dire, dans ce sens, que chaque œuvre immortelle met son siècle à l’épreuve : sera-t il en état de la reconnaître? Le plus souvent, ce siècle ne subit pas mieux l’épreuve que les voisins de Philémon et Baucis, qui montrèrent la porte aux dieux non reconnus. Ce ne sont donc pas les grands esprits apparus dans un siècle qui donnent la mesure exacte de la valeur intellectuelle de celui-ci. Leurs facultés sont l’œuvre de la nature, et le développement de celles-ci a dépendu de circonstances fortuites. Ce qui donne cette mesure, c’est l’accueil fait à leurs œuvres par leurs contemporains. Ont-elles été l'objet d’une approbation rapide et sympathique, ou tardive et réfractaire, ou laissée au soin de la postérité? C’est ce dernier cas qui sera le vrai, quand il s’agit d’œuvres d'ordre élevé. La chance rare dont nous avons parlé fera d’autant plus défaut, que le genre cultivé par un grand esprit est accessible à moins de monde. En ceci réside l’incomparable avantage qu’ont les poètes par rapport à leur gloire : ils sont accessibles à presque tous. Si Walter Scott n’avait pu être lu et jugé que par une centaine de personnes, on lui aurait peut-être préféré un vulgaire barbouilleur; et quand plus lard la chose se serait

[55] Polier, *Mythologie des Hindous,* t. 1, pp. 171-190.

arrangée, il aurait eu aussi l’honneur d’« avoir été au-dessus de son siècle ». — Mais si, à l’incapacité des cent têtes qui sont appelées à juger une œuvre au nom d’un siècle, s’associent encore chez elles l’envie, l’improbité et des intérêts personnels, cette œuvre est menacée du même triste sort que l’homme qui plaide devant un tribunal dont tous les membres sont soudoyés.

Conformément à cela, l’histoire littéraire montre universellement que ceux qui se sont proposé pour but l’examen et la connaissance des choses, sont restés méconnus et délaissés; tandis que ceux qui se sont contentés de faire parade du seul semblant de celles-ci, ont obtenu l'admiration de leurs contemporains, avec les émoluments en plus.

Car, avant tout, l’action d’un écrivain est subordonnée à cette condition, qu’il obtienne de la réputation, qu’on soit obligé de le lire. Or, cette réputation, cent indignes l'obtiennent rapidement par l’habileté, le hasard et les affinités électives, tandis qu’un écrivain méritant n’y arrive que lentement et tard[56]. Ceux-là ont des amis; la clique existe toujours en nombre et serre étroitement ses rangs. Celui-ci, au contraire, n’a que des ennemis; la supériorité intellectuelle, partout et en toute circonstance, est ce qu’il y a de plus haï au monde;

[56] En règle générale, la quantité et la qualité du public d'une œuvre sont en rapport inverse. C’est ainsi, par exemple, que les nombreuses éditions d’une œuvre poétique ne permettent aucunement de conclure à la valeur de celle-ci.

et surtout par les bousilleurs cultivant la même branche, qui voudraient être eux-mêmes quelque chose. — Si les professeurs de philosophie s’imaginaient que je fais allusion ici à eux et à leur tactique poursuivie pendant plus de trente ans contre mes œuvres, ils auraient rencontré juste.

Du moment où il en est ainsi, il faut, pour produire quelque chose de grand, quelque chose qui survive à sa génération et à son siècle, une condition fondamentale : c'est qu'on ne tienne aucun compte de ses contemporains, de leurs opinions et de leurs vues, comme du blâme ou de l’éloge qui en résultent. Cette condition existe d’ailleurs toujours d’elle-même, dès que les autres sont réunies ; et c'est un bonheur. Si, en effet, on voulait, en produisant de telles œuvres, avoir égard à l'opinion générale ou au jugement de ses pairs, on serait, à chaque pas, détourné du droit chemin. Celui qui veut parvenir à la postérité doit donc se dérober à l’influence de son temps, mais aussi, le plus souvent, à l’influence sur son temps, et être prêt à acheter la gloire des siècles au prix de l’approbation de ses contemporains.

Quand une vérité nouvelle et fondamentale, par cela même paradoxale, surgit dans le monde, on lui résiste en général le plus longtemps possible, on continue même à la nier, quand déjà l’on hésite et qu’on est presque convaincu. En attendant, elle agit en silence, et, comme un acide, corrode tout ce qui l’entoure, jusqu’à ce que tout soit miné. Puis un craquement se fait entendre, la vieille erreur

s'effondre, et tout à coup se dresse, comme un monument qu'on dévoile, le nouvel édifice d'idées, que tous reconnaissent et admirent. Sans doute, tout cela s'effectue d'ordinaire très lentement. On ne remarque en général un homme digne d'être écouté, que quand il n'est plus là; de sorte que le *hear! hear!* (écoutez!) ne retentit qu'après le départ de l'orateur.

Un destin meilleur, par contre, est réservé aux œuvres de calibre ordinaire. Fruit et conséquence de la culture générale de leur époque, elles sont en rapport direct avec l'esprit du temps, c'est-à-dire avec les vues régnantes à ce moment, et sont calculées pour les besoins de ce moment. Dès qu'elles ont un mérite quelconque, on le reconnaît bien vite, et, comme elles s'engrènent dans le courant d'idées de leurs contemporains, elles ne tardent pas à exciter l'intérêt. On leur rendra justice, souvent même quelque chose de plus, et elles offrent en réalité peu de prise à l'envie; car, comme je l'ai dit plus haut, *tantum quisque laudat, quantum se posse sperat imitari*.

Mais les œuvres extraordinaires destinées à devenir le lot de l'humanité tout entière et à vivre de longs siècles sont, à leur origine, beaucoup trop en avance, et restent pour cette raison étrangères à leur époque et à l'esprit de leur temps, Elles n'appartiennent pas à ceux-ci, elles ne s'engrènent pas dans leur ensemble, et n'excitent donc en rien l'intérêt de ceux qui s'y trouvent mêlés. Elles appartiennent à un autre degré de culture, qui est

plus élevé, et à un temps encore lointain. Leur course est à celle des œuvres précédentes comme la course d'Uranus à celle de Mercure. Pour le moment, on ne leur rend pas justice. On ne sait que faire d'elles; on les laisse là, et l'on continue sa petite marche de tortue. Le ver ne voit pas non plus l'oiseau dans les airs.

Le nombre des livres écrits dans une langue est à celui des livres qui deviennent une partie de sa littérature durable, à peu près comme cent mille à un. Et quel sort ces derniers n'ont-ils pas le plus souvent à endurer, avant que, doublant de vitesse ces cent mille livres, ils parviennent à la place d'honneur qui leur appartient! Tous sont les œuvres de cerveaux peu ordinaires et décidément supérieurs, et pour cette raison ils diffèrent spécifiquement des autres : constatation qui s'opère tôt ou tard.

Qu'on ne s'imagine pas que cette marche des choses s'améliorera jamais. La misérable nature humaine prend, il est vrai, dans chaque génération, une forme un peu différente ; mais elle reste au fond en tout temps la même. Les esprits remarquables percent rarement de leur vivant, parce qu'ils ne sont en réalité tout à fait compris que des esprits qui leur sont apparentés.

Puisque, de tant de millions d'hommes, un seul à peine accomplit le chemin vers l'immortalité, celui-ci doit nécessairement rester très isolé. Le voyage vers la postérité s'effectue à travers une contrée

effroyablement désolée, ressemblant au désert libyen, dont personne, on le sait, ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. En attendant, je recommande avant tout, pour ce voyage, un bagage léger; autrement, il faudrait trop en jeter en cours de route. Qu'on n'oublie pas à ce sujet le mot de Balthazar Gracian : *Lo bueno, si breve, dos vezes bueno*. [Le bon, s'il est court, est doublement bon]. Il convient de rappeler cet avis tout particulièrement aux Allemands.

La situation des grands esprits, par rapport au court laps de temps pendant lequel ils vivent, est comme celle des grands édifices par rapport à la place étroite sur laquelle ils s'élèvent. On ne les voit pas dans leur grandeur, parce qu'on est trop près d'eux. Pour une cause analogue, on n'aperçoit pas ceux-là; mais après un siècle d'intervalle, le monde les reconnaît et les regrette.

Oui, quand le fils périssable du temps a produit une œuvre impérissable, combien sa propre vie semble courte, comparée à celle de son enfant! C'est une disparité analogue à celle de la mère mortelle, Sémélé ou Maia, qui a enfanté un dieu immortel, ou, au rebours, à celle de Thétis par rapport à Achille. Le passager et le permanent forment un trop grand contraste. La courte existence du fils du temps, sa vie besogneuse, tourmentée, inquiète, lui permettra rarement de voir même le début de la carrière brillante de son enfant immortel, et même de constater qu'on l'estime à sa valeur.

La seule différence entre la gloire auprès des contemporains et la gloire auprès de la postérité, c'est que, dans le premier cas, les admirateurs de l'homme célèbre sont séparés de lui par l'espace, et, dans le second, par le temps. En règle générale, même quand il s'agit de la gloire auprès des contemporains, il n'a pas ceux-ci devant ses yeux. Le respect ne supporte pas la proximité ; il se tient au contraire presque toujours à une certaine distance; en présence de l'homme qui en est l'objet, il fond comme du beurre au soleil. Aussi, les neuf dixièmes de ceux qui vivent dans le voisinage de l'homme déjà célèbre même auprès de ses contemporains, ne l'estiment-ils qu'en proportion de sa situation et de sa fortune ; le dernier dixième ne se fait guère une idée vague de ses mérites que par suite d'informations venues de loin. Sur cette incompatibilité entre le respect et la présence de la personne, et entre la gloire et la vie, nous avons une très belle lettre latine de Pétrarque : la deuxième de ses *Epistolæ familiares*, adressée à Thomas Messanensis, édition de Venise, 1492, que j'ai sous les yeux. Il y dit, entre autres choses, que tous les lettrés de son temps avaient pour maxime de déprécier les écrits dont ils n'avaient pas vu au moins une fois les auteurs.

Si donc les gens illustres sont toujours ajournés à plus tard, au point de vue de la justice et du respect qui leur sont dus, cet ajournement peut être aussi bien celui du temps que celui de l'espace. Ils ont parfois connaissance de celui-ci, mais jamais de celui-là; en revanche, le véritable mérite est en état

d’anticiper sa gloire auprès de la postérité. Oui, celui qui enfante une pensée vraiment grande est conscient, dès le moment de sa conception, du lien qui unit celle-ci aux générations à venir; il sent son existence s’étendre à travers les siècles, et, de même qu’il vit pour la postérité, il vit de cette façon aussi avec elle. Et si, d’autre part, saisis d’admiration pour un grand esprit dont nous venons de lire les œuvres, nous voudrions le voir, lui parler, le posséder parmi nous, ce désir ne reste pas non plus sans réponse : car, lui aussi, il a vivement aspiré à une postérité reconnaissante qui lui accorderait l’estime, les remerciements et la gloire que l’envie des contemporains lui a refusés.

Si les œuvres intellectuelles de l’ordre le plus élevé ne rencontrent le plus souvent l'approbation que devant le tribunal de la postérité, un sort opposé attend certaines erreurs brillantes qui émanent d’hommes de talent et ont l’air d’être bien fondées. On les défend avec tant d’habileté et de savoir, qu’elles obtiennent faveur et renom auprès des contemporains, et se maintiennent en cette situation, aussi longtemps du moins que vivent leurs auteurs. De cette espèce sont maintes théories fausses, maintes critiques fausses, et aussi des poésies et des œuvres d’art conçues dans un goût faux ou dans une manière répondant aux préjugés du temps. La réputation et le succès de toutes ces choses proviennent de ce qu’il n'existe encore personne pour les réfuter ou en démontrer le côté faux. C’est ordinairement l’affaire de la génération suivante; et alors c’en est fait de leur domination.

Dans quelques cas seulement, celle-ci est de longue durée : ainsi, par exemple, la théorie des couleurs de Newton. D'autres cas analogues sont le système du monde de Ptolémée, la chimie de Stahl, la négation de la personnalité et de l'identité d'Homère par F. A. Wolf, peut-être aussi la critique destructive de l'histoire romaine des rois par Niebuhr, etc. Le tribunal de la postérité est donc, dans le cas défavorable comme dans le cas favorable, la vraie cour de cassation des jugements des contemporains. Voilà pourquoi il est si difficile et si rare de donner satisfaction à la fois aux contemporains et à la postérité.

On ne devrait jamais perdre de vue cette action infaillible du temps sur la rectification de la connaissance et du jugement. On se tranquilliserait ainsi chaque fois que, en art ou en science, ou dans la vie pratique, de fortes erreurs apparaissent et gagnent du terrain, ou qu'une tendance fausse et même perverse provoque les applaudissements. Alors il ne faut ni s'irriter ni bien moins encore désespérer; il faut simplement se dire qu'on en reviendra un jour, et que le temps et l'expérience suffiront à faire reconnaître de soi-même ce que l'homme doué de meilleurs yeux a vu du premier coup d'œil.

Quand la vérité parle par la bouche des faits, on n'a pas besoin de lui prêter le secours des mots; le temps lui donnera un million de langues. La longueur de ce temps dépendra naturellement de la difficulté du sujet et de la plausibilité de l'erreur;

mais ce temps aussi s'écoulera, et dans beaucoup de cas il serait inutile de vouloir le devancer. Au pis aller, il en ira de la théorie comme de la pratique, où la fraude et la tromperie, enhardies par le succès, sont toujours poussées plus loin, jusqu'à ce qu'on finisse presque inévitablement par les découvrir. Ainsi, en théorie également, l'absurdité, grâce à la confiance aveugle des imbéciles, gagne toujours plus de terrain, jusqu'à ce que ses dimensions énormes forcent les yeux des plus bêtes à la voir. Il convient donc de dire au sujet de ces choses-là : plus insensées elles sont, et mieux elles valent.

On peut aussi trouver un réconfort dans le souvenir de toutes les sornettes et marottes qui ont déjà eu leur temps, puis ont complètement disparu. Il y en a de telles en matière de style, de grammaire et d'orthographe, qui durent trois ou quatre ans. Pour les plus importantes, on déplorera la brièveté de la vie humaine; on fera toutefois bien de rester en arrière de son temps, si l'on constate que ce temps suit une voie rétrograde. Car il y a deux façons de ne pas être « au niveau de son temps» : c'est d'être au-dessous, ou au-dessus.

PENSEURS PERSONNELS

La plus riche bibliothèque, si elle est en désordre, n'est pas aussi utile qu'une bibliothèque restreinte, mais bien arrangée. De même, la plus grande masse de connaissances, si elle n'a pas été élaborée par le penser personnel, a beaucoup moins de valeur qu'une masse bien moindre qu'on s'est abondamment assimilée. Ce n'est qu'en combinant sous toutes les faces ce que l'on sait, en comparant chaque vérité avec une autre, qu'on entre en pleine possession de son savoir et qu'on se l'assujettit. On ne peut approfondir que ce que l'on sait. Il faut donc apprendre quelque chose ; et l'on ne sait que ce qu'on a approfondi.

Or, on peut s'appliquer de sa propre volonté à lire et à apprendre ; mais il n'en va pas de même de la pensée. Celle-ci doit être stimulée comme le feu par un courant d'air ; elle doit être entretenue par un intérêt pour le sujet en jeu. Ce sujet peut être purement objectif, ou seulement subjectif. Ce dernier cas ne se réfère qu'aux choses qui nous concernent personnellement. Le premier s'applique seulement aux cerveaux pensant par nature, auxquels la pensée est aussi naturelle que l'est la respiration ; mais ils sont très rares. La plupart des lettrés n'en offrent pas l'exemple.

La diversité d'effet exercée sur l'esprit d'une part par la pensée personnelle, de l'autre par la lecture, est étonnamment grande : elle accroît

incessamment la diversité originelle des cerveaux en vertu de laquelle ceux-ci sont poussés à penser, ceux-là à lire. La lecture impose à l'esprit des pensées qui sont aussi étrangères et hétérogènes à la direction et à la disposition où il se trouve pour le moment, que le cachet à la cire sur laquelle il imprime son empreinte. L'esprit subit ainsi une complète contrainte du dehors ; il doit penser telle ou telle chose vers laquelle il ne se sent nullement attiré.

Au contraire, dans la pensée personnelle, il suit sa propre impulsion, telle qu'elle est déterminée pour le moment ou par les circonstances extérieures, ou par quelque souvenir. Les circonstances perceptibles impriment dans l'esprit non une simple pensée définie, comme fait la lecture, mais lui donnent purement la matière et l'occasion de penser ce qui est conforme à sa nature et à sa disposition présente. En conséquence, lire beaucoup enlève à l'esprit toute élasticité, comme un poids qui pèse constamment sur un ressort ; et le plus sûr moyen de n'avoir aucune idée en propre, c'est de prendre un livre en main dès qu'on dispose d'une seule minute. C'est la raison pour laquelle le savoir rend la plupart des hommes encore plus inintelligents et stupides qu'ils ne le sont déjà par nature, et prive leurs écrits de tout succès. Il leur arrive, comme a dit Pope :

For ever reading, never to be read.
Dunciade, livre III, v. 194.

[Parce qu'ils lisent toujours, de n'être jamais lus.]

Les lettrés sont ceux qui ont lu dans les livres ; mais les penseurs, les génies, les flambeaux de l'humanité et les pionniers de la race humaine sont ceux qui ont lu directement dans le livre de l'univers.

En réalité, les pensées fondamentales personnelles ont seules vérité et vie ; car ce sont les seules que l'on comprend bien et complètement. Les pensées lues chez d'autres sont les reliefs d'un repas étranger, les vêtements délaissés par un hôte venu du dehors.

La pensée lue chez un autre est à la pensée qui naît spontanément chez nous, ce qu'une plante préhistorique imprimée dans la pierre est à la plante florissante du printemps.

La lecture n'est qu'un succédané de la pensée personnelle. On laisse, avec elle, mener ses idées à la lisière par un autre. Beaucoup de livres servent simplement à montrer combien il y a de faux sentiers et comme on peut sérieusement s'égarer, si on les suit. Mais celui que le génie dirige, c'est-à-dire qui pense par lui-même, volontairement, exactement, celui-là possède la boussole qui lui fera trouver le vrai chemin. Il ne faut donc lire que quand la source de la pensée personnelle tarit, ce qui arrive souvent même aux meilleures têtes. Mais chasser ses pensées originales pour prendre un livre en main, c'est un péché contre le Saint-Esprit. On

ressemble alors à un homme qui fuirait la vraie nature pour regarder un herbier ou examiner de belles régions en gravures.

Si parfois on a découvert ; à force de travail, de lente méditation et de réflexion, une vérité ou une idée qu'on aurait pu commodément trouver toute prête dans un livre, elle a ainsi obtenu par la pensée personnelle cent fois plus de valeur. Seulement alors, en effet, elle pénètre comme partie intégrante, comme membre vivant, dans tout notre système pensant, se tient en complet et solide rapport avec lui, est comprise avec toutes ses raisons et conséquences, porte la couleur, la nuance, l'empreinte de toute notre manière de penser ; et comme elle est venue au temps précis où son besoin se faisait sentir, elle reste solidement fixée et ne peut plus disparaître. Aussi ces vers de Goethe :

Ce que tu as hérité de tes pères,
Acquiers-le, pour le posséder.
Faust, 1re partie.

trouvent-ils ici leur plus parfaite application, même leur interprétation. Le penseur personnel n'apprend que plus tard à connaître les autorités de ses opinions, quand elles ne lui servent plus qu'à confirmer celles-ci et à fortifier sa foi en elles. Le philosophe qui puise ses idées dans les livres, au contraire, part des autorités ; avec les opinions d'autrui, qu'il a recueillies, il se construit un ensemble qui ressemble ensuite à un automate composé de matériaux étrangers ; tandis que

l'ensemble du premier ressemble à un homme engendré naturellement et vivant. Comme celui-ci, il a pris naissance ; le monde extérieur a fécondé l'esprit pensant qui, ensuite, a porté jusqu'à terme cet ensemble.

La vérité simplement apprise n'adhère à nous que comme un membre artificiel, une fausse dent, un nez en cire, ou tout au plus comme un nez rhinoplastique fait avec la chair d'autrui. Mais la vérité acquise par notre propre penser est semblable au membre naturel ; elle seule nous appartient réellement. En cela consiste la différence entre le penseur et le simple lettré. Le gain intellectuel du penseur personnel est comme un beau tableau qui ressort d'une façon vivante, avec ses lumières et ses ombres exactes, son ton contenu, son harmonie parfaite des couleurs. Le gain intellectuel du simple lettré, au contraire, rappelle une grande palette couverte de couleurs bigarrées, systématiquement disposées, mais sans harmonie, sans cohésion ni signification.

Lire, c'est penser avec la tête d'un autre, au lieu de la sienne. Mais rien n'est plus préjudiciable au penser personnel, qui tend toujours à se développer en un ensemble cohérent, sinon en un système rigoureux, qu'un afflux trop abondant de pensées étrangères, dû à une lecture continuelle. Ces pensées jaillies chacune d'un autre esprit, appartenant à un autre système, empreintes d'une autre couleur, ne coulent jamais d'elles-mêmes en un ensemble d'idées, de savoir, de profondeur et de

conviction ; elles produisent plutôt dans la tête une légère confusion babylonienne de langues, ôtent à l'esprit qui s'en est surchargé toute pénétration nette, et le désorganisent pour ainsi dire. Cette manière d'être peut s'observer chez beaucoup de lettrés. Elle fait qu'ils sont inférieurs en saine intelligence, en jugement exact et en tact pratique, à beaucoup d'illettrés, qui ont toujours subordonné et incorporé à leur propre penser le petit savoir qui leur est venu du dehors par l'expérience, la conversation et un peu de lecture.

C'est ce que fait aussi, mais sur une plus large échelle, le penseur scientifique. Quoiqu'il ait besoin de beaucoup de connaissances et doive, par conséquent, lire beaucoup, son esprit est néanmoins assez fort pour dominer tout cela, pour se l'assimiler, pour l'incorporer au système de ses pensées, et pour le subordonner ainsi à l'ensemble organique de ses vues grandioses, toujours en train de se développer. En ceci son penser personnel, comme la basse fondamentale de l'orgue, domine constamment toute chose et n'est jamais étouffé par des tons étrangers, comme c'est au contraire le cas pour les cerveaux simplement polyhistoriques, dans lesquels des espèces de lambeaux musicaux à toutes les clefs se mêlent confusément, ce qui empêche d'entendre la note fondamentale.

Les gens qui ont passé leur vie à lire et ont puisé leur sagesse dans les livres, ressemblent à ceux qui ont acquis, par de nombreuses descriptions de voyages, la connaissance exacte d'un pays. Ils

peuvent donner beaucoup de renseignements sur lui ; mais, en réalité, ils n'ont aucune connaissance suivie, claire et fondamentale, de la vraie nature dudit pays. Les gens, au contraire, qui ont passé leur vie à penser, ressemblent à ceux qui ont été eux-mêmes dans ce pays ; eux seuls savent exactement ce dont ils parlent, y connaissent les choses dans leur connexion, et y sont véritablement chez eux.

Le philosophe qui puise ses idées dans les livres est à un penseur personnel ce qu'est un historien à un témoin oculaire : celui-ci parle d'après sa conception directe de la chose. Voilà pourquoi tous les penseurs personnels s'accordent au fond. Leur divergence ne provient que de celle du point de vue ; quand celui-ci ne modifie rien, ils disent tous la même chose. Ils n'énoncent que ce qu'ils ont perçu objectivement. J'ai souvent retrouvé dans les écrits de génies anciens, à mon étonnement joyeux, des passages de mes œuvres que, à cause de leur caractère paradoxal, je ne livrais au public qu'avec hésitation.

Le philosophe qui puise ses idées dans les livres enregistre ce que l'un a dit, l'autre pensé, ce qu'un autre a objecté, etc. Il compare tout cela, le pèse, le critique, et cherche à atteindre la vérité des choses : ce en quoi il ressemble absolument à l'historien critique. Il examinera, par exemple, si, à une époque, pour un moment, Leibnitz a été spinoziste, et ainsi de suite. Les curieux trouveront des échantillons probants de ce procédé dans *l'Élucidation analytique de la morale el du droit*

naturel d'Herbart, ainsi que dans ses *Lettres sur la liberté*. — On pourrait s'étonner de la peine considérable que se donne le philosophe de cette catégorie ; il semble en effet que, s'il voulait seulement examiner la chose en elle-même, un peu de réflexion personnelle l'amènerait bientôt au but. Mais il y a ici une petite difficulté : c'est que cela ne dépend pas de notre volonté. On peut toujours s'asseoir là et lire, mais non penser. Il en est des pensées comme des hommes : il n'est pas toujours possible de les convoquer à son gré, il faut attendre qu'ils viennent. La réflexion sur un sujet doit se présenter d'elle-même, par une rencontre heureuse et harmonique de l'occasion extérieure avec la disposition et l'incitation intérieures ; et c'est cela justement qui n'est jamais le lot de ces gens-là.

Ceci trouve son explication même dans les pensées relatives à notre intérêt personnel. Si, dans une circonstance de ce genre, nous avons à prendre une décision, nous ne pouvons nous asseoir là à tel moment donné, examiner les raisons, puis conclure. Souvent, en effet, précisément alors, notre réflexion ne veut pas s'arrêter là-dessus, mais s'égare vers autre chose ; la cause en est parfois même dans l'aversion pour la circonstance en jeu. En pareil cas, il ne faut pas faire d'effort, mais attendre le moment où la disposition viendra. Cela s'effectuera souvent d'une façon inattendue et réitérée ; et chaque disposition différente en un moment différent jette une autre lumière sur le sujet. C'est ce lent processus qui constitue ce qu'on entend par la « maturité des résolutions ». Car la lâche doit être

répartie. Maint point d'abord omis frappe alors notre attention, et l'aversion aussi disparaîtra, les choses vues de plus près paraissant en général beaucoup plus supportables.

De même, en matière théorique, il faut attendre le bon moment, et le meilleur cerveau lui-même n'est pas à toute heure en état de penser. Aussi fait-on bien d'employer le reste du temps à la lecture. Celle-ci, comme nous l'avons dit, est un succédané du penser personnel ; elle apporte des aliments à l'esprit, en ce qu'un autre pense alors pour nous, quoique toujours d'une façon qui n'est pas la nôtre. Il ne faut donc pas trop lire, afin que l'esprit ne s'habitue pas au succédané et ne désapprenne pas la chose même ; c'est-à-dire, afin qu'il ne s'habitue pas aux sentiers déjà battus, et que la fréquentation d'une pensée étrangère ne l'éloigne pas de la sienne. Avant tout il ne faut pas, par amour de la lecture, perdre complètement de vue le monde réel ; l'occasion de penser par soi-même et la disposition à cette pensée se trouvent infiniment plus souvent dans ce monde que dans la lecture. Le visible et le réel, dans leur force originelle, sont le sujet naturel de l'esprit qui pense, et ce qu'il y a de mieux fait pour l'émouvoir profondément.

Après ces considérations, nous ne nous étonnerons pas si le penseur personnel et le philosophe livresque sont facilement reconnaissables rien qu'à leur manière d'écrire. Celui-là, à l'empreinte du sérieux, de la spontanéité, de l'originalité, de l'idiosyncrasie de toutes ses

pensées et expressions ; celui-ci, au contraire, à ce que tout chez lui est de seconde main, idées transmises, bric-à-brac provenant de chez le fripier, terne et usé comme l'impression d'une impression ; et son style fait de phrases conventionnelles et banales, de termes à l'ordre du jour, ressemble à un petit État dont la circulation monétaire consiste uniquement en monnaies étrangères, parce qu'il n'a pas sa propre frappe.

Pas plus que la lecture, la simple expérience ne peut remplacer la pensée. Le pur empirisme est à celle-ci ce qu'est la nourriture à la digestion et à l'assimilation. Quand il se vante d'avoir à lui seul, par ses découvertes, fait progresser le savoir humain, c'est comme si la bouche voulait se vanter de maintenir à elle seule l'existence du corps.

Les œuvres des cerveaux véritablement doués se distinguent des autres par leur caractère de décision et de détermination, en y ajoutant la netteté et la clarté qui en résultent ; c'est que ces cerveaux ont constamment su d'une façon bien nette ce qu'ils voulaient exprimer, que ce fût en prose, en vers ou en sons. Cette décision et cette netteté manquent aux autres, ce qui les fait reconnaître aussitôt pour ce qu'ils sont.

La marque caractéristique des esprits du premier rang est la spontanéité de leurs jugements. Tout ce qu'ils avancent est le résultat de leur penser personnel, et se manifeste tel en tout, rien que par leur manière de le présenter. Ils ont ainsi, comme

les princes, une immédiativité dans le royaume des esprits ; les autres sont médiatisés. Cela se voit déjà par leur style, qui n'a pas d'empreinte propre.

Ainsi donc, chaque véritable penseur personnel ressemble à un monarque : il est immédiat, et ne reconnaît personne au-dessus de lui. Ses jugements, comme les décrets d'un monarque, émanent de son pouvoir suprême et procèdent directement de lui. Pas plus que le monarque n'accepte d'ordres, il n'accepte d'autorités ; il n'admet que ce qu'il a ratifié lui-même. La foule des cerveaux ordinaires, au contraire, empêtrée dans toutes sortes d'opinions, d'autorités et de préjugés courants, ressemble au peuple, qui obéit en silence à la loi et aux ordres.

Les gens ardents et empressés à décider sur la foi d'autorités les questions en litige, sont très contents quand ils peuvent substituer à leur intelligence et pénétration personnelles, qui font défaut, celles des autres. Leur nombre est légion. Car, comme le dit Sénèque, *unus quisque mavult credere, quam judicare* [chacun aime mieux croire que juger]. Dans leurs controverses, l'invocation des autorités est l'arme communément choisie. Ils fondent avec elle l'un sur l'autre, et celui qui vient à tomber au milieu d'eux est mal avisé de vouloir se défendre à l'aide de raisons et d'arguments. Contre cette arme, en effet, ils sont des Siegfrieds de corne plongés dans le flot qui les rend incapables de penser et de juger ; ils opposeront donc à leur adversaire leurs

autorités comme un *argumentum ad verecundiam*, et ensuite crieront victoire.

Dans le royaume de la réalité, si belle, si heureuse et si agréable qu'elle puisse être, nous ne nous mouvons cependant jamais que sous l'influence de la pesanteur, dont il nous faut constamment triompher. Dans le royaume des pensées, au contraire, nous sommes des esprits incorporels, affranchis de la pesanteur et des ennuis. Aussi n'y a-t-il pas sur terre de bonheur comparable à celui qu'un esprit distingué et fécond trouve en lui-même aux heures bénies.

La présence d'une pensée est comme la présence d'une femme aimée. Nous nous imaginons que nous n'oublierons jamais cette pensée, et que cette femme aimée ne pourra jamais nous devenir indifférente. Mais loin des yeux, loin du cœur ! La plus belle pensée court danger d'être irrévocablement oubliée, si nous ne la notons pas, et la femme aimée de nous être enlevée, si nous ne l'épousons pas.

Il y a une foule de pensées qui ont de la valeur pour celui qui les pense ; mais il y en a peu parmi elles qui possèdent le pouvoir d'agir par répercussion ou par réflexion, c'est-à-dire, une fois qu'elles ont été notées, de gagner la sympathie du lecteur.

En matière de pensées, cela seul a une véritable valeur, qu'on a pensé avant tout pour soi-même. On

peut diviser les penseurs en deux classes : ceux qui pensent avant tout pour eux-mêmes, et ceux qui pensent en même temps pour d'autres. Les premiers sont les véritables penseurs personnels dans le double sens du mot ; ils sont les philosophes proprement dits. Eux seuls, en effet, prennent la chose au sérieux. La joie et le bonheur de leur vie consistent précisément à penser. Les seconds sont les sophistes ; ils veulent briller, et cherchent leur fortune dans ce qu'ils ont à obtenir ainsi des autres. En ceci réside leur sérieux. A laquelle de ces deux classes appartient un homme, son style et sa manière le révèlent bien vite. Lichtenberg est un exemple de la première ; Herder appartient déjà à la seconde.

Si l'on considère combien grand et important est le problème de l'existence, — de cette existence ambiguë, torturée, fugitive, semblable à un rêve ; si grand et si important que, dès qu'on en devient conscient, il obscurcit et cache tous les autres problèmes ; et si l'on constate que tous les êtres humains, à part quelques rares exceptions, au lieu de s'en rendre un compte exact, ne semblent même pas s'apercevoir qu'il existe, et se soucient de tout, excepté de lui ; qu'ils ne se préoccupent que du jour actuel et de la durée presque toujours courte de leur avenir personnel, soit en l'écartant expressément, soit en s'arrangeant de lui au moyen d'un système quelconque de métaphysique populaire ; — quand, dis-je, on considère bien ceci, on est en droit d'arriver à cette conclusion que l'homme peut, seulement en un très large sens, être qualifié d'être

pensant. Alors on ne s'étonnera plus outre mesure d'aucun trait d'irréflexion ou de niaiserie ; on reconnaîtra plutôt que l'horizon intellectuel de l'être humain normal dépasse sans doute celui de l'animal, — dont l'existence entière, inconsciente de l'avenir et du passé, forme en quelque sorte un simple présent, — mais n'en est pas à une distance si incommensurable qu'on l'admet généralement.

C'est même la raison pour laquelle les pensées de la plupart des hommes, quand ils conversent, apparaissent hachées menu comme de la paille ; aussi ne peut-on en dévider un fil bien long.

Si ce monde était peuplé d'êtres pensants véritables, il serait impossible qu'on tolérât les bruits illimités de toute espèce, même les plus horribles et dépourvus de toute raison d'être[57]. Si, en effet, la nature avait destiné l'homme à penser, elle ne lui aurait pas donné d'oreilles, ou aurait du moins pourvu celles-ci de revêtements hermétiques, comme les chauves-souris, que j'envie pour la possession de cet attribut. Mais l'homme est en réalité un pauvre animal semblable aux autres, dont les forces sont calculées en vue du maintien de son existence. Aussi doit-il tenir constamment ouvertes ses oreilles, qui lui annoncent d'elles-mêmes, la nuit comme le jour, l'approche de l'ennemi.

---

57 Schopenhauer avait l'horreur du bruit en général, du claquement des fouets dans les rues en particulier, et les *Parerga et Paralipomena* renferment à ce sujet quelques pages très intéressantes, qu'on trouvera dans un des volumes suivants. (Le trad.)

FIN

----

www.schopenhauer.fr